

**TRADUCTION FRANCAIS-NORVÉGIEN ET
NORVÉGIEN-FRANCAIS :
LES RELATIONS COORDINATION-SUBORDINATION**

Janique Mano Knutsen



FRA4190

MASTEROPPGAVE I FRANSK SPRÅK

Universitetet i Oslo

ILOS

2008

RÉSUMÉ

Au sens traditionnel du terme, il y a coordination lorsque deux unités de même niveau et assurant la même fonction syntaxique sont reliées par une conjonction de coordination. La subordination, quant à elle, est la relation asymétrique de dépendance entre une proposition dite subordonnée ou enchâssée et une proposition, dite principale ou matrice, dans laquelle la première joue le rôle d'un constituant.

Cette étude se base sur six livres de trois auteurs contemporains différents. Nous avons tenté d'observer les tendances en matière d'utilisation de la coordination et de la subordination en français et en norvégien par le biais de ces livres, soit un original en norvégien et sa traduction française, un original en français et sa traduction norvégienne, ainsi que deux livres plus ou moins indépendants l'un de l'autre mais écrits par un même auteur dans deux langues différentes, en français et en norvégien.

La première partie nous a permis de présenter, de manière succincte, ces phénomènes que sont la coordination et la subordination, pour pouvoir ensuite passer à notre analyse de textes dans la deuxième partie.

Cette deuxième partie a présenté, tour à tour, ces six livres. Nous avons ainsi commencé par *I et speil, i en gâte* de Jostein Gaarder, et sa traduction française *Dans un miroir, obscur*, puis *La Prochaine fois* de Marc Lévy, et sa traduction norvégienne *I et annet liv*, pour finir par *Notre affaire à tous* d'Eva Joly, et sa version norvégienne *Korrupsjonsjeger*. Les deux premières œuvres et leur traduction respective nous ont permis de dégager des tendances sur la longueur des phrases, et sur la fréquence d'utilisation des coordonnées et des subordonnées de manière comparative. Toutefois, le traducteur, toujours présent dans ce type d'étude comparative, restait un personnage à part entière pouvant influencer sur ces tendances. D'où l'analyse des ouvrages d'Eva Joly : un même auteur, deux langues différentes, pas de traducteur... Cette dernière analyse nous a permis de confirmer nos analyses précédentes mais surtout nos hypothèses avancées, toutefois, les résultats sont loin d'être flagrants, si ce n'est pour la fréquence d'utilisation de la coordination.

REMERCIEMENTS

Comment remercier un professeur de grand talent et d'une telle générosité ? Je ne le sais pas vraiment, mon verbe manque quelque peu de verve et de perspicacité. Toutefois, je tenais quand même à remercier ce professeur, Monsieur Hans Petter Helland, professeur extraordinaire, car non seulement passionné de linguistique, mais aussi grand pédagogue, qui m'a fait redécouvrir la grammaire.

Son soutien et ses encouragements m'ont permis de finir le travail entrepris, mais je retiendrai surtout de son savoir généreux le goût qu'il a su susciter en moi pour la grammaire, cette grammaire qu'il a rendu douce, cette grammaire qui résonne à présent en moi telle « une chanson douce ».

Je tenais aussi à remercier tout particulièrement ma fille et mon mari ainsi que le reste de ma famille pour leur soutien et leur patience...

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE : THÉORIE

PRÉSENTATION « grammaticale » de la coordination et de la subordination

DEUXIÈME PARTIE : ANALYSE

- COMPARAISON entre le livre norvégien *I et speil, i en gâte* de Jostein Gaarder, et sa traduction française *Dans un miroir, obscur*
- COMPARAISON entre le livre français *La prochaine fois* de Marc Lévy, et sa traduction norvégienne *I et annet liv*
- COMPARAISON entre le livre français *Notre affaire à tous* d'Eva Joly, et sa version norvégienne *Korrupsjonsjeger, fra Grünerløkka til Palais de Justice*

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXE

Chapitre 1 de *I et speil, i en gâte* et de *Dans un miroir, obscur*

Chapitre 1 de *La prochaine fois* et de *I et annet liv*

Chapitre 2 de *Notre affaire à tous* et des pages 68 à 78 de *Korrupsjonsjeger, fra Grünerløkka til Palais de Justice*

La traduction fait partie d'un domaine complexe où la seule connaissance des langues ne suffit guère. En effet, une connaissance culturelle approfondie, aussi bien de la langue source que de la langue cible, est absolument indispensable, car une langue vit, bouge, évolue, et « se laisse » également influencer non seulement par ses « natifs », mais aussi par le monde extérieur, et les étrangers essayant de la pratiquer. Une langue n'est jamais statique, et se complait dans les nuances, parfois à peine perceptibles aux « ouïes autochtones ».

Ce sont justement ces nuances, mais aussi ces expressions qui font toute la richesse d'une langue. Or, ces « nuances » nous parviennent parfois par le biais de références culturelles, et surtout par les particularités linguistiques d'une langue.

Je suis issue d'une famille bilingue et biculturelle où nous avons toujours « jonglé » avec nos deux langues (le français et le norvégien) afin de restituer au mieux les nuances de chacune d'entre elles. Certaines expressions ou descriptions ont leur langue de prédilection, selon nous ; mais bien entendu, ce « langage » est incompréhensible pour autrui, et il s'agit aussi de savoir s'adapter à son interlocuteur et donc de choisir les expressions et nuances adaptées à la langue de conversation. Toutefois, je vous avouerais qu'il est « pratique » de pouvoir jongler ainsi, même si ce type de langage se limite au cercle familial proche.

Nous allons donc nous intéresser de plus près à la traduction et à ses spécificités, et tout particulièrement aux relations de coordination-subordination dans les traductions du français au norvégien, et du norvégien au français. Pour ce faire, trois livres auront retenu notre attention, ou plutôt six :

- *I et speil, i en gâte*, Jostein Gaarder, 1993 – *Dans un miroir obscur* (traduction française), 1997
- *La prochaine fois*, Marc Lévy, 2004 – *I et annet liv* (traduction norvégienne), 2005
- *Notre affaire à tous*, Eva Joly, 2000
- *Korrupsjonsjeger: Fra Grünerløkka til Palais de Justice*, Eva Joly, 2001,

En effet, nous avons décidé de retenir un livre norvégien et sa traduction française, un livre français et sa traduction norvégienne, ainsi qu'un livre en français et un livre en norvégien du même auteur dans deux langues différentes, mais qui sont des adaptations l'un

de l'autre, ou plus précisément, deux livres écrits distincts, mais qui racontent pourtant la même chose dans deux langues différentes.

Alors, pourquoi un tel choix, me direz-vous ? Eh bien, il s'agit pour nous de faire une étude comparative de l'usage des coordonnées et des subordonnées dans deux langues différentes, le français et le norvégien. Or, le traducteur est une personne à part entière, et comme il n'existe aucune « solution miracle » en terme de traduction, le traducteur peut s'avérer subjectif, tout en respectant l'auteur, et peut avoir tendance à utiliser ou choisir certaines constructions grammaticales lui étant propres, et non pas parce que la langue cible les requiert. En choisissant un livre norvégien et un livre français accompagnés chacun de leur traduction, nous pourrions déjà voir si le choix grammatical est plutôt systématique chez le traducteur du fait de sa personnalité, ou au contraire, si ce sont les langues concernées qui imposent ces constructions. De plus, il nous semblait pertinent de choisir également ces deux derniers livres, car l'auteur, Eva Joly, de nationalité norvégienne, ayant grandi en Norvège, mais ayant vécu la majeure partie de sa vie adulte en France, et maîtrisant le français et le norvégien très bien, sinon parfaitement, pourrait nous en dire encore plus long sur l'usage « type » des différentes constructions grammaticales selon la langue utilisée.

Le français est une langue riche semblant (encore) favoriser les constructions grammaticales complexes. Le norvégien, quant à lui, semblerait lui préférer la simplicité et la concision. Nous trouverons ainsi plus facilement des phrases longues, complexes, voire étayées, en français, là où le norvégien préférera des phrases courtes – ou en tout cas moins longues – et, pour le moins en apparence, plus simples.

En traduction, nous comptons les mots du texte à traduire, le plus souvent afin d'établir un devis. Or, pour une traduction du norvégien vers le français, il faudra compter environ 20 % (20 à 30 % en réalité) de mots en plus pour la langue cible, le français. Bien entendu, cela ne prévaut pas forcément en traduction littéraire, et là le compte se fait au nombre de pages le plus souvent, mais ceci indique tout de même une caractéristique propre à ces langues.

En matière de constructions grammaticales, il semblerait que le français fasse plus fréquemment usage des subordonnées qu'en norvégien, alors que le norvégien semblerait préférer les coordonnées. Mais est-ce une sorte de règle linguistique propre à chacune des langues ? Ou bien est-ce le choix de l'auteur ou du traducteur ? C'est ce que nous essaierons

de découvrir ici, par cette étude comparative des œuvres choisies, après avoir tenté de caractériser tout d'abord l'usage de la subordination et de la coordination.

Nous avons choisi de commencer cette étude en citant l'un des grands maîtres de la grammaire française, Maurice Grevisse, qui aura inspiré la partie théorique de ce devoir, toutefois, la source « d'inspiration » essentielle de ce devoir, et qui s'avère être une œuvre de référence en matière de grammaire française, est la *Grammaire méthodique du français*, de Riegel, Pellat et Rioul, 1998 [1994]. Toutefois, je tiens également à préciser que cette présentation grammaticale est le résultat de mes notes prises lors de l'étude de différents ouvrages ou articles en la matière, dont la *Grammaire méthodique du français* (Riegel, Pellat et Rioul, 1998 [1994]), *La phrase complexe* (Leeman, 2002), *Observations sur le subjonctif dans les complétives* (Kupferman, 1996), *Coordonnants et éléments coordonnés* (Hobæk Haff), *Subordinating and coordinating discourse relations* (Asher, Vieu, 2005), et autres.

Selon Riegel, Pellat et Rioul, dans la *Grammaire méthodique du français*, « une phrase est d'abord une séquence de mots que tout sujet parlant non seulement est capable de produire et d'interpréter, mais dont il sent aussi intuitivement l'unité et les limites. [...] [Une] phrase est un assemblage de mots grammatical, c'est-à-dire conforme à des règles de construction. » (cf. Riegel, Pellat et Rioul 1998 [1994] : 103 et 104). Ainsi, la phrase, comme tout constituant linguistique, correspond à des critères de sens et à des critères de forme. La phrase est **simple** ou **complexe**.

La phrase simple comprend un seul verbe. Elle forme, dans le langage, l'assemblage le plus simple exprimant un sens complet : cet assemblage est appelé **proposition** (P).

Une proposition est un assemblage logique de mots se rapportant directement ou indirectement à un verbe, base de l'ensemble, et au moyen desquels on exprime un fait, un jugement, une volonté, une sensation, un sentiment, etc.

Tandis que dans la phrase simple, on n'a qu'un seul verbe, dans la phrase complexe, on a plusieurs verbes dont chacun est la base d'une proposition distincte. En effet, la phrase simple est constituée d'un groupe nominal (GN) et d'un groupe verbal (GV), alors que la phrase complexe comporte au moins deux constituants autres que GN + GV, donc plusieurs phrases.

Une phrase complexe comprend un constituant (ayant la structure d'une phrase) qui se trouve en relation de dépendance ou d'association avec une autre structure de phrase.

La phrase complexe est une phrase qui comporte plusieurs propositions. Celles-ci sont ou bien juxtaposées, ou bien coordonnées, ou bien subordonnées ; et l'on parle ainsi de juxtaposition, de coordination ou de subordination.

La phrase complexe possède globalement les attributs définitoires de la phrase : elle a un type et l'unité mélodique correspondante, s'interprète comme une structure prédicative et peut constituer un énoncé complet. Elle comprend un constituant qui, ayant lui-même la structure d'une phrase (Proposition → Groupe Nominal + Groupe Verbal), se trouve ainsi être en relation de dépendance ou d'association avec une structure de phrase.

La nomenclature traditionnelle assigne le nom de proposition subordonnée à ces prédications et les noms de proposition principale, membre principal, à la prédication qui leur sert de support. Elle donne le nom de conjonctions de subordination ou « subordonnant » aux morphèmes qui nominalisent ou adverbialisent ces prédications enchâssées.

Dans l'analyse grammaticale de la phrase en propositions, on distinguera donc d'une part entre phrases simples (ou élémentaires) et complexes selon qu'elles comportent une ou plusieurs propositions ; d'autre part entre propositions principales et propositions subordonnées unies par un lien de dépendance orientée. Selon l'usage traditionnel, une proposition sera dite indépendante si elle n'est pas subordonnée à une autre proposition et si elle n'inclut pas elle-même une subordonnée (ce qui permet de qualifier d'indépendantes les propositions coordonnées et juxtaposées en dépit des contraintes séquentielles qui régissent leurs cooccurrences).

On utilise donc le terme de **proposition** pour identifier, dans les phrases complexes, les « phrases constituantes » soit enchâssées dans une autre phrase, soit combinées par juxtaposition ou coordination.

On dénomme, conformément à la tradition, les propositions selon leur terme introducteur (*subordonnées conjonctives, relatives, interrogatives, etc.*), selon leur fonction (*subordonnées circonstancielles, complétives*), ou selon le mode de leur verbe (*subordonnées infinitives, participiales*).

On appelle **proposition principale** toute proposition dont dépend une autre proposition, c'est-à-dire les phrases « matrices ».

On l'a vu, tantôt la phrase est *simple*, c'est-à-dire faite d'une seule proposition ; elle n'a qu'un verbe, *base de la phrase* ; tantôt elle est *complexe*, c'est-à-dire formée d'un système de propositions : à un verbe qui est la base de la phrase se subordonnent une ou plusieurs propositions remplissant les fonctions de sujet, d'objet, de complément circonstanciel, etc. Il y a, dans une phrase, autant de propositions qu'on y trouve de verbes à un mode personnel, exprimés ou sous-entendus.

Nous pouvons ainsi avancer les affirmations suivantes :

- Les propositions sont des « phrases constituantes » soit enchâssées dans une autre phrase, soit combinées par juxtaposition ou coordination.
- Les propositions principales sont des phrases « matrices », c'est-à-dire toute proposition dont dépend une autre proposition.
- La proposition indépendante n'est pas subordonnée à une autre proposition, et n'inclut pas une subordonnée.

Au sens traditionnel du terme, il y a coordination lorsque deux unités de même niveau et assurant la même fonction syntaxique sont reliées par une **conjonction de coordination**. C'est l'absence de dépendance syntaxique entre les éléments reliés qui distingue la coordination de la subordination, laquelle utilise également des éléments relateurs.

Il s'agit d'un procédé non pas hiérarchisant, mais séquentiel, qui permet de démultiplier une catégorie de départ (proposition, syntagme ou mot) en une chaîne de catégories identiques.

Ne peuvent en principe être coordonnés que des éléments sinon de même nature, du moins de même rang (c'est-à-dire jouant le même rôle syntaxique).

Une proposition peut être normalement coordonnée avec une proposition de même type (indépendante, principale ou subordonnée) à une double condition :

- 1) On ne peut pas coordonner des subordonnées conjonctives à un mode différent.
- 2) Une proposition coordonnée doit pouvoir être interprétée comme un apport cohérent par rapport aux contenus explicites ou implicites de ce qui précède.

Le lien de coordination est assuré par des conjonctions dont c'est le rôle quasi exclusif (et que les grammaires scolaires énumèrent selon la formule mnémotechnique *mais, ou, et, donc, or, ni, car* = **Mais où est donc Ornica** ?), mais aussi par une série d'adverbes (ou de

locutions adverbiales) dits de liaison, conjonctifs ou coordinatifs. Ces derniers marquent divers rapports argumentatifs (*ainsi, aussi, en effet, par conséquent, au contraire, d'ailleurs, etc.*) ou bien assurent le balisage de la progression textuelle (*d'abord, ensuite, puis, enfin, finalement, premièrement, etc.*). Ils se distinguent toutefois des conjonctions de coordination autres que *donc* par plusieurs propriétés syntaxiques :

- ils sont cumulables entre eux, alors que les conjonctions ne le sont jamais ;
- ils peuvent se combiner avec une conjonction obligatoirement antéposée ;
- ils jouissent d'une certaine mobilité, contrairement aux conjonctions toujours placées en tête du segment qu'elles introduisent.

Les grammaires traditionnelles classent les termes coordonnants selon des critères sémantico-logiques : termes dits copulatifs (*et, ni, puis, etc.*), disjonctifs (*ou, ou bien, soit... soit*), adversatifs (*mais, en revanche, cependant, etc.*), causals (*car, en effet, etc.*) et consécutifs (*donc, aussi, alors, etc.*). Ils ont chacun des conditions d'emploi spécifiques déterminées par le ou les types de conjonctions de coordination proprement dites.

Ainsi, la coordination est dite :

1° **Copulative** quand elle marque simplement au moyen de *et, ni, puis, ensuite, aussi, de plus, etc.*, l'union de deux propositions.

2° **Disjonctive** quand elle indique, le plus souvent au moyen de *ou*, que deux propositions s'excluent l'une l'autre ou forment une alternative.

3° **Adversative** quand elle indique, au moyen de *mais, au contraire, cependant, toutefois, néanmoins, etc.*, que deux propositions sont mises en opposition l'une avec l'autre.

4° **Causale** quand elle indique, au moyen de *car, en effet, etc.*, que le fait exprimé par la seconde proposition est la cause du fait exprimé par la première.

5° **Consécutive** quand elle indique, au moyen de *donc, par conséquent, etc.*, que le fait exprimé par la seconde proposition est la conséquence du fait exprimé par la première : *Nous sommes en retard ; par conséquent, nous devons presser le pas.*

Maintenant que nous en savons un peu plus sur les phrases (simples et complexes), sur les propositions, et plus particulièrement sur les coordonnées, nous allons à présent nous pencher sur les subordonnées...

Nous avons donc vu que la coordination avait pour rôle, comme son nom l'indique, de *coordonner* des propositions entre elles, mais que ces dernières restaient syntaxiquement autonomes. Or, nous l'avons déjà mentionné auparavant, la subordination, quant à elle, *subordonne* des propositions, ce qui signifie que ces propositions n'ont pas la même autonomie, et qu'il existe une forte notion de dépendance entre elles.

La subordination est la relation asymétrique de dépendance entre une proposition dite subordonnée ou enchâssée et une proposition, dite principale ou matrice, dans laquelle la première joue le rôle d'un constituant.

En utilisant la terminologie générative de la *Grammaire méthodique française*, on appelle subordonnée récursive l'emboîtement successif de plusieurs propositions subordonnées (complétive, interrogative, etc.).

En principe, dans une phrase complexe, il existe autant de propositions que de verbes (verbe en tant qu'unité syntaxique).

Les subordonnées sont introduites par une conjonction de subordination (qui n'a jamais de fonction à l'intérieur de la subordonnée). Ces subordonnants représentent les « marques » de la subordination :

- Le subordonnant *que* est un pur marqueur de subordination introduisant des subordonnées dites complétives.
- Le subordonnant *si* est l'équivalent interrogatif de *que*.
- Les subordonnants *à* et *de* sont des « complémenteurs » introduisant une construction infinitive à sujet non réalisé.

Toutefois, les subordonnées peuvent également être introduites par un terme relatif (d'où l'amalgame possible entre la marque de subordination et l'indication d'une fonction à l'intérieur de la subordonnée) ou des termes interrogatifs signalant le début de la subordination.

Il est cependant des subordonnées dépourvues de terme introducteur. Ces subordonnées sont alors :

- des propositions participiales,
- des propositions infinitives,
- (des propositions en apparence juxtaposées, mais rapport de subordination).

Dans beaucoup de cas, les subordonnées peuvent se substituer aux syntagmes constituants de la phrase simple.

En effet, les relatives peuvent souvent remplacer des groupes adjectivaux ; les complétives, les infinitives et les interrogatives des constituants nominaux ; quant aux circonstancielles, elles peuvent, dans bien des cas, remplacer des constituants adverbiaux.

Les subordonnées sont introduites par une conjonction de subordination, laquelle varie selon le type de la subordonnée.

En effet, les subordonnées circonstancielles sont généralement introduites par :

- *parce que, puisque, quand, si, etc.* + INDICATIF
- *quoique, bien que, avant que, etc.* + SUBJONCTIF,

ce qui nous démontre aussi que le mode de la subordonnée peut également varier selon le terme introducteur. En réalité, tout ceci est plus complexe, comme nous le montrent les complétives par exemple, dont le mode dépend de la proposition matrice ou de la fonction ou du terme régissant. Lorsque la principale est négative ou interrogative, les complétives se mettent en général au mode du subjonctif.

Il existe plusieurs types de conjonctions de subordination (ou de subordonnants) :

- o les formes simples comme *que, si, quand, comme, etc.*
- o les formes composées ou locutions dites conjonctives

De ce fait, *que*, par exemple, est le subordonnant de base par excellence. Ses emplois sont d'une grande diversité, et ce subordonnant possède l'aptitude de remplacer n'importe quelle autre conjonction dans une subordonnée coordonnée, elle peut aussi introduire des séquences propositionnelles complétant un présentatif et, facultativement, le deuxième terme dans la subordination inverse ; elle peut également se postposer à des prépositions et des adverbes pour former des locutions conjonctives (*avant que, dès que, bien que, alors que, etc.*)

Les formes composées ou locutions conjonctives, peuvent, quant à elles, être des adverbes suivis de *que*, des prépositions suivies de *que* (*lorsque* inclus), ou encore des formes complexes issues de la lexicalisation de groupes prépositionnels (*à la condition que, sous réserve que*), de constructions participiales (*vu que, attendu que*) ou gérondives (*en attendant que*), qui tous intègrent la conjonction *que*.

Les subordonnées correspondent à différents « types », selon leur forme, leur nature et leur emploi. Nous avons, d'après la tradition, quatre types de subordonnées :

- 1) Les complétives ou conjonctives (introduites par *que*)
- 2) Les interrogatives
- 3) Les relatives
- 4) Les circonstancielle

Ces subordonnées se distinguent les unes des autres, et nous allons donc essayer de les caractériser afin d'apprendre à les distinguer.

Les propositions complétives sont des propositions subordonnées qui se substituent à des groupes nominaux (GN) constituants du groupe verbal (GV), ou plus rarement au groupe nominal (GN) sujet, voire à des GN compléments de noms et d'adjectifs. Notez que toutes les complétives ne sont pas des compléments, et que toutes les propositions subordonnées ne sont pas des complétives. Elles sont distinctes des relatives et des circonstancielle. Elles ont pour caractéristique la propriété d'occuper dans la phrase l'une des fonctions essentielles du groupe nominal.

Ex. : Je suis contente que vous soyez venus. (la complétive fonctionne ici comme complément de l'adjectif)

Les propositions complétives jouent donc dans la phrase un rôle essentiel, et elles sont en étroite relation avec les autres constituants essentiels de la phrase.

La proposition subordonnée relative est introduite par un pronom relatif :

- relatif simple : *qui, que, quoi, dont, où*
- relatif composé : *lequel, auquel, duquel...* (qui intègrent *à* et *de*), mais aussi *pour lequel, contre lequel* (que l'on décrira comme une locution pronominale : préposition + relatif)

Le pronom relatif a **deux rôles** :

- c'est un **mot subordonnant** ; il introduit la relative ;
- il constitue un substitut du GN et assume à ce titre une **fonction grammaticale** dans la relative (sujet, attribut, etc.) définie par le verbe de la proposition subordonnée

On distingue deux sortes de propositions relatives :

- les relatives avec antécédent (dites relatives adjectives)
- les relatives sans antécédent (dites relatives indépendantes ou substantives)

La relative est dite adjective parce qu'elle fonctionne comme un adjectif – la substitution avec l'adjectif est souvent possible – et elle est en fonction d'épithète ou d'apposition de l'antécédent.

La relative est indépendante car elle peut être supprimée, puisqu'elle n'apporte « qu'un complément » d'information.

Les propositions circonstancielles sont nommées telles sur le parallélisme qui est établi avec les compléments circonstanciels (préposition + nom // préposition + que + proposition)

Ce sont des propositions subordonnées qui exprimeraient les circonstances qui rendent possible ou accompagnent l'action principale. Cette définition traditionnelle pose problème car :

- la liste est difficile à limiter : temporelle, finale (but), causale, consécutive, hypothétique, concessive.
- certaines nuances n'expriment pas une circonstance ; exemple : la comparaison (le rôle de la comparaison est bien plutôt de mettre deux propositions en relation par le biais de l'analogie ou de la proportion).
- parfois enfin des nuances sont difficiles à établir, par exemple il peut y avoir confusion entre cause et temps

La classe des circonstanciels comprend :

- des **propositions** commençant par une **conjonction** de subordination simple ou composée, avec un verbe à l'indicatif ou au subjonctif, certaines parfois admettent un verbe à l'infinitif
- des propositions **participiales**, assimilables aux circonstanciels
- des **relatives sans antécédent** introduites par un **adverbe relatif**, et à valeur de complément circonstanciel

- des formes plus rares, comme les propositions introduites par une **double conjonction**, ou par une **préposition + conjonction**.

Les propositions circonstancielles sont des réponses à des questions portant sur les groupes nominaux ; la relation est paraphrasable par une coordination, ou une juxtaposition, et les circonstancielles ont la même mobilité que le complément circonstanciel.

Leur **fonction** est donc en principe d'être **complément circonstanciel** (temporel, conditionnel, concessif, comparatif, causal, final, consécutif).

Nous avons vu précédemment que les subordonnées et notamment le choix des conjonctions de subordination pouvaient imposer l'usage d'un certain mode dans la phrase, soit l'indicatif, soit le subjonctif, et c'est pourquoi nous allons tenter de présenter très brièvement ces deux modes.

L'INDICATIF est le mode de la réalité, de l'objectivité (les faits dont on parle ont eu lieu, ont lieu ou auront lieu). On met donc la subordonnée à l'indicatif avec une principale dont le verbe exprime : l'affirmation, la constatation, la conviction, la croyance, la déclaration, la connaissance. D'une manière générale, tout ce qui apparaît certain : *affirmer, constater, croire, déclarer, dire, énoncer, espérer, estimer, imaginer, penser, raconter, reconnaître...*; *il est certain que, il est évident que, il est vrai que...*

Le SUBJONCTIF est le mode de l'incertitude, de la subjectivité (les faits dont on parle n'existent que dans l'intention ou l'imagination de celui qui parle). On met la subordonnée au subjonctif avec une principale dont le verbe exprime: la volonté, le doute, la crainte, la possibilité, la préférence, l'interdiction, le souhait, le regret. D'une manière générale, tout ce qui apparaît incertain : *contester, craindre, douter, exiger, ignorer, nier, ordonner, prétendre, regretter, souhaiter, supposer, vouloir...*; *il est possible que, il est faux que, il est vraisemblable que, il est étonnant que...*

Quand le subjonctif s'emploie dans une subordonnée, il y est conditionné par un élément de la principale, qui varie selon le type de subordonnée.

L'emploi du subjonctif dans les complétives introduites par **que** (*à ce que, de ce que*) est imposé par :

- **la place de la complétive** : quand elle figure en tête de la phrase (généralement sujet, mais aussi détachée dans le type emphatique), le verbe de la complétive est normalement au subjonctif
- **la classe sémantique du verbe, du nom ou de l'adjectif** dont dépend la complétive (contrainte lexicale exercée par le terme principal). Le subjonctif s'emploie obligatoirement dans une subordonnée complément d'objet d'un verbe exprimant une volonté ou un sentiment

Les complétives qui sont compléments d'un nom de même forme et/ou de même sens que ces verbes sont également au subjonctif.

De même, le subjonctif est obligatoire dans des complétives compléments de constructions personnelles ou impersonnelles formées à l'aide d'un adjectif attribut exprimant la possibilité, la nécessité, le doute ou un sentiment (ou après *il faut, il importe, il convient* impersonnels).

Choix du mode

Le choix de l'indicatif ou du subjonctif peut donner à la phrase une signification différente.

Le choix du mode n'est pas possible dans les circonstancielles : le subjonctif ou l'indicatif s'imposent selon le sémantisme de la subordonnée ou de la conjonction de subordination.

Ainsi, nous avons essayé de vous présenter les phénomènes de coordination et de subordination de manière générale et selon les idées reçues de la grammaire traditionnelle, principalement issues de la *Grammaire méthodique du français*, afin de montrer leurs caractéristiques majeures, propres à chacun de ces phénomènes. Cette présentation semble nous démontrer que la coordination est un phénomène plus simple que la subordination. Après avoir lu de nombreux ouvrages sur le sujet, il semblerait que les avis ne divergent pas trop par rapport à cette affirmation. Et pourtant, selon Marianne Hobæk Haff (*Coordonnants et éléments coordonnés*, 1987), spécialiste de la coordination, « *il n'existe pas de technique qui soit seule capable d'identifier la relation coordinative dans tous les contextes* » (*Coordonnants et éléments coordonnés*) ; alors que l'article de Nicolas Asher et de Laure Vieu intitulé *Subordinating and coordinating discourse relations* (*Lingua*, Volume 115, Issue 4, Avril 2005), présente les relations subordonnantes comme celles étant capables d'introduire

un constituant complexe, la relation subordonnante par excellence étant la relation **Elaboration** ; la relation **Narration** étant quant à elle l'archétype des relations coordonnantes.

Pour nous, il ne s'agit pas vraiment de témoigner ou non de la complexité de l'un ou l'autre des phénomènes, mais de la fréquence de leur usage dans la langue française et la langue norvégienne par le biais d'une étude comparative. Ainsi, les aspects théoriques de la tradition, tels que nous les avons esquissés ci-dessus, seront à même de nous guider dans cette entreprise. Pour ce faire, nous allons maintenant nous plonger dans l'étude des œuvres choisies, et afin de délimiter cette étude nous nous occuperons essentiellement des premiers chapitres de ces œuvres.

I et speil, i en gâte, Jostein Gaarder, 1993 – *Dans un miroir obscur* (traduction française), 1997

I et speil, i en gâte est un livre écrit par Jostein Gaarder et édité en 1993. Il s'agit donc d'un livre norvégien écrit par un Norvégien, et que nous allons essayer de découvrir en nous penchant sur son premier chapitre.

Si l'on regarde de plus près le texte, nous pouvons constater plusieurs choses. En effet, nous constaterons tout d'abord que les phrases sont plutôt courtes, mais qu'il s'y trouve tout de même un bon nombre de subordonnées et de coordonnées. La plupart des coordonnées semblent être introduites par les conjonctions de coordination « *og* », « *men* » et « *eller* », alors que les subordonnées semblent être construites soit grâce à « *at* », soit grâce à « *som* », même si ces termes introducteurs sont souvent omis dans le texte.

Dans la traduction française de *I et speil, i en gâte* intitulée *Dans un miroir, obscur* et parue en 1997, le texte semble quelque peu différent. En effet, nous avons choisi de comparer ces deux versions, mais avant tout nous allons tenter de dégager les principales caractéristiques de ce texte traduit. Tout d'abord, si on lit attentivement les deux textes, nous remarquerons qu'il s'agit bien de deux textes différents qui racontent la même histoire, mais un peu chacun à sa manière. En effet, le texte original était écrit pour un public norvégien, alors que sa traduction française doit s'adapter au public français.

Comme l'a si bien remarqué Umberto Eco dans son livre intitulé *Experiences in Translation* (cf. Umberto Eco, 2001: 17) : « *Translation is always a shift, not between two languages, but between two cultures* ». Le traducteur a donc dû s'adapter à son lecteur cible. Nous en avons entre autres un exemple flagrant dans ce premier chapitre lorsque le narrateur décrit la chambre de Cécilie, il nous dit en norvégien « *på veggen som vendte mot mammas og pappas soverom* » alors qu'en français, on nous dit « *sur le mur qui la séparait de la chambre à coucher de ses parents* ». Ces deux phrases veulent bien dire la même chose, mais sont exprimées de manière très différente, car là où l'auteur norvégien a choisi de les appeler « *mamma* » et « *pappa* », le traducteur a choisi la formule « *ses parents* ». Est-ce pour rendre le texte moins enfantin ? Ou pour créer une distance ? Pourtant les mots équivalents « *papa* » et « *maman* » existent bien en français, et je ne pense pas que les relations avec ses parents en France soient plus distantes qu'en Norvège, peut-être même au contraire... Bien entendu, je parle par expérience, et c'est peut-être ce que fait le traducteur aussi...

Enfin, cela pour montrer que deux langues différentes, cela signifie aussi deux cultures différentes, donc deux visions différentes, d'où une manière d'agencer son texte différente aussi. En effet, dans la version française de ce même texte, il semblerait que les phrases soient plus longues, avec plus de subordonnées de types différents (subordonnées complétives, relatives, infinitives, participiales, circonstancielles, etc.), même s'il semblerait que la tendance soit à l'utilisation prédominante des subordonnées complétives et relatives. Quant aux coordonnées, elles sont surtout présentes pour énumérer et additionner, et l'on rencontre principalement les conjonctions de coordination « *et* » et « *mais* ».

Ainsi, n'oublions pas que la grammaire, la linguistique, sont les outils de l'auteur, et même si tout cela paraît simple et anodin, que l'on tend à croire qu'il suffit juste d'un brin d'imagination, rien n'est laissé au hasard, et la structure du texte sert à l'histoire et à son développement.

C'est ce que nous allons essayer de découvrir ici en comparant le premier chapitre de l'œuvre intitulée *I et speil, i en gâte* avec sa traduction française *Dans un miroir, obscur*.

Tout d'abord, j'aurais tendance à dire que le traducteur a, plus que l'auteur original, joué avec les structures de phrases, la ponctuation, etc., semble-t-il, pour faire passer un message, pour mettre le lecteur dans l'ambiance, de manière beaucoup plus marquée. Est-ce parce qu'il traduit du norvégien, et que cette culture étant plutôt inconnue aux Français, il a dû vraiment recréer une atmosphère explicite en quelque sorte ? Ou est-ce parce que le lecteur français s'attend à un certain style, et à un certain rythme du texte pour véhiculer les idées de l'auteur ?

Mais avant d'aller plus loin, je tenais à attirer l'attention sur le prénom du personnage principal qui, à lui seul, montre cette différence culturelle : « *Cecilie* », en norvégien, devient « *Cécilie* » en français, avec l'accent sur le « *e* », alors que les prénoms des autres personnages ne changent pas, eux, et je pense quand même qu'il est plus difficile pour un Français de deviner la prononciation des prénoms comme « *Lasse* » ou « *Tone* » que « *Cecilie* » !

Observez cette phrase « *Der var iallfall surkålen.* », traduite par « *Facile, le chou rouge au cumin !* ». La phrase originale était pourtant simple, et pourtant, le traducteur l'a transformée. D'une phrase simple, affirmative à présentatif, avec le verbe « *å være* » conjugué

au passé, nous passons à une phrase exclamative, averbale en français. Alors, pourquoi un tel changement ? Était-ce bien nécessaire ?

Regardons la phrase précédente « *Elle s'amusa à les reconnaître les unes après les autres* ». Cette phrase aurait pu se terminer par deux points (« : ») pour ensuite énumérer ces odeurs que Cécilie s'amuse à reconnaître. « *Elle s'amusa à les reconnaître les unes après les autres : Facile, le chou rouge au cumin ! Et puis l'encens que son père faisait brûler sur la cheminée avant de se rendre à l'église. Et là, n'était-ce pas l'odeur fraîche du sapin ?* »

La coordination copulative exprimée par : « *et puis* » (double coordination : deux termes coordonnants), « *et là* » ainsi que la structure du texte, nous donnent l'impression d'être Cécilie, comme si l'on essayait de s'amuser à reconnaître ces fameuses odeurs.

Dans le texte original aussi, on a la même impression, pourtant, le texte semble plus « plat » que celui en français.

Ces remarques présentées ci-dessus ont été citées à titre d'exemple, pour démontrer ces différences culturelles existant entre ces deux versions d'un même chapitre. Nous allons à présent essayer de nous cantonner à des remarques de type syntaxique, afin de découvrir « l'art et la manière » d'utiliser les subordonnées et les coordonnées en norvégien en les comparant à la manière dont elles sont traduites en français.

Ainsi, comparons ces phrases :

- « *Det andre måtte være kongerøkelsen som pappa hadde plassert på kaminen før de gikk i kirken.* »
- « *Et puis l'encens que son père faisait brûler sur la cheminée avant de se rendre à l'église.* »

Ces deux propositions soulignées sont équivalentes dans leur construction, et il s'agit, aussi bien en norvégien qu'en français, de propositions subordonnées relatives, introduites respectivement par « *som* » et par « *que* », qui sont également équivalents.

Pourtant, plus loin dans le texte, là où le texte original fait usage d'une subordonnée relative, le texte traduit fait quant à lui usage d'une subordonnée participiale :

- « *Nok en gang kastet hun et blick på engelen som stod bøyd over krybben med Jesus-barnet.* »
- « *Elle ne put s'empêcher de regarder encore une fois l'ange, penché au-dessus de la crèche où reposait l'enfant Jésus.* »

Pourtant, en français aussi nous aurions pu utiliser une subordonnée relative introduite par « qui » : « *Elle ne put s'empêcher de regarder encore une fois l'ange [qui était] penché au-dessus de la crèche où reposait l'enfant Jésus.* » Je pense toutefois qu'il s'agit d'un choix stylistique de la part du traducteur, car la phrase avec une subordonnée relative aurait été trop « lourde », et peu élégante. Et je pense que c'est également le cas pour la phrase suivante où « *men det var akkurat som om de ikke enset engelen* » a été traduit par « *mais ils paraissaient ne pas s'apercevoir de la présence de l'ange* ». Ces deux phrases sont introduites par un terme adversatif équivalent (« *men* » et « *mais* ») introduisant une coordination, indiquant ainsi que le deuxième terme est un argument plus fort (cf. Riegel, Pellat et Rioul 1998 [1994] : 527), par contre, là où nous retrouvons une subordonnée de comparaison à verbe fini en norvégien (« *som om de ikke enset engelen* »), on se trouve en présence d'une subordonnée infinitive en français (« *ne pas s'apercevoir de la présence de l'ange* »). Toutefois, on retrouve, et cela dans les deux langues, la négation explicite dans la subordonnée (« *ikke* » et « *ne... pas* »).

En norvégien « *Hun speidet ut i rommet. Cecilie hadde sett så mange ganger på den røde lampen i taket, på de hvite gardinene med blå forglemmegei og på bokhyllen med alle bøkene og dukkene, krystallene og smykkesteinene, at alt sammen var blitt som en del av henne.* » est traduit en français par « *Elle promena son regard autour de la chambre. Elle avait si souvent fixé la lampe rouge du plafond, les rideaux blancs piqués de myosotis, les étagères avec ses livres, ses poupées, sa collection de pierres précieuses et de minéraux ainsi que ses bijoux, qu'ils étaient devenus comme une partie d'elle-même.* ». Là aussi, ces deux phrases ont la même signification, pourtant, en norvégien, on rappelle le nom de la petite fille (« *Cecilie* »), alors que l'on garde le pronom personnel en français (« *elle* »). Puis nous avons d'abord une coordination, mais exprimée de manière différente. En effet, « *på den røde lampen i taket, på de hvite gardinene med blå forglemmegei og på bokhyllen med alle bøkene og dukkene, krystallene og smykkesteinene* » devient « *la lampe rouge du plafond, les rideaux blancs piqués de myosotis, les étagères avec ses livres, ses poupées, sa collection de pierres précieuses et de minéraux ainsi que ses bijoux* ». Ainsi, en norvégien nous avons la conjonction « *og* » répétée trois fois, là où en français nous retrouvons un seul « *et* » et un « *ainsi que* », ce dernier clôturant l'énumération des objets. Encore une fois, je pense qu'il s'agit d'une question de style, et par là j'entends que le français ne se construit pas de la même manière que le norvégien, et que la logique structurelle et linguistique des deux langues est différente.

Maintenant que nous avons montré ces quelques exemples, nous allons essayer de tirer des conclusions plus générales de comparaison entre le norvégien et le français, en nous basant sur ces mêmes textes.

D'abord, quelques remarques générales sur ce texte : le texte original, norvégien, est plus court que le texte traduit, français. Ensuite, nous pouvons remarquer que les paragraphes sont respectés dans la traduction, cependant, ils ne possèdent pas le même nombre de phrases, car là où le norvégien semble préférer des phrases juxtaposées, courtes et concises, le français assemble le contenu de plusieurs phrases afin de n'en faire qu'une seule, agrémentée d'adverbes afin d'assurer le balisage de la progression textuelle. Ainsi, le paragraphe de la page 11 dans le texte original est le suivant : « *Ute hadde det vært kaldt vintervær siden begynnelsen av desember. Det hadde hendt at Cecilie helt på egen hånd hadde krøpet ut av sengen og stabbet seg til vinduet. Snøen lå som en myk dyne over det frosne landskapet. I hagen hadde pappa tent julelys i det store furutreet. **Det var til ære for henne. De hadde alltid pleid å ha lysene i det vesle grantreet foran inngangen. Mellom grenene i furutreet kunne hun skimte Ravnekollen i det fjerne.*** ». En français, ce même paragraphe, page 13 : « *Dehors, il faisait un froid de canard depuis le début du mois de décembre. Cécilie s'était parfois risquée à aller, d'un pas chancelant, jusqu'à la fenêtre. La neige reposait comme un gros édredon moelleux sur le paysage gelé. Papa avait allumé une guirlande dans le grand sapin du jardin. **C'était en son honneur, sinon, on choisissait toujours le petit, devant l'entrée. Ainsi, à travers les branches du sapin, elle pouvait deviner la colline aux Corbeaux dans le lointain.*** »

Nous pouvons également constater dans cet exemple que la phrase n'est pas toujours agencée de la même manière : le cadre locatif sous forme d'un groupe prépositionnel (« *i hagen* ») est ainsi thématiqué dans le texte norvégien, alors le groupe prépositionnel équivalent du texte français (« *du jardin* ») fait partie du rhème, complément du nom « sapin » (« *I hagen hadde pappa tent julelys i det store furutreet* » et « *Papa avait allumé une guirlande dans le grand sapin du jardin* »).

Pour ce qui est des coordonnées, en général, elles ne changent pas d'une langue à l'autre, si ce n'est que le norvégien a tendance à répéter les conjonctions de coordination plus souvent qu'en français comme nous l'avons vu précédemment.

Quant aux subordonnées, ces deux textes nous montrent que la plupart des subordonnées relatives introduites par « *som* » en norvégien sont traduites par des subordonnées relatives introduites par « *que* » ou « *qui* » en français. Exemples :

- « *som vendte* » → « *qui la séparait* »
- « *(som) hun hadde fått* » → « *que sa grand-mère lui avait offert* »
- « *som lå i en stor bunke* » → « *qui s'entassaient* »
- « *som hun kom på* » → « *qui lui venaient à l'esprit* »

Pourtant, ce n'est pas toujours le cas : « *Mormor satte seg på en pinnestol som stod foran sengen og leste* » et « *Sa grand-mère prit place sur la chaise en bois au pied du lit et commença à lire* ». Le contenu de la relative en norvégien est rendu sous forme d'un groupe prépositionnel en français.

Pour ce qui est des subordonnées complétives, il semblerait que ce soit une toute autre histoire :

- « *at det gikk i ytterdøren* » → « *par le bruit de la porte d'entrée* »

Cet exemple nous montre qu'en norvégien, on utilise une subordonnée complétive avec sujet impersonnel et verbe fini là où le français a choisi un groupe prépositionnel, averbal.

- « *Cecilie hørte hvordan de trampet av seg snøen* » → « *Cécilie les entendit secouer la neige de leurs chaussures* »

Nous avons ici en norvégien un sujet et son verbe fini suivi d'une subordonnée complétive complément d'objet direct (« *hvordan de trampet av seg snøen* ») introduite par un adverbe interrogatif (« *hvordan* ») alors qu'en français, nous retrouvons le complément d'objet direct antéposé au verbe fini sous la forme d'un pronom (« *les* »), où le verbe est suivi par une infinitive (« *secouer la neige de leurs chaussures* »).

Nous trouvons aussi quelques exemples plus marquants en matière de différence linguistique entre le norvégien et le français que j'aimerais vous faire partager ici :

- « *Men bølgene slår fortsatt mot stranden så steinene ruller fram og tilbake og bytter plass med hverandre i all evighet.* »

« *Mais les vagues continuent de venir s'échouer sur la grève, faisant rouler les galets dans un éternel mouvement de va-et-vient où ils changent constamment de place.* »

• « *Hun leste fort igjennom alt hun hadde skrevet til nå. Så skrev hun:* »

« *Elle relut vite ses premières phrases avant de poursuivre :* »

Ainsi, il semblerait que le norvégien préfère les phrases simples et courtes en coordination aux phrases complexes et longues à subordination du français, les coordonnées aux tournures verbales comme le participe présent, le participe passé, le gérondif, et préférera aussi conjuguer un verbe à un temps simple où le français pourra utiliser une tournure non finie. Mais il s'agit de remarques « d'observation », et nous allons à présent essayer de démontrer que cette hypothèse avancée est vraie.

Nous l'avons avancé précédemment : « il semblerait que le norvégien préfère les phrases courtes [...], coordonnées ou juxtaposées, aux phrases [...] longues à subordination du français ». Nous allons donc essayé de montrer des exemples de phrases courtes norvégiennes, et voir quel type de phrase s'avèrent être leurs équivalents en français.

À la page 7 de *I et speil i en gâte*, nous pouvons lire les phrases suivantes :

- « *De hadde latt døren til gangen stå åpen.* »
- « *Der var iallfall surkålen.* »
- « *Cecilie trakk pusten igjen.* »
- « *Det var selve julestemningen.* »
- « *Alle de 24 dørene var åpne.* »
- « *Den største hadde hun åpnet i dag.* »
- « *Hun speidet ut i rommet.* »

qui sont des propositions principales relativement courtes.

Voyons à présent leurs équivalents français, page 9 et 10 de *Dans un miroir, obscur* :

- « *Ils avaient laissé ouverte la porte de la chambre.* »
- « *Facile, le chou rouge au cumin !* »
- « *Cécilie inspira profondément et crut sentir jusqu'à la présence des cadeaux déposés au pied de l'arbre dans leur beau papier-cadeau rouge ou doré, les rubans de soie avec les étiquettes pour chacun...* »

- « *Tout cela constituait un parfum qui, au fond, était indéfinissable et pénétrant, quelque chose de magique, au cœur même de Noël.* »
- « *Les vingt-quatre fenêtres étaient enfin ouvertes ; aujourd’hui même, elle avait déplié la dernière, la plus grande de toutes.* »
- « *Les vingt-quatre fenêtres étaient enfin ouvertes ; aujourd’hui même, elle avait déplié la dernière, la plus grande de toutes.* »
- « *Elle promena son regard autour de la chambre.* »

Que pouvons-nous observer ? Les deux premières phrases « courtes » norvégiennes « *De hadde latt døren til gangen stå åpen.* » et « *Der var iallfall surkålen.* » correspondent en français à des phrases « courtes » aussi : « *Ils avaient laissé ouverte la porte de la chambre.* » et « *Facile, le chou rouge au cumin !* » (toutefois, nous passons ici en norvégien d’une phrase simple, affirmative à présentatif, avec le verbe « *å være* » conjugué au passé, à une phrase exclamative, averbale, en français) ; ce qui est le cas aussi pour la phrase « *Hun speidet ut i rommet* » et « *Elle promena son regard autour de la chambre* ». Mais pour la suite, cela se complique un peu... En effet, la phrase « *Cecilie trakk pusten igjen.* » se traduit ici en français par « *Cécilie inspira profondément et crut sentir jusqu’à la présence des cadeaux déposés au pied de l’arbre dans leur beau papier-cadeau rouge ou doré, les rubans de soie avec les étiquettes pour chacun...* », soit ce qui correspond en norvégien aux phrases suivantes : « *Cecilie trakk pusten igjen. Hun syntes hun kjente lukten av gavene under treet, av rødt julepapir og gyllent glanspapir med pakkekort og silkebånd.* ». Ce qui signifie que là où le norvégien choisit d’utiliser deux phrases, « *Cecilie trakk pusten igjen.* » et « *Hun syntes hun kjente lukten av gavene under treet, av rødt julepapir og gyllent glanspapir med pakkekort og silkebånd.* », soit deux principales séparées par un point, le français, lui, choisit de « réunir » ces deux phrases – ou du moins leur contenu – pour n’en créer qu’une seule phrase complexe (« *Cécilie inspira profondément et crut sentir jusqu’à la présence des cadeaux déposés au pied de l’arbre dans leur beau papier-cadeau rouge ou doré, les rubans de soie avec les étiquettes pour chacun...* ») à l’aide de la coordination et la conjonction de coordination « *et* ».

Nous avons ensuite la phrase norvégienne « *Det var selve julestemningen.* » qui est ici traduite en français par « *Tout cela constituait un parfum qui, au fond, était indéfinissable et pénétrant, quelque chose de magique, au cœur même de Noël.* ». Nous pouvons donc ici aussi constater que la version française a en réalité réuni deux phrases principales norvégiennes

séparées par un point (« *Men enda var det en annen lukt – en ubestemmelig duft av noe fortyllende og magisk.* » et « *Det var selve julestemningen.* »), alors que le français réunit ces deux phrases grâce à une subordonnée relative introduite par « *qui* » (« *qui, au fond, était indéfinissable et pénétrant, quelque chose de magique, au cœur même de Noël* »). Alors ici bien sûr, on pourrait discuter le fait que la phrase « *Det var selve julestemningen* » n'a pas forcément été traduite et que c'est pour cela que l'on a pu se contenter d'une seule phrase en français, mais étant donné que le « concept » « *julestemning* » n'existe pas en français, il était donc difficile de le traduire, et je trouve que le traducteur a trouvé une très bonne solution en français.

Puis les phrases « *Alle de 24 dørene var åpne.* » et « *Den største hadde hun åpnet i dag.* », soit deux propositions principales courtes, séparées par un point, dont l'équivalent français est la phrase suivante : « *Les vingt-quatre fenêtres étaient enfin ouvertes ; aujourd'hui même, elle avait déplié la dernière, la plus grande de toutes.* ». Nous pourrions peut-être dire qu'il s'agit en fait ici aussi de deux phrases, puisque les deux principales sont juxtaposées, séparées par un point-virgule. Toutefois, le traducteur a choisi de n'en faire qu'une phrase, avec deux principales séparées par un point-virgule, et non pas par un point.

Mais allons voir plus loin dans le chapitre pour voir comment ce « phénomène » évolue. À la page 8 de *I et speil, i en gåte* correspondant à la page 10 de *Dans un miroir, obscur* :

- « *Hun hadde gitt opp å telle blomstene på gardenene også.* »
- « *Det var alltid noen forglemmegei som gjemte seg i foldene.* »
- « *Under sengen lå den kinesiske dagboken.* »

En français, nous avons les phrases suivantes :

- « *De même, elle avait abandonné l'idée de compter les myosotis des rideaux.* »
- « *De toute façon, il s'en cachait trop dans les plis...* »
- « *Sous son lit, elle avait glissé son « journal intime chinois.* » »

qui sont des phrases relativement courtes aussi, ayant *grosso modo* la même structure que leurs contreparties norvégiennes, pourtant, là où le norvégien commence ses phrases par le sujet suivi du verbe, le français, lui, aime rajouter des connecteurs permettant une progression textuelle « logique », comme avec ces « *de même* », « *de toute façon* ». Le seul équivalent en

norvégien est « også » dans « *Hun hadde gitt opp å telle blomstene på gardinene også.* » pour ce « *de même* » en français. Pour « *sous son lit* », nous avons bien aussi en norvégien « *under sengen* »), c'est-à-dire le même type de marquage thématique dans les deux langues.

À la page 9 de *I et speil, i en gåte* (page 11 de *Dans un miroir, obscur*) :

- « *De kunne når som helst ventes hjem fra kirken.* »
- « *Det var bare så vidt man kunne høre kirkeklokkene på Skotbu.* »
- « *De pleide å gå ut på trappen for å høre dem bedre.* »
- « *Hun var syk, og hun var ikke bare litt syk, det hadde hun vært i oktober og november.* »
- « *Hun slapp iallfall å være på sykehuset.* »
- « *Der hadde de pyntet til jul allerede i begynnelsen av desember.* »
- « *Det var bra hun hadde opplevd julen før.* »
- « *«Sånn er tradisjonen», sa de.* »
- « *Det var begrunnelse nok.* »

Et en français :

- « *Les autres devraient rentrer d'un instant à l'autre de l'église.* »
- « *Il est vrai qu'on les entendait à peine de Skotbu, aussi avait-on pris l'habitude de sortir sur le perron les écouter.* »
- « *Mais ce Noël-ci, Cécilie ne pourrait pas être dehors pour le carillon de Noël : elle était malade. Pas un peu malade comme en octobre et en novembre, mais si gravement que Noël était comme une poignée de sable qui lui filait entre les doigts.* »
- « *Elle dormait ou somnolait, mais au moins, elle n'était pas à l'hôpital.* »
- « *Là-bas, ils avaient déjà sorti les décorations de Noël début décembre !* »
- « *Encore une chance qu'elle sût ce qu'était Noël !* »
- « *« C'est la tradition qui veut cela », disaient-ils.* »
- « *Il n'y avait rien à ajouter.* »

« *De kunne når som helst ventes hjem fra kirken.* » et « *Les autres devraient rentrer d'un instant à l'autre de l'église.* » sont des phrases de longueur équivalente, à la formulation identique, si ce n'est la forme pronominale passive du verbe « *å vente* » en norvégien (« *ventes* ») pour la forme infinitive du verbe « *rentrer* » en français.

Puis les phrases « *Det var bare så vidt man kunne høre kirkeklokkene på Skotbu.* » et « *De pleide å gå ut på trappen for å høre dem bedre.* » qui deviennent en français une seule et même phrase : « *Il est vrai qu'on les entendait à peine de la maison de Skotbu, aussi avait-on pris l'habitude de sortir sur le perron pour les écouter.* » reliant l'équivalent de ces deux phrases norvégiennes par ce « petit » « aussi » en français, là où le norvégien sépare ces deux principales par un point. Autrement dit, le marquage explicite de la relation sémantique reliant les deux phrases en français contrairement au norvégien.

En français, le passage « *Mais ce Noël-ci, Cécilie ne pourrait pas être dehors pour le carillon de Noël : elle était malade. Pas un peu malade comme en octobre et en novembre, mais si gravement que Noël était comme une poignée de sable qui lui filait entre les doigts. Elle dormait ou somnolait, mais au moins, elle n'était pas à l'hôpital. Là-bas, ils avaient déjà sorti les décorations de Noël début décembre !* », correspond en réalité à « *Denne julen kunne ikke Cecilie stå på trappen og høre at julen ble ringt inn. Hun var syk, og hun var ikke bare litt syk, det hadde hun vært i oktober og november. Akkurat nå var Cecilie så syk at det var som en neve sand som bare skulle stryke mellom fingrene mens hun sov eller var halvt våken. Hun slapp iallfall å være på sykehuset. Der hadde de pyntet til jul allerede i begynnelsen av desember.* ». Ces deux paragraphes se correspondent tout à fait, et pourtant, ils ne sont pas du tout agencés de la même manière. Là où le norvégien utilise plusieurs propositions principales courtes (« *Hun var syk, og hun var ikke bare litt syk, det hadde hun vært i oktober og november.* », « *Hun slapp iallfall å være på sykehuset.* » et « *Der hadde de pyntet til jul allerede i begynnelsen av desember.* »), je me dois de citer tout un paragraphe en français qui contient les mêmes informations que ces phrases courtes, mais réparties différemment dans des phrases plus longues, pouvant contenir plusieurs idées au lieu d'écrire plusieurs phrases. Ainsi l'idée « *Hun var syk, og hun var ikke bare litt syk, det hadde hun vært i oktober og november.* » est contenue dans la phrase équivalente précédente en français et dans la « même » phrase en français, c'est-à-dire que l'idée contenue dans une seule phrase en norvégien a été partagée et restituée dans différentes phrases : « *Mais ce Noël-ci, Cécilie ne pourrait pas être dehors pour le carillon de Noël : elle était malade. Pas un peu malade comme en octobre et en novembre, mais si gravement que Noël était comme une poignée de sable qui lui filait entre les doigts.* ». Et cette deuxième phrase en français introduit l'idée de la prochaine phrase en norvégien « *Akkurat nå var Cecilie så syk at det var som en neve sand som bare skulle stryke mellom fingrene mens hun sov eller var halvt våken.* » qui introduit à son tour une nouvelle idée contenue dans la prochaine phrase en français « *Elle dormait ou*

somnolait, mais au moins, elle n'était pas à l'hôpital. » introduisant à nouveau la prochaine idée de la phrase norvégienne « *Hun slapp iallfall å være på sykehuset.* » pour finir avec la même phrase semblable contenant la même idée « *Der hadde de pyntet til jul allerede i begynnelsen av desember.* » et « *Là-bas, ils avaient déjà sorti les décorations de Noël début décembre !* ».

Puis ces trois dernières phrases courtes de la page 9 de *I et speil, i en gåte* (« *Det var bra hun hadde opplevd julen før.* », « *Sånn er tradisjonen* », *sa de.* » et « *Det var begrunnelse nok.* ») dont les phrases équivalentes en français correspondent d'un point de vue longueur ainsi que pour ce qui est du contenu ou des idées exprimées dans chacune de ces phrases (« *Encore une chance qu'elle sût ce qu'était Noël !* », « *C'est la tradition qui veut cela* », *disaient-ils.* » et « *Il n'y avait rien à ajouter.* »).

Nous avons jusqu'ici essayé de relever les phrases courtes norvégiennes à structure simple en détail, page après page, mais nous allons maintenant nous concentrer sur les phrases les plus courtes (hormis celles des dialogues, car comme il s'agit de dialogues, il est tout à fait normal que les phrases soient beaucoup plus courtes, dans une langue comme dans l'autre, puisque nous avons affaire à la restitution d'un langage parlé et non plus écrit) de ce chapitre afin de découvrir les tendances générales.

À la page 10 de *I et speil, i en gåte*, « *Cecilie hadde ikke sett det ennå. Hun hadde ikke sett juletreet!* » est traduit en français à la page 12 de *Dans un miroir, obscur*, par « *Aussi incroyable que cela puisse paraître, Cécilie n'avait donc pas encore vu le sapin !* ». Nous pouvons donc observer qu'en norvégien, nous avons à nouveau deux propositions principales sous forme de phrases simples, un peu répétitives dans cet exemple, pour insister sur le fait que Cécilie n'avait pas encore vu le sapin de Noël, séparées par un point. En français, nous n'avons qu'une phrase, la deuxième partie de la phrase assortie d'un « *donc* » permettant de reproduire cette insistance évoquée par la répétition en norvégien.

Puis, aux mêmes pages, en norvégien nous avons les deux phrases, séparées par un point « *Det var bra hun hadde en pratsom lillebror. Han kommenterte alt det som de andre bare så eller tenkte.* » où le français incorpore les idées à sa manière, d'où la phrase équivalente « *Encore heureux qu'elle eût un petit frère bavard qui n'hésitait pas à tout raconter, avec force commentaires !* » (les deux idées sont reliées entre elles grâce à la

subordonnée relative introduite par « *qui* ») dont le contenu est quelque peu différent de l'original, mais qui rend très bien en français.

La phrase « *Hun hadde fått en bjelle på nattbordet.* » est traduite par « *Elle agitait la clochette qui était posée sur sa table de nuit et, en règle générale, il accourrait le premier.* », soit une phrase plus complexe, reliant plusieurs idées, dans ce cas présent, de manière plus condensée, car les idées contenues dans cette phrase en français, avec relativisation du groupe prépositionnel équivalent en norvégien sont issues dans l'original en norvégien de trois phrases différentes : « *Hun hadde fått en bjelle på nattbordet. Når hun ringte i den, var det fordi hun skulle på do eller fordi hun trengte noe. Som regel var det Lasse som kom først.* ». Alors ici aussi, le traducteur a « omis » une information, soit « *fordi hun skulle på do eller trengte noe* », peut-être car cela paraît plus évident en français : si on lui a donné une clochette, c'est pour qu'elle puisse appeler en cas de besoin, et quelque soit le besoin, d'où la possibilité de condenser le reste des idées en une seule et même phrase.

Les phrases en norvégien « *Hun ønsket seg nye ski.* » et « *De gamle rakk henne bare til halsgropen.* » sont traduites dans le texte en français par « *Elle avait demandé une nouvelle paire de skis.* » et « *Ceux qu'elle avait lui arrivaient à peine au cou.* », soit deux phrases principales et courtes dans les deux cas.

La phrase « *Hun ville ha ski til jul, dermed basta !* » est traduite en français par une phrase à l'intérieur d'une autre phrase, séparée de cette dernière par deux points (« : ») soit un emboîtement successif de subordonnées dans la phrase française : « *Maman avait beau lui faire comprendre qu'il valait peut-être mieux attendre qu'elle fût tout à fait rétablie pour songer à faire du ski, Cécilie avait vigoureusement protesté : elle voulait ses skis pour Noël, c'était clair, non ?* ». Cela équivaut en fait à deux phrases en norvégien – une longue et une courte (« *Mamma hadde foreslått å vente med skiutstyr og den slags til hun ble frisk igjen, men da hadde Cecilie protestert. Hun ville ha ski til jul, dermed basta!* ») – séparées par un point, contre une seule et longue phrase en français.

« *Hun hadde slengt en vase med blomster i gulvet* » devient « *Cécilie avait accueilli cette phrase en renversant un vase de fleurs par terre.* », soit une seule phrase en norvégien, la version française étant légèrement plus complexe que la norvégienne de par sa tendance à expliquer, ici avec le gérondif subordonnant « *en renversant* ».

« *Det var nesten det verste* » devient « *Son calme était insupportable.* », qui s'avèrent être deux manières différentes de dire les choses, mais là, nous trouvons une seule phrase courte dans chacune des versions.

« *Det var til ære for henne.* » se retrouve en français comme inséré au début d'une phrase qui relie les idées de deux phrases norvégiennes (« *C'était en son honneur, sinon, on choisissait toujours le petit, devant l'entrée.* »), soit les phrases « *Det var til ære for henne.* » et « *De hadde alltid pleid å ha lysene i det vesle grantreet foran inngangen.* », séparées en norvégien par un point, reliées en français par « *sinon* ».

« *Cecilie hadde begynt å le.* » devient « *Cécilie avait souri à leur jeu subtil.* », soit deux phrases syntaxiquement simples et courtes dans les deux langues.

« *Det var kirkefolket!* » ou « *Ils étaient donc revenus de l'église !* » sont deux phrases syntaxiquement simples et courtes, même si la perspective est quelque peu différente en français qui ne peut guère assembler des mots composés comme sait si bien le faire le norvégien (« *kirkefolket* »), faculté plus générale du norvégien qui se manifeste aussi selon moi par ces phrases courtes (cf. « *Det var selve julestemningen.* » plus tôt dans le texte).

La proposition principale en norvégien « *Pappa satte en finger foran munnen sin.* » se traduit aussi par une principale en français : « *Son père mit un doigt devant sa bouche.* ». De même avec « *Hun sank ned på den store puten* » et « *Elle laissa retomber sa tête sur le grand oreiller.* », même si là c'est en français qu'il ne semble pas évident que ce soit la tête que l'on pose sur l'oreiller puisque cela nous est précisé. Puis « *Han listet seg ut.* » qui devient « *Il sortit de la chambre sans faire de bruit.* », qui nous permet de constater que le norvégien possède des verbes « spéciaux » permettant de traduire le mouvement et le type de mouvement alors que le français a besoin d'expliquer à l'aide d'un verbe à sens abstrait (*sortir*) suivi d'une spécification prépositionnelle (« *liste seg ut* » et « *sortir sans faire de bruit* ») qui influencent certainement sur la longueur des phrases.

Ces quelques phrases nous ont permis d'observer cette manifestation de phrases structurellement simples en norvégien, et cela nous autorise à en conclure que, EN GÉNÉRAL, et dans ce chapitre de *I et speil, i en gåte*, le norvégien contient plus de phrases courtes à structure simple qu'en français. En effet, plusieurs phrases courtes norvégiennes

sont souvent traduites en français par une seule phrase syntaxiquement complexe contenant les idées de ces phrases, les reliant à l'aide de la subordination, de la coordination, ou par un simple balisage textuel.

Nous avons ainsi avancé précédemment que le norvégien préférerait les phrases syntaxiquement simples et courtes aux phrases complexes et longues du français, ce que nous venons de voir ici, mais aussi qu'il semblait préférer les relatives aux complétives, les coordonnées aux tournures verbales comme le participe présent, le participe passé, le gérondif, et qu'il préférerait aussi conjuguer un verbe à un temps simple où le français utiliserait plus facilement une tournure non finie. C'est ce que nous allons ici tenter de découvrir, toujours dans ce même chapitre de *I et speil, i en gâte*, et de sa traduction française intitulée *Dans un miroir, obscur*.

Observons de plus près le phénomène de coordination en norvégien dans ce chapitre de *I et speil, i en gâte* et la manière dont il est traduit en français dans ce même chapitre de *Dans un miroir, obscur* afin d'en dégager les tendances. Nous irons un peu plus loin dans le texte afin de ne pas reprendre des exemples déjà cités plus haut, et tacherons de prendre des phrases au hasard, afin de ne pas se laisser influencer par nos hypothèses.

À la page 11 de *I et speil i en gâte*, la coordination « *Hun hadde banket i ruten og vinket til ham.* » se traduit en français à la page 13 de *Dans un miroir, obscur* par « *Elle avait d'abord esquissé un sourire, puis avait frappé au carreau en lui faisant un petit signe de la main.* ». Nous pouvons remarquer que nous avons aussi une coordonnée en français, mais la coordination ne se fait entre les mêmes phrases, elle ne se fait pas au même niveau et ne relie pas les mêmes idées. Le terme « *puis* » coordonne bien deux phrases, mais qui ne correspondent pas à celles coordonnées en norvégien. La relation de coordination entre ces deux principales en norvégien se traduit par une subordonnée « gérondive » en français : « *og vinket til ham* » est devenu en français « *en lui faisant un petit signe de la main* ».

Choisissons une autre coordination à la page 12 de *I et speil, i en gâte* : « *Til slutt hadde hun løftet en tåre på en av fingrene og tegnet en engel på vindusglasset.* ». En français, à la page 14 de *Dans un miroir, obscur* : « *Alors, d'un doigt, elle avait recueilli une larme et esquissé un ange sur la vitre.* ». Ici, le phénomène de coordination correspond parfaitement.

La coordination en français, introduite par « *et* », relie les deux mêmes phrases et les deux mêmes idées qu'en norvégien, où la coordination est introduite par « *og* ».

À la page 12 toujours (et page 15 en français), la phrase « *Han la armene rundt henne og klemte henne forsiktig inntil seg.* » est une coordination introduite par « *og* ». En français nous retrouvons aussi une coordination, introduite par « *et* », et reliant les deux mêmes phrases et les deux mêmes idées là aussi : « *Il l'embrassa et la serra doucement contre lui.* ».

« *Han gikk til bokhyllen og rakte henne kassetten og spilleren.* » → « *Il alla chercher son baladeur, prit des cassettes sur l'étagère et les lui donna.* »

Ici, le norvégien répète la conjonction de coordination « *og* », la première permettant la coordination de deux principales, alors que la deuxième indique la coordination des groupes nominaux « *kassetten* » et « *spilleren* », certainement pour, en norvégien, éviter de répéter le mot « *kassett* » (« *Kassetten og kassettspilleren* ») même si cette répétition aurait pu être possible, mais nous aurions donc eu deux répétitions « *og* » et « *kassett* » ; or en reliant à l'aide de la conjonction « *og* » les noms « *kassetten* » et « *spilleren* » placés côte-à-côte, on évite de répéter le mot « *kassett* ». Mais le français ne répète pas la conjonction de coordination « *et* », et préfère changer la tournure de la phrase. Il utilise ici trois verbes finis (« *alla, prit, donna* ») au lieu des deux en norvégien (« *gikk, rakte* »), et coordonne donc ces trois propositions grâce à une virgule puis la conjonction « *et* » placée devant la dernière proposition, ce qui évite toute répétition.

À la page 15 de *I et speil, i en gâte*, nous avons une relation de coordination dans la phrase « *Men bølgene slår fortsatt mot stranden så steinene ruller fram og tilbake og bytter plass med hverandre i all evighet.* ». En français, cette même phrase devient « *Mais les vagues continuent de venir s'échouer sur la grève, faisant rouler les galets dans un éternel mouvement de va-et-vient où ils changent constamment de place.* ». En norvégien, il y a une double coordination puisque la phrase en question commence par la conjonction de coordination « *men* », suivie de « *og* » (« *Men bølgene [...] og bytter plass med hverandre i all evighet* »). En français, la phrase débute aussi par une conjonction de coordination (« *mais* » qui est l'équivalent de « *men* » en norvégien), pourtant, là où le norvégien introduit cette relation de coordination entre les propositions, le français choisit d'autres types de constructions. En effet, le verbe fini « *ruller (fram og tilbake)* » en norvégien devient un participe présent en français (« *faisant* »), d'où la subordonnée sans verbe fini « *faisant rouler* ».

les galets dans un éternel mouvement de va-et-vient ». Puis, la coordonnée elliptique (omission du sujet) « *og bytter plass mot hverandre i all evighet* » devient la subordonnée relative introduite par « où » : « *où ils changent constamment de place* ».

Puis la coordination introduite par « og » dans la phrase « *Derfor blir klovner så triste og ulykkelige hver gang de går inn i sirkusvognen sin og lukker døren hardt igjen etter seg.* » devient en français « *Voilà pourquoi les clowns sont si tristes et malheureux quand ils rentrent le soir dans leur roulotte et claquent la porte derrière eux.* », soit une coordination là aussi, introduite par « et ». Remarquons que dans ces coordonnées, et dans les deux langues, le sujet est omis : elles sont donc elliptiques.

La coordination « *og morfar begynte å lese på pakkekortene* » introduite par « og » dans la phrase « *De benket seg rundt treet, og morfar begynte å lese på pakkekortene.* » se traduit également par une coordination en français, soit la coordination introduite par « et » avec « *et le grand-père commença à lire les noms sur les cartes* » dans la phrase « *Ils firent cercle autour de l'arbre et le grand-père commença à lire les noms sur les cartes.* ». Ce qui est également le cas dans « *Mamma bøyde seg over henne og kløp henne i kinnene.* » et « *Sa mère se pencha sur elle et lui pinça la joue.* ».

Ainsi, à la lueur de ces exemples, nous pouvons en déduire que la relation de coordination en norvégien se traduit la plupart du temps par une coordination équivalente en français, même si ce n'est pas toujours le cas, tout en gardant en mémoire que parfois la perspective change d'une langue à l'autre.

Nous allons à présent passer à l'observation des subordonnées en norvégien et à leurs équivalents français.

En effet, nous avons là aussi avancé que le français semblait comporter plus de subordonnées qu'en norvégien. Nous avons ici affaire à un texte original écrit en norvégien, et c'est pourquoi nous allons tenter de répertorier quelques unes des subordonnées du texte original pour voir par quel type de subordonnées elles sont traduites en français. Ainsi, comme notre observation part d'un texte norvégien, nous ne pourrions pas « juger » de façon directe de la préférence du français pour les subordonnées, mais seulement dégager le type de subordonnées choisi en français pour un type donné de subordonnées en norvégien. Toutefois,

nous essaierons également de voir si l'on peut trouver des subordonnées en français là où l'on a des principales en norvégien.

À la page 16 de *I et speil, i en gåte*, dans la phrase « *Hun duppet av igjen og våknet ikke før pappa kom opp for å hente henne* » nous avons une subordonnée circonstancielle de temps, « *før pappa kom opp for å hente henne* », introduite par « *før* » traduite en français par une coordonnée introduite par « *et* » : « *et fut réveillée par la voix de son père* » (page 19 de *Dans un miroir, obscur*). Ce résultat est toutefois inattendu, car le français a tendance à préférer les constructions à l'aide de subordonnées plutôt qu'avec des coordonnées.

Observons le passage un peu plus loin : « *Han skjøv armene inn under Cecilie og løftet henne høyt opp sammen med den røde dynen. Puten fulgte ikke med, så det lyse håret hennes falt mot gulvet idet han løftet henne.* ». En français, nous avons : « *Il glissa un bras sous Cécilie et la souleva avec son édredon rouge, laissant l'oreiller sur le lit. Les cheveux blonds de l'enfant flottaient derrière elle.* ». La subordonnée en norvégien « *idet han løftet henne* » n'est là pas traduite en français.

Dans la phrase « *De var midtveis i trappen da hun snudde på hodet og møtte blikkene deres.* », la subordonnée circonstancielle « *da hun snudde på hodet* » est traduite par une infinitive introduite par « *à* » (« *à tourner la tête* »).

Dans la phrase « *Det var ikke den stjernen vi brukte i fjor.* », bien que le terme introducteur « *som* » soit ici omis (« *det var ikke den stjernen som vi brukte i fjor* »), il s'agit bien d'une subordonnée de clivage, dont la traduction en français est la suivante : « *On n'avait pas utilisé cette étoile-là l'an dernier!* ». Cette traduction nous dévoile un changement de perspective. En norvégien, on a d'abord la tournure clivée à la négative « *det var ikke* », introduisant le constituant focalisé « *den stjernen* », suivi d'une subordonnée en « *som* ». En français, la phrase débute par le sujet « *on* » qui est donc ce que l'on appelle un « vague sujet » (cf. Riegel, Pellat, Rioul 1998 [1994] : 197), et la perspective part de ce constituant focalisé, de ce « *on* », ici synonyme de « *nous* ». En français, on part de ce « *on* » pour régir la phrase avec « *cette étoile-là* » comme constituant rhématisé, alors qu'en norvégien, le point de vue part de « *den stjernen* ». En résumé, le français dit que « nous n'avons pas utilisé cette étoile l'an dernier » alors que le norvégien dit que « ce n'est pas cette étoile-là qu'on avait utilisé l'an dernier ».

« *Mamma kom stytende til – som om hun var lei seg for at ikke alt var som i fjor.* » → « *Désolée que tout ne fût pas exactement comme l'année précédente, sa mère se hâta d'expliquer :* »

En norvégien, nous avons dans cette phrase une première subordonnée circonstancielle introduite par « *som om* » (« *som om hun var lei seg for at ikke alt var som i fjor* ») à l'intérieur de laquelle nous trouvons une deuxième subordonnée introduite par « *at* » (« *at ikke alt var som i fjor* »). En français, l'ordre de la phrase est inversé. En effet, en norvégien, la phrase commence par la principale et se termine par la subordonnée alors qu'en français, la phrase débute par la subordonnée. Là aussi, nous avons deux subordonnées : la première, participiale, attributive, constituée seulement du participe passé du verbe « *désoler* » (« *Désolée* » - sous-entendu « *parce que désolée/comme elle était désolée* »), la deuxième complétive introduite par « *que* » (« *que tout ne fût pas exactement comme l'année précédente* »).

« *Cecilie så seg rundt i rommet, og de andre så at hun så seg rundt.* » → « *Cécilie promena ses regards dans la pièce tandis que les autres observaient ses moindres réactions au fur et à mesure que ses yeux se posaient sur tel ou tel objet.* »

Ici nous avons en norvégien une coordination introduite par « *og* » (« *og de andre så at hun så seg rundt* ») contenant une subordonnée complétive introduite par « *at* » (« *at hun så seg rundt* »). En français, nous sommes en présence de deux subordonnées, l'une circonstancielle et temporelle, introduite par « *tandis que* » (« *tandis que les autres observaient ses moindres réactions* »), l'autre introduite par « *au fur et à mesure que* » (« *au fur et à mesure que ses yeux se posaient sur tel ou tel objet* »), aussi subordonnée circonstancielle, et elle aussi contenant une notion temporelle.

« *Sânt nissetøys tror jeg ikke at jeg orker, altså.* » → « *Ces histoires de Père Noël, je n'en ai plus vraiment le courage maintenant.* »

En norvégien, nous avons la subordonnée complétive « *at jeg orker* » introduite par « *at* », alors qu'en français, on a choisi une dislocation, avec le groupe nominal complément du nom disloqué repris par « *en* ». C'est-à-dire qu'en français, au lieu de traduire mot à mot et d'écrire « *je ne crois pas que j'en aie le courage* », on a écrit « *je n'en ai plus vraiment le courage maintenant* ».

« *Cecilie noterte seg at ingen av pakkene kunne være kjelke eller ski, men hun fikk vente med å være sur for det.* » → « *Aucun des paquets ne pouvait être une luge ou des skis, remarqua Cécilie aussitôt, mais autant attendre un peu avant de bouder.* »

En norvégien, nous avons la subordonnée complétive « *at ingen av pakkene kunne være kjelke eller ski* », introduite par « *at* » traduite en français par « *aucun des paquets ne pouvait être une luge ou des skis* » qui est positionnée en début de phrase et qui elle est une principale. En français, on a inversé la principale et la subordonnée, et la principale de la phrase norvégienne « *Cecilie noterte seg* » est devenue en français « *remarqua Cécilie aussitôt* », qui s'avère être une proposition incise, insérée à l'intérieur de la phrase, séparée par des virgules.

« *... som forandrer farge når temperaturen skifter* » → « *... qui change de couleur selon la température* »

Là nous avons, aussi bien en norvégien qu'en français, une subordonnée relative introduite respectivement par « *som* » et par « *qui* ». Ces subordonnées sont presque totalement équivalentes.

« *Når de klemte den tett inntil håndflaten, ble den grønn og blå.* » → « *Quand ils le tenaient bien à plat contre la paume, il était vert et bleu.* »

Là aussi, nous avons des subordonnées complètement équivalentes, soit « *når de klemte den tett inntil håndflaten* » et « *quand ils le tenaient bien à plat contre la paume* », introduites respectivement par « *når* » et « *quand* ». Il s'agit donc là de subordonnées circonstancielles de temps.

« *Da morfar var tilbake i stuen, kom han bærende på noe langt og tungt som var pakket inn i blått julepapir med stjerner av gull.* » → « *Quand son grand-père revint au salon, il portait quelque chose de long et lourd, enveloppé dans du papier argenté bleu avec des étoiles en or.* »

Nous retrouvons en norvégien deux subordonnées, la première positionnée en début de phrase, introduite par « *da* », « *da morfar var tilbake i stuen* », qui est une subordonnée circonstancielle de temps. Nous avons la subordonnée parfaitement équivalente en français, soit « *quand son grand-père revint au salon* », introduite par « *quand* ». Par contre, la deuxième subordonnée en norvégien, introduite par « *som* », « *som var pakket inn i blått julepapir med stjerner av gull* », subordonnée relative, est traduite en français par « *enveloppé*

dans du papier argenté bleu avec des étoiles en or », qui n'est pas une relative, mais une participiale avec le participe passé du verbe « envelopper » (« enveloppé »).

« *Ja, vi får håpe at du snart er på beina igjen.* » → « *Oui, espérons que tu seras bientôt sur pied.* »

La subordonnée complétive introduite par « at » en norvégien (« *at du snart er på beina igjen* ») est traduite par une subordonnée complétive introduite par « que » en français (« *que tu sera bientôt sur pied* »).

Remarque : en norvégien, le verbe « *får håpe* » a le sujet « *vi* », alors qu'en français, nous avons l'impératif du verbe « *espérer* » (« *espérons* »), donc sans sujet exprimé.

« *Fra nå av hadde Cecilie skiene i sofaen mens de andre pakkene ble delt ut.* » → « *À partir de cet instant, Cécilie garda ses skis auprès d'elle sur le canapé tandis que les autres finissaient de distribuer les cadeaux.* »

La subordonnée circonstancielle de temps introduite par « mens » (« *mens de andre pakkene ble delt ut* »), est traduite en français par une subordonnée circonstancielle de temps introduite par « tandis que » (« *tandis que les autres finissaient de distribuer les cadeaux* »).

« *Også den siste pakken var så stor at den måtte hentes utenfor, og også den var til Cecilie.* » → « *Le dernier cadeau aussi était tellement gros qu'il fallut sortir le chercher et, à nouveau, il fut pour Cécilie.* »

La subordonnée consécutive introduite par « at » (« *at den måtte hentes utenfor* ») est traduite par une subordonnée équivalente introduite par « que » en français, avec un élément corrélatif dans la principale « *qu'il fallut sortir le chercher* ».

« *Tror du (at) vi hadde våget å gi deg noe annet?* » → « *Penses-tu vraiment qu'on aurait osé t'offrir autre chose ?* »

Nous retrouvons ici une subordonnée complétive en norvégien comme en français, soit « *(at) vi hadde våget å gi deg noe annet* » (le « at » est omis dans le texte) et « *qu'on aurait osé t'offrir autre chose* », introduite par « que ».

Ainsi, maintenant que nous avons observé de plus près les subordonnées, nous pouvons en déduire que les subordonnées sont souvent similaires en norvégien et en français, et là où elles diffèrent, il arrive bien souvent que ce soit pour une raison de changement de

perspective, d'ordre de la phrase, car nous n'avons pas la même « logique textuelle » en français et en norvégien.

Observons la phrase suivante en norvégien à la page 16 de *I et speil, i en gâte* : « *Så skrev hun:* ». L'équivalent en français à la page 18 de *Dans un miroir, obscur* : « *Elle relut vite ses premières phrases avant de poursuivre* : ». La phrase principale en norvégien s'est « transformée » en subordonnée en français.

Ou encore à la page 20 en norvégien, « *Morfar fortalte om julen i gamle dager.* » qui devient en français, page 23, « *Son grand-père raconta comment était Noël dans sa jeunesse.* », ou plus loin, à la même page, « *Hun ville bæres opp på rommet.* » qui devient en français, page 23, « *elle pria qu'on la ramène dans sa chambre* » dans la phrase : « *Au moment de tourner autour de l'arbre en chantant, Cécilie sentit ses yeux se fermer et elle pria qu'on la ramène dans sa chambre.* ».

Là où en norvégien nous sommes en présence d'une principale, nous avons une subordonnée en français. Pourquoi ? Est-ce réellement une « préférence » en français ? Nous pouvons en effet remarquer dans les deux derniers exemples que les verbes finis des phrases en norvégien sont accompagnés d'une préposition (« *fortalte om* », « *bæres opp* ») – or, ces verbes en disent long et ce, grâce à cette préposition dont ils sont suivis. Toutefois, ce n'est pas le cas dans la phrase du premier exemple...

Ne serait-ce alors qu'une question de logique textuelle ? La *Grammaire méthodique du français* cite A. Martinet à ce sujet : « *à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience.* » ; et de remarquer un peu plus loin que « *ces conditionnements faits de possibilités, de choix et de contraintes spécifiques confèrent à chaque langue son originalité – en un mot ce qu'on appelle son « génie »* » (« (cf. Riegel, Pellat et Rioul 1998 [1994] : 9).

Ce que nous pouvons cependant en déduire, c'est que le norvégien utilise plus de coordonnées qu'en français, et par conséquent, plus de principales que le français.

Toutefois, nous devons émettre quelques réserves sur toutes ces hypothèses avancées et à présent illustrées grâce à de nombreux exemples, car comme nous l'avons vu auparavant,

certaines de ces tournures norvégiennes auraient pu être traduites tel quel en français où le traducteur a tout de même préféré une autre tournure de phrase. Alors est-ce une règle ? Ou est-ce le choix du traducteur ? Afin de tenter de répondre à ces questions, nous allons devoir « analyser » d'autres œuvres. Je vous propose donc à présent de nous pencher sur une œuvre originale française et sa traduction norvégienne.

La prochaine fois, Marc Lévy, 2004 – *I et annet liv* (traduction norvégienne), 2005

La prochaine fois a été écrit en français par Marc Lévy, un auteur français, et parut en 2004. Sa renommée fit qu'il fût même traduit... en norvégien, sous le titre *I et annet liv*, en 2005, soit un an seulement après sa parution en France.

Ce premier chapitre de *La prochaine fois* débute par un dialogue, ce qui est également le cas pour le chapitre un de *I et annet liv*. Ainsi, nous voyons une alternance entre dialogue et narration tout au long de chapitre. La traduction norvégienne respecte cette alternance, et n'a donc rien changé de la « surface » de ce texte puisqu'elle en a gardé la forme.

La prochaine fois alterne également en matière de structure linguistique, et tous les « genres » y passent. En effet, au cours de ce premier chapitre, nous pouvons rencontrer :

- des coordonnées introduites par « *et* » et « *mais* » du type :
 - « *et l'informa* »
 - « *et se confondit en excuses* »
 - « *mais toi tu n'en portes pas* »
 - « *et continua de maugréer* »
 - « *et devina ses gestes* »
 - « *mais qui a peur de découvrir* »
 - « *mais ce sont eux qui ouvriront les routes de l'univers* »

- des coordonnées, beaucoup plus rares, introduites par le connecteur « *puis* », « *car* » et « *ou* »
 - « *puis il se balançait dans son fauteuil* »
 - « *puis le public s'estompa dans une semi-obscurité* »
 - « *car plus jamais Vladimir ne peignit de corps ou de visage de femme* »
 - « *ou fait partie de quelques grandes collections privées* »

- des subordonnées complétives, relativement nombreuses, introduites par « *que* »
 - « *qu'ils disposaient d'une bonne heure avant la conférence* »
 - « *que nous avons cette conversation* »
 - « *que je me demande* »

- des subordonnées circonstancielles
 - « *quand la voiture fut arrêtée* »
 - « *lorsque la porte d'entrée claqua* »
 - « *lorsqu'elle abandonnait son pinceau* »
 - « *lorsque Anna décrocha* »
 - « *dès qu'elle apparut dans la cour* »
 - « *depuis que je fais ce métier* »
 - « *dès que l'on aborde ce sujet* »
 - « *quand j'étais enfant* »

- des subordonnées interrogatives
 - « *pourquoi il avait accepté cette conférence* »

- des « gérondives »
 - « *en posant sa main sur son épaule* »
 - « *en levant les yeux au ciel* »
 - « *en fermant les yeux* »
 - « *en reprenant la notice de sécurité du 737* »
 - « *en regardant par la fenêtre* »

- des participiales
 - « *tapi dans l'ombre d'une alcôve* »
 - « *arrêtée dans la soirée* »
 - « *redessinant du doigt le pourtour des lettres* »
 - « *ignoré de son temps* »
 - « *se guidant dans l'obscurité de ses seules mains* »
 - « *imprégnant chaque recoin de l'atelier* »

- mais surtout, des subordonnées relatives en abondance, introduites par « *qui* », « *que* », « *dont* », « *où* », ...
 - « *qui saluait sa conférence par de nombreuses ovations* »
 - « *qui l'étreignait* »
 - « *qui veillerait sur son texte comme une souffleuse* »
 - « *qu'entretient ce peintre russe avec toi* »

- « *qui tombait sur la ville* »
- « *qu'il louait à l'année* »
- « *dont l'inaltérable bonne humeur matinale l'agaçait au plus haut point* »
- « *dont vous parlez* »
- « *où était mémorisé le numéro du domicile de Jonathan* »
- « *où sa compagne peignait* »
- « *où Jonathan rédigeait ses ultimes annotations* »
- « *auquel elle participait* »

Dans la version traduite en norvégien, nous retrouvons également plusieurs structures linguistiques telles que :

- de nombreuses coordonnées, introduites par « *og* », « *men* » et « *eller* », les plus importantes étant introduites par « *og* »
 - « *og forlatt blokken via garasjedøren* »
 - « *og ropte inn i den* »
 - « *og begravde hodet i halsgropen hennes* »
 - « *men du går jo ikke med klokke* »
 - « *men det skjedde ikke* »
 - « *eller hva det forestilte seg* »
 - « *eller de tilhører store privatsamlinger* »

- des complétives
 - « *at han ble gransket* »
 - « *at han skulle fylle i glassene deres igjen* »
 - « *at tiden er i bevegelse* »
 - « *idet hun hørte Jonathan bak seg* »

- des circonstanciées
 - « *når man så de to spille* »
 - « *når vi restaurer et maleri* »
 - « *før han gikk inn i blokken igjen* »
 - « *før hun la til* »

- quelques interrogatives
 - « *hvor mye han er verdt nå* »

- mais là encore, surtout des subordonnées relatives (souvent introduites par « *som* », même si « *som* » est souvent omis)
 - « *som inneholder universet og ikke det motsatte* »
 - « *som slo mot hverandre i glasset* »
 - « *som hadde kommet i himmelen* »
 - « *som kjemper mot dem* »
 - « *hvis evige morgenfriskhet irriterte ham på det sterkeste* »

Ainsi, selon moi, les deux versions, soit l'originale en français et la version traduite en norvégien, se ressemblent énormément quant à leur structure linguistique.

Comparons. Regardons cette phrase en français : « *Et lorsque, six mois plus tard, il avait entretenu une relation éphémère avec une certaine Thaly, une jeune actrice très en vogue, il s'était surpris à passer la nuit dans un hôtel, préférant l'anonymat du lieu à la mine éblouie de son concierge, dont l'inaltérable bonne humeur matinale l'agaçait au plus haut point* ». Et voyons maintenant la phrase équivalente en norvégien : « *Da han noen måneder senere hadde hatt et kort forhold til en viss Thaly, en ung skuespillerinne som var svært i vinden, hadde han tatt seg selv i å tilbringe natten på et hotell sammen med henne. Han hadde faktisk foretrukket et anonymt hotellrom fremfor portnerens henrykte ansikt, hvis evige morgenfriskhet irriterte ham på det sterkeste* ». Bien sûr, la version norvégienne diffère de la version française, entre autres lorsque l'on pense à la longueur des phrases, car le norvégien préfère les phrases courtes – comme nous avons pu le constater précédemment, et là où dans ce passage le français n'a qu'une seule phrase, le norvégien en utilise deux. Nous pouvons également constater qu'en norvégien, là où le français utilise un groupe nominal (« *une jeune actrice très en vogue* »), nous trouvons un groupe nominal suivi d'une relative (« *som var svært i vinden* »). Et au lieu de la participiale « *préférant l'anonymat du lieu à la mine éblouie de son concierge* », nous avons une nouvelle phrase et la principale « *han hadde faktisk foretrukket et anonymt hotellrom fremfor portnerens henrykte ansikt* ». Par contre, nous retrouvons bien la relative introduite par « *dont* » en français (« *dont l'inaltérable bonne humeur l'agaçait au plus haut point* ») dans la version norvégienne avec une relative introduite par « *hvis* » (« *hvis evige morgenfriskhet irriterte ham på det sterkeste* »). Or, si les

relatives introduites par « *dont* » ne sont guère rares en français littéraire, ces constructions sont tout de même plutôt rares et stylistiquement marquées en norvégien.

Par contre, il semblerait que d'autres constructions « françaises » soient plus difficiles à traduire en norvégien, comme nous pouvons le constater grâce au passage suivant à la page 17 dans *La prochaine fois* : « *Il lui tendit sa carte, et s'excusa. Usant de tout son charme, il jura que la culpabilité de lui avoir infligé une telle frayeur le rongerait pendant une bonne semaine. La vieille dame avait l'air très étonné. Elle le rassura en agitant sa canne blanche. Seule son ouïe défaillante expliquait le sursaut qu'elle n'avait pu réprimer quand il l'avait si galamment saisie par le coude pour l'aider à traverser.* »

Et à la page 14 de *I et annet liv* : « *Han rakte henne et visittkort og ba henne nok en gang om unnskyldning. Han skrudde på sjarmen og sverget på at vissheten om at han hadde skremt henne ville plage ham en hel uke fremover. Den gamle damen virket svært forbauset. Hun beroliget ham med å vifte med den hvite stokken. Det var bare på grunn av dårlig hørsel at hun hadde rykket til da han så galant hadde tatt henne i albuen for å hjelpe henne over.* »

En effet, « *usant de tout son charme* » devient « *han skrudde på sjarmen* », « *en agitant sa canne blanche* » devient « *med å vifte med den hvite stokken* », « *le sursaut qu'elle n'avait pu réprimer* » est devenu « *hun hadde rykket til* » ; soit des subordonnées non finies en français (participe présent, gérondif).

Le traducteur a ici trouvé de très bonnes solutions pour rendre ces constructions « françaises » en norvégien, mais également pour les « norvégiser ».

Ainsi, nous avons pu constater, grâce à cette traduction norvégienne d'un livre français, que certaines structures ne semblent pas pouvoir être traduites, et que le traducteur se doit alors de trouver une solution « norvégienne ». Toutefois, pour ce qui est de cet ouvrage-ci, *La prochaine fois*, sa version norvégienne, *I et annet liv*, reste très proche de l'original, sauf pour les cas où il « n'existe pas » de solution équivalente en norvégien.

Nous allons à présent reprendre nos hypothèses avancées précédemment, soit le fait que le norvégien tend à préférer les phrases courtes et syntaxiquement simples, contrairement au français ; que le français, quant à lui, préfère la subordination, et nous allons essayer de voir si nos résultats seront les mêmes ici avec ce livre, *La prochaine fois*, et sa traduction norvégienne *I et annet liv*, qu'avec notre livre précédent, dans le sens inverse norvégien-français, c'est-à-dire *I et speil, i en gâte* et sa version française *Dans un miroir, obscur*.

Mais comment observer si les phrases norvégiennes sont syntaxiquement plus simples que les françaises puisque nous partons ici d'un texte en français et non d'un texte norvégien ? Pour résoudre ce problème, je vous invite à observer la version traduite en norvégien afin d'en répertorier les phrases syntaxiquement simples (hormis les dialogues qui restituent un langage parlé) et les comparer par rapport aux phrases équivalentes dans la version originale.

À la page 11 de *I et annet liv*, nous ne trouvons aucune phrase de ce type. À la page 12, seulement une – « *Peter svarte ikke.* » - correspondant à une proposition principale en français (dans le texte original) – « *Peter ne répondit pas.* ». Puis à la page 13, « *Peter hevet øyenbrynene, inderlig forbannet.* », dont la phrase originale est « *Peter haussa les sourcils, il fulminait.* », ainsi que « *Damen fortsatte sin fredelige ferd over gaten.* » pour la phrase française « *La femme poursuivait sa traversée, paisible.* ».

À la page 14, « *Allerede ved tredje lyskryss plystret han.* » où le français écrit « *Au troisième feu, il sifflotait déjà.* ». À la page 15, « *Peters Jaguar parkerte langs fortauskanten og tutet.* » pour « *La Jaguar de Peter se rangea le long du trottoir.* ». À la même page, « *Jonathan kysset henne en gang ti log fjernet seg motvillig.* » pour « *Jonathan l'embrassa à nouveau et s'éloigna à reculons.* ».

Poursuivons nos observations en répertoriant les phrases syntaxiquement simples, ou plus précisément les propositions principales, dans le reste du chapitre en norvégien, accompagnées de leur équivalent original, en français :

- « *Peter slo med hånden på rattet.* » → « *Peter frappa sur son volant.* »
- « *Louis Armstrongs stemme fløt inn i bilkupeen.* » → « *La voix de Louis Armstrong s'envola dans l'habitacle.* »
- « *Jonathan kjøpte boken.* » → « *Jonathan acheta le livre.* »
- « *Ombordstigning gikk greit og flyet var i rute.* » → « *L'embarquement se fit sans encombre et le vol partit à l'heure.* »
- « *Flyet landet ti minutter før oppgitt tid.* » → « *Le vol se posa avec dix minutes d'avance sur l'horaire annoncé.* »
- « *Samtalen ble avsluttet med taushet.* » → « *Leur conversation s'acheva sur un silence, Jonathan reposa le combiné et rouvrit les yeux.* »
- « *Han døde der toogførti år gammel.* » → « *Il y mourut à l'âge de soixante-deux ans.* » **NB : ERREUR de traduction ou faute de frappe ?**

- « *Fra nå av kunne han ikke hjelpe ham mer.* » → « *Il ne pouvait désormais plus rien pour lui.* »
- « *Festen varte i fire timer.* » → « *La fête dura quatre heures.* »
- « *Tolv geværer hevet seg.* » → « *Douze fusils se levèrent.* »
- « *Det siste lysbildet forsvant fra skjermen.* » → « *La dernière diapositive s'effaça de l'écran.* »
- « *I salen påkalte en av tilhørerne hans oppmerksomhet.* » → « *Dans la salle, un homme se leva et l'interpella, Jonathan serra sa sacoche contre sa poitrine et fit de nouveau face au public.* »
- « *Med vesken klemte under armen vendte han seg mot publikum.* » → « *Dans la salle, un homme se leva et l'interpella, Jonathan serra sa sacoche contre sa poitrine et fit de nouveau face au public.* »
- « *Jonathan så opp.* » → « *Jonathan releva la tête.* »
- « *Hele salen syntes å vente på Jonathans svar.* » → « *Toute la salle semblait attendre la réponse de Jonathan.* »
- « *De nikket høflig til hverandre.* » → « *Ils se saluèrent courtoisement.* »
- « *Det knitret i tobakken.* » → « *Le tabac grésilla.* »
- « *Flammen sluknet med én gang.* » → « *La flamme s'éteignit aussitôt.* »
- « *Jonathan var fremdeles perpleks.* » → « *Jonathan restait perplexe.* »
- « *Kvinnen grep ham brått i armen.* » → « *La femme le saisit soudain par le bras.* »
- « *Hun så alvorlig på ham.* » → « *Elle le fixa gravement.* »
- « *Hun trakk på smilebåndet.* » → « *Elle esquissa un sourire et se tut.* »
- « *Hun ristet på hodet.* » → « *Elle déclina l'offre d'un mouvement de tête.* »

Ces exemples listés ici peuvent paraître futiles, mais illustrent bien, selon nous, le style de l'auteur et de l'œuvre, ce qui nous permettra de mieux les cerner.

Notre conclusion à la lumière de ces exemples : **Presque toutes** ces phrases courtes en norvégien correspondent à des phrases courtes dans le texte original en français, et semblent correspondre à des descriptions de faits et gestes, d'actions, et non pas à des pensées.

Passons maintenant à l'observation du phénomène de coordination. En effet, selon nous, le norvégien utilise plus facilement des coordonnées que le français, qui semble préférer

la subordination. Regardons donc la coordination dans ce texte en français pour voir par quelle structure linguistique elle est traduite en norvégien. Étant donné que ce chapitre est relativement long, nous allons nous pencher sur son début essentiellement.

À la page 14 de *La prochaine fois*, nous trouvons une coordination dans la phrase « *Sur le perron, il déplia un grand parapluie siglé et protégea Peter de la fine averse qui tombait sur la ville.* », introduite par « *et* » (sujet elliptique dans la deuxième phrase coordonnée), soit « *et protégea Peter de la fine averse qui tombait sur la ville* ». En norvégien, nous trouvons une coordination aussi, et une phrase tout à fait équivalente : « *På trappen slo han opp en stor paraply med apartmentshusets initialer på og beskyttet Peter mot det fine regnet som sildret ned over byen.* » (la coordination est introduite par « *og* »).

À la page 16, la phrase « *La mine froissée, Peter prit place derrière son volant, fit rugir la vieille anglaise et démarra en adressant un petit geste de la main à Jenkins.* » contient une relation de coordination entre plusieurs propositions : « *Peter prit place derrière son volant* », « *fit rugir la vieille anglaise* » et « *et démarra [...]* ». Ces propositions sont ainsi d'abord séparées par une virgule avant d'introduire, dans la dernière coordonnée, la conjonction de coordination « *et* » qui nous montre que leur relation est bien une relation de coordination. Ceci est traduit par la phrase suivante en norvégien : « *Lett fortørnet satte Peter seg bak rattet, ruste motoren på den gamle engelske bilen og kjørte sin vei [...].* », qui présente exactement la même structure que la phrase française, et qui présente sa relation de coordination de la même manière, avec d'abord une virgule, puis la conjonction de coordination « *og* ».

Plus loin à la même page, les phrases « *Il enclencha son téléphone portable dans un réceptacle et appuya sur la touche où était mémorisé le numéro du domicile de Jonathan. Il s'approcha du micro fiché dans le pare-soleil et hurla :* » sont à la suite l'une de l'autre, et présentent toutes deux une relation de coordination, c'est pourquoi nous les présentons ici ensemble. Elles contiennent toutes deux une coordination introduite par « *et* » et sont toutes deux traduites en norvégien selon leur modèle : « *Han tok telefonen ut av holderen og trykket på minneknappen for Jonathans telefonnummer. Han lente seg mot mikrofonen som lå skjult i solskjermen og ropte inn i den:* ». Ces structures en norvégien sont parfaitement similaires aux originales, avec là aussi une coordination introduites par « *og* ».

À la page 17, les phrases « *Les mains encore crispées sur le volant, il inspira, défit sa ceinture et se déplia à l'extérieur du coupé. Il se précipita et se confondit en excuses, entraînant la vieille dame par le bras pour l'aider à parcourir les quelques mètres qui la séparaient du trottoir.* », là aussi présentent toutes deux une coordination, et sont à la suite l'une de l'autre, d'où une présentation commune. La première phrase contient une relation de coordination entre plusieurs propositions, soit « *il inspira* », « *défit sa ceinture* » et « *et se déplia à l'extérieur du coupé* », les premières étant séparées par une virgule, la dernière étant introduite par la conjonction de coordination « *et* » d'où cette relation de coordination. Alors que la deuxième phrase ne comporte qu'une coordination « classique », soit deux propositions reliées entre elles par la conjonction de coordination « *et* ». La traduction norvégienne de la première phrase est tout à fait similaire : « *Med hendene knuget om rattet, trakk han pusten, løsnet bilbeltet og brettet kroppen ut av bilen.* ». Par contre, la traduction de la deuxième phrase présente une autre perspective en norvégien, et tandis qu'en français, la coordination se faisait entre les deux premières propositions suivies ensuite d'une subordonnée participiale (contenant une relative), en norvégien, nous avons une relation de coordination tout au long de la phrase, les différentes propositions étant séparées par une virgule avant d'introduire, devant la dernière proposition, la conjonction de coordination « *og* » : « *Han ilte bort til den gamle damen, overøste henne med beklagelser, tok henne under armen og geleidet henne de få meterne bort til fortauet.* ».

Un peu plus loin, nous rencontrons la phrase « *Il lui tendit sa carte et s'excusa.* », coordination de type « classique », soit la coordination entre deux propositions reliées entre elles grâce à la conjonction de coordination « *et* ». Et nous retrouvons en norvégien une phrase semblable, « *Han rakte henne et visittkort og ba nok en gang om unnskyldning.* », soit deux propositions reliées entre elles par la conjonction de coordination « *og* », avec un sujet elliptique dans la deuxième coordonnée.

Page 18, la phrase « *Quel que soit le temps, elle soulevait les guillotines qui coulissaient aisément sur des cordeaux de chanvre, et humait le mélange suave du tabac et des embruns portés par la mer.* » nous présente une coordination introduite par la conjonction « *et* », et elle est traduite en norvégien par la phrase « *Uansett hva slags vær det var, trakk hun i hampesnoren slik at skyvevinduene gled opp, og pustet inn den milde, liflige duften fra havnen, en blanding av tobakk og sjø.* » qui présente une structure tout à fait similaire, soit une coordination introduite par « *og* ».

Un peu plus loin à la même page, la phrase « *Il s'approcha **et** la prit dans ses bras, plongeant sa tête dans l'ombre de son cou pour un baiser.* » présente là aussi une coordination « classique », introduite par « *et* », reliant les propositions « *il s'approcha* » et « *la prit dans ses bras* ». En norvégien, nous avons un petit changement de perspective, comme vu précédemment avec une phrase de la page précédente, pour un cas similaire. Là où le français introduit une participiale (« *plongeant sa tête dans l'ombre de son cou pour un baiser* »), le norvégien « fait glisser » la coordination à la fin, en séparant d'abord les différentes coordonnées par une virgule pour introduire la conjonction de coordination devant la coordonnée finale, qui est ici répétée : « *Han kom nærmere, omfavnet henne **og** begravde hodet i halsgropen hennes **og** ga henne et kyss.* ». Le norvégien présente donc ici une répétition de coordonnées, et remplace la participiale d'origine par une coordonnée introduite par « *og* ».

À la page 19, la phrase en français contenant une coordonnée a ici choisi d'introduire la coordination par un double terme, soit « *et* » et « *puis* » (« *Jonathan passa sa main par le col de la robe en coton **et puis** la fit glisser sur les seins d'Anna.* ») que l'on ne retrouve pas dans la traduction norvégienne qui se contente de la conjonction de coordination « *og* » pour introduire la coordonnée (« *Jonathan lurte hånden inn gjennom halsåpningen på bomullskjolen **og** lot den gli over Annas bryst.* »).

Un peu plus loin, soit la phrase « *[...] plus vite tu seras parti **et** plus vite tu seras revenu.* », traduite en norvégien par une formule typiquement norvégienne « *jo... jo* » qui ne nécessite pas de conjonction de coordination : « *[...] jo fortere du drar, jo fortere kommer du tilbake.* ».

Puis la phrase « *Jonathan l'embrassa à nouveau **et** s'éloigna à reculons.* », coordination classique, reliant deux propositions à l'aide de la conjonction de coordination « *et* » pour laquelle nous retrouvons dans le texte traduit une phrase à la construction similaire : « *Jonathan kysset henne en gang til **og** fjernet seg motvillig.* », coordination exprimée à l'aide de la conjonction « *og* ». Et il en est de même pour la phrase « *Anna soupira **et** détourna son regard vers le vieux port où tant d'immigrants avaient jadis accosté.* » et sa traduction « *Anna sukket **og** vendte blikket mot havnen i Boston der så mange innvandrere hadde gått i land.* ».

À la page 21, nous retrouvons plusieurs phrases contenant des coordinations dites « classiques », soit les phrases « *Il s'arrêta au feu rouge et continua de maugréer.* », « *Jonathan attendit quelques minutes et tourna le bouton de la radio.* », « *Jonathan se retourna et en détailla le contenu, hilare.* », « *La Jaguar redémarra et Jonathan regarda défiler [...].* », mais qui ne sont pas toujours traduites en norvégien par des constructions similaires. En effet, la première phrase est traduite par « *Han stanset for rødt lys, men fortsatte å beklage seg.* », où l'on retrouve bien une coordination, mais ici introduite par « *men* ». La traduction de cette deuxième phrase est très différente, car elle ne contient pas de coordination, et a « remplacé » cette coordination par une subordonnée circonstancielle introduite par « *før* » (« *Jonathan ventet noen minutter før han skrudde på bilradioen.* »). Par contre, les deux dernières phrases contenant une coordination citées plus haut, bénéficient bien d'une traduction de construction similaire et classique : « *Jonathan snudde seg rundt og gransket lattermildt innholdet.* » et « *Jaguaren skjøt fart igjen og Jonathan så de gamle bygningene langs den gamle havnen passere på rekke og rad.* ».

À la page 22, la phrase « *Il marmonna quelques mots peu aimables et l'officier en charge inspecta son bagage jusqu'au moindre détail.* » contient une coordination introduite par « *et* » reliant la proposition « *il marmonna quelques mots peu aimables* » et « *l'officier en charge inspecta son bagage jusqu'au moindre détail* ». Sa traduction en norvégien est construite sur le même modèle et relie elle aussi la proposition « *han mumlet noe grettent* » et « *sikkerhetskontrolløren sjekket bagasjen hans ned til minste detalj* » grâce à la conjonction de coordination « *og* » : « *Han mumlet noe grettent, og sikkerhetskontrolløren sjekket bagasjen hans ned til minste detalj.* ».

À la même page, la phrase « *L'embarquement se fit sans encombre et le vol partit à l'heure.* » contient elle aussi une coordination reliant deux propositions à l'aide de la conjonction de coordination « *et* », et sa traduction se présente de la même manière : « *Ombordstigningen gikk greit og flyet var i rute.* ».

Un peu plus loin, la phrase « *Jonathan refusa le plateau-repas qui lui était proposé, abaissa le petit volet du hublot, alluma la lampe de courtoisie et se plongea dans les notes de la conférence qu'il s'apprêtait à donner dans quelques heures.* » contient une relation de coordination exprimée par des propositions reliées par des virgules, puis la conjonction de coordination « *et* » introduisant la dernière proposition. La traduction en norvégien est semblable : « *Jonathan takket nei til brettet med mat han ble tilbudt, dro ned gardinen foran*

vinduet, tente leselyset og ga seg til å lese notatene til foredraget han skulle holde noen timer senere. ».

Puis à la page 23 « [...] **mais** c'est peut-être parce que c'est la centième fois que nous avons cette conversation. » est une phrase dont la coordination est introduite par la conjonction « *mais* », et sa traduction en norvégien est tout à fait similaire, avec la conjonction de coordination « *men* » introduisant la coordination « [...] **men** det er kanskje fordi vi har hatt den samtalen hundre ganger før. »

Un peu plus loin, « *Peter prit un feutre dans la poche de sa veste et fit une petite croix sur le papier quadrillé [...]* » a également une phrase similaire correspondant dans sa traduction, soit « *Peter tok en tusjpenn frem fra jakkelommen og tegnet et lite kryss på rutearket [...]* ». Il s'agit bien ici d'une coordination, introduite respectivement par la conjonction de coordination « *et* » et « *og* ».

Toujours à la même page, la phrase « *Aussitôt, ce dernier le borda d'une autre croix et Jonathan traça le rond suivant à la diagonale...* » est une coordination reliant deux propositions grâce à la conjonction de coordination « *et* », mais traduite en norvégien par une juxtaposition : « *Peter tegnet umiddelbart et nytt kryss, Jonathan tegnet neste sirkel på skrå under den...* ».

Que pouvons-nous retenir de cette liste de coordonnées en français et leurs équivalents en norvégien ? Eh bien il semblerait que la plupart des coordonnées soient retranscrites en norvégien par des coordonnées similaires ; seule la perspective change un peu parfois en norvégien, notamment lorsque le reste de la phrase contient des subordinées participiales dans le texte original qui sont traduites en norvégien par des coordonnées.

En regardant ce chapitre de *La prochaine fois* d'un peu plus près, on peut tout de même constater que les coordonnées, même si elles sont présentes, ne sont pas très nombreuses.

Cependant, si l'on regarde de plus près le texte en norvégien, nous trouvons des coordinations en norvégien là où il n'y en a pas en français. Ainsi, à la page 12 de *I et annet liv*, la coordination dans la phrase « *Peter hadde sett forbløffet på ham, og Jenkins hadde svart i et nøytralt tonefall* », nous avons bien une coordination, ici introduite par « *og* », alors qu'en français, la phrase équivalente, située à la page 14 de *La prochaine fois*, débute par une

circonstancielle et se poursuit par une principale : « *Alors que Peter le regardait d'un air interloqué, Jenkins dit d'un ton neutre* ».

Regardons un peu plus loin, à la page 14 de *I et annet liv* : « *Annas landskap var uendelige, og han brukte nøye utvalgte ord for å kommentere dem overfor henne.* ». Nous avons bien ici en norvégien une coordonnée introduite par « *og* », or, en français, nous ne retrouvons pas de coordination, mais une juxtaposition : « *Les paysages d'Anna étaient infinis, il usa de mots choisis pour les lui commenter.* ».

Ou encore à la page 20 de *I et annet liv*, « *Tsaren hadde fått organisert en utstilling for ham i sitt personlige kunstgalleri i Eremitasje-palasset i St. Petersburg, og Vladimir hadde hengt opp noen av disse bildene som hadde skapt skandale.* » pour la phrase en français à la page 26 de *La prochaine fois* « *Alors que le tsar lui consacrait une exposition dans sa galerie personnelle du palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, Vladimir avait accroché certaines de ses peintures qui firent scandale.* ».

Nous retrouvons bien des coordonnées en norvégien là où le français lui, utilise un autre type de construction et ce, tout le long du texte, ce qui nous permet d'en déduire que le norvégien utilise bien plus de coordonnées que le français, puisqu'ici, la majorité des coordonnées en français sont traduites par des coordonnées en norvégien, mais que l'on trouve également des coordonnées en norvégien là où il n'y en a pas en français. Le norvégien utilise donc plus de propositions principales que le français.

Qu'en est-il de ces subordonnées ? À quel type de subordonnées les subordonnées en français correspondent-elles en norvégien – si elles correspondent bien à des subordonnées en norvégien ?

Pour illustrer cela, nous prendrons des exemples plus en avant dans le chapitre, afin d'éviter de répéter les mêmes exemples.

Nous commencerons cette illustration par un passage extrait de la page 25 contenant plusieurs types de subordonnées : « *Il prit place derrière un pupitre équipé d'une petite lampe en cuivre qui veillerait sur son texte comme une souffleuse ; Jonathan maîtrisait son exposé ; il savait son discours de cœur. Le premier tableau de l'œuvre de Vladimir Radskin qu'il présentait ici ce soir fut projeté dans son dos sur un immense écran. [...] Une première série de scènes de campagne anglaise illustre le travail que Radskin avait accompli à la fin de sa vie écourtée par la maladie.* »

Regardons de plus près les subordonnées présentes ici :

- « *équipé d'une petite lampe en cuivre* » est une participiale, construite à l'aide du participe passé du verbe « *équiper* » (« *équipé* »), caractérisant le « *pupitre* »
- « *qui veillerait sur son texte comme une souffleuse* » est une relative introduite par « *qui* », complément du groupe nominal « *une petite lampe en cuivre* »
- « *qu'il présentait ici ce soir* » est une relative introduite par « *que* », complément du groupe nominal « *le premier tableau de l'œuvre de Vladimir Radskin* »
- « *que Radskin avait accompli à la fin de sa vie* » est une relative introduite par « *que* », complément du groupe nominal « *le travail* »
- « *écourtée par la maladie* » est une participiale, construite à l'aide du participe passé du verbe « *écourter* » (« *écourtée* ») caractérisant « *sa vie* »

Voyons à présent le passage équivalent en norvégien : « *Han tok plass bak en talerstol med en liten messinglampe som vokter over manuset hans som en sufflør; Jonathan hadde full kontroll, han kunne foredragsteksten utenat. Det første maleriet av Vladimir Radskin som han ville vise i kveld, kom frem på en storskjerm bak ham. [...] Den første serien med engelske landskapsbilder viste hva Radskin hadde malt mot slutten av livet sitt, som ble forkortet av sykdom.* »

Comparons à présent les subordonnées trouvées en français aux constructions choisies dans le texte traduit en norvégien.

La participiale « *équipé d'une petite lampe en cuivre* » a été remplacée par un groupe prépositionnel complément du nom « *talerstol med en liten messinglampe* ».

La relative « *qui veillerait sur son texte comme une souffleuse* » a été traduite par une relative introduite par « *som* » : « *som vokter over manuset hans som en sufflør* ».

La relative « *qu'il présenterait ici ce soir* » est traduite en norvégien par une relative introduite par « *som* » : « *som han ville vise i kveld* ».

La relative « *que Radskin avait accompli à la fin de sa vie* » est traduite par une relative introduite par « *hva* » : « *hva Radskin hadde malt mot slutten av livet sitt* ».

La participiale « *écourtée par la maladie* » a ici – encore – été traduite en norvégien par une relative introduite par « *som* » : « *som ble forkortet av sykdom* ».

Essayons de trouver un autre passage un peu plus loin...

À la page 26, nous trouvons d'autres types de subordinées dans le passage suivant :
« *Bien qu'il ignorât la période exacte à laquelle il les avait réalisées, leurs thèmes renvoyaient à la jeunesse du peintre en Russie. Six de ses premières œuvres, toutes commandées par le tsar lui-même, montraient des personnalités de la cour, dix autres de la seule inspiration du jeune artiste illustraient la misère de la population. Ces scènes de rues furent à l'origine de l'exil forcé de Radskin qui dut quitter précipitamment et à jamais sa terre natale. Alors que le tsar lui consacrait une exposition dans sa galerie personnelle du palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, Vladimir avait accroché certaines de ses peintures qui firent scandale.* »

Ce même passage en norvégien : « *Selv om han ikke visste nøyaktig hvilket tidspunkt de stammet fra, hadde de alle som tema malerens ungdom i Russland. Seks av disse tidlige maleriene, alle bestilt av selveste tsaren, avbildet forskjellige personer ved hoffet, ti andre, som kunstneren selv var blitt inspirert til, viste befolkningens fattigdom. Det var disse gatebildene som hadde forårsaket Radskins ufrivillige eksil fra fedrelandet, som han hadde måttet forlate i all hast og for alltid. Tsaren hadde fått organisert en utstilling for ham i sitt personlige kunstgalleri i Eremitasje-palasset i St. Petersburg, og Vladimir hadde hengt opp noen av disse bildene som hadde skapt skandale.* »

Ainsi, la circonstancielle introduite par « *bien que* » en français, « *bien qu'il ignorât la période exacte à laquelle il les avait réalisées* » est traduite en norvégien par une circonstancielle, introduite par « *selv om* » : « *selv om han ikke visste nøyaktig hvilket tidspunkt de stammet fra* ».

Puis la relative introduite par « *à laquelle* » en français, « *à laquelle il les avait réalisées* », complément du nom « *période* », est traduite en norvégien par une relative introduite par « *hvilket* » : « *hvilket tidspunkt de stammet fra* ».

Nous avons ensuite une proposition insérée, en français comme en norvégien, soit « *toutes commandées par le tsar lui-même* » et « *alle bestilt av selveste tsaren* », propositions subordinées participiales construites de la même manière, et sous-entendu « *qui avaient toutes été commandées par le tsar lui-même* » et « *som alle hadde vært bestilt av selveste tsaren* ».

La complétive en français « *qui dut quitter précipitamment et à jamais sa terre natale* » est traduite par une relative dans le texte en norvégien « *som han hadde måttet forlate i all hast og for alltid* ».

La circonstancielle « *Alors que le tsar lui consacrait une exposition dans sa galerie personnelle du palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg* » en français a été traduite par une principale en norvégien : « *Tsaren hadde fått organisert en utstilling for ham i sitt personlige kunstgalleri i Eremitasje-palasset i St. Petersburg* ».

Et enfin la relative « *qui firent scandale* » en français a été traduite par une relative équivalente en norvégien : « *som hadde skapt skandale* ».

Ces quelques exemples semblent nous démontrer que, en général, les relatives en français sont retranscrites en norvégien par des relatives, et qu'il en est de même pour les circonstanciels. Pour ce qui est des complétives et des participiales, il semblerait tout d'abord que ce sont des constructions beaucoup plus « courantes » en français, et que le norvégien préfère, bien souvent, traduire entre autres par des relatives, qui semblent être le type de subordonnées le plus utilisé en norvégien.

Toutefois, bien que les exemples illustrés que nous venons de voir, aussi bien dans le livre norvégien *I et speil, i en gâte* et sa version française *Dans un miroir, obscur* que dans le livre français *La prochaine fois* et sa version norvégienne *I et annet liv*, nous présentent des tendances, nous devons tout de même émettre des réserves, car il s'agit là d'une analyse d'œuvres « isolées » et de leur traduction, et non pas d'œuvres absolument similaires. Ce qui signifie que les choix de construction peuvent avoir été faits par les auteurs et leur traducteur soucieux de respecter leur mode d'écriture, ou encore du style personnel des traducteurs respectifs. Cependant, nous espérons que les prochains livres analysés, soit *Notre affaire à tous* et *Korrupsjonsjeger*, livres indépendants l'un de l'autre, mais écrits par un même auteur, Eva Joly, dans deux langues différentes, en français et en norvégien, seront à même de nous apporter des réponses.

Notre affaire à tous, Eva Joly, 2000 – *Korrupsjonsjeger: Fra Grünerløkka til Palais de Justice*, Eva Joly, 2001,

Eva Joly, auteur de nationalité norvégienne, a vécu presque toute sa vie adulte en France. Ainsi, elle connaît non seulement parfaitement le norvégien et le français, mais aussi les cultures qui s’y rattachent. Nous avons choisi cet auteur pour cette raison. En effet, elle a d’abord écrit un livre en français, intitulé *Notre affaire à tous* (2000), puis son équivalent en norvégien, intitulé *Korrupsjonsjeger: Fra Grünerløkka til Palais de Justice* (2001). Toutefois, selon Eva Joly dans *Korrupsjonsjeger*, « *Notre affaire à tous* utkom våren 2000. Boken er nokså forskjellig fra denne » (Joly 2001 : 24).

Alors, pourquoi un tel choix de notre part ? Si ces deux livres sont si différents, comment les comparer ?

Selon nous, bien qu’Eva Joly ait annoncé, comme cité ci-dessus, que *Notre affaire à tous* est un livre bien différent de *Korrupsjonsjeger*, ces deux livres racontent la même histoire, mais de manière complètement différente. Il ne s’agit pas d’une traduction, mais d’une « réécriture » de la part du même auteur qui a voulu adapter ses ouvrages à son public respectif. En effet, si l’on compare ces deux livres, on peut remarquer que celui en français par exemple « mentionne » l’enfance d’Eva Joly, alors que celui en norvégien « raconte » son enfance. L’auteur ne s’est pas attardé sur les mêmes choses, les mêmes histoires. On comprend en lisant ces ouvrages que l’auteur entretient avec chacun des pays une relation différente : la France représente sa vie adulte et professionnelle, la Norvège son enfance et son intimité, sa famille.

Umberto Eco dans *Experiences in translation* (Eco 2001 : 30 et 31), nous dit ceci au sujet de la traduction :

« *To what extent can a translation be referentially “unfaithful”? [...] Neither story nor plot is a question of language. Both are structures that can be translated into another semiotic system, and in fact I can tell the same story of the **Odyssey**, with the same plot, by means of a linguistic paraphrase, in English instead of Greek, through a film or a comic book. In other cases, I can tell the same story of the **Odyssey** even though I partially change the plot, for instance, by starting with the events that Ulysses (in Homer’s poem) tells the Pheacians about only later. However, in the original **Odyssey** there is only story and plot but also the level of the discourse, that is, the so-called textual linear manifestation, or the Greek words with which Homer tells the story. [...] [The] translator must decide what the*

fundamental content conveyed by a given text is. In order to preserve a “deep” story, the translator is sometimes entitled to change the “surface” one. »

Selon moi, ces dires valent pour toute traduction, mais s’adaptent tout particulièrement à notre cas présent, le « cas » Eva Joly. Elle a changé la « surface » de son livre original en français pour proposer une réécriture en norvégien, destinée aux Norvégiens, même s’il ne s’agit pas ici d’une traduction. Là encore, nous voyons l’impact que peut avoir la culture...

Cela signifie aussi que nous ne pourrions pas étudier le premier chapitre de chacun de ces livres comme nous l’avions fait pour les livres précédents, car ils ne se correspondent pas. Le premier chapitre de *Notre affaire à tous*, étant inexistant dans son « homologue » norvégien, nous avons donc décidé de choisir le deuxième chapitre, intitulé « Le privilège de choisir sa vie », et qui correspond en norvégien à la fin du septième chapitre, « God tur til Paris », et le huitième chapitre, « Møte med kjærligheten ».

Nous allons donc comparer deux versions correspondantes, mais non pas équivalentes.

Tout d’abord, nous pourrions faire quelques remarques d’ordre général quant à ces deux versions. En effet, *Notre affaire à tous* ressemble un peu à un documentaire, entre autres parce qu’il reprend l’affaire Elf avec force détails, alors que *Korrupsjonsjeger* ressemblerait plus à une biographie avec, entre autres, de nombreuses photographies d’Eva Joly, de sa petite enfance à la femme qu’elle est aujourd’hui (ou au moins jusqu’en 2001, date de parution de ce livre).

De plus, *Notre affaire à tous*, bien qu’il reprenne la vie d’Eva Joly pour nous expliquer comment elle en est arrivée là aujourd’hui, est différent de *Korrupsjonsjeger* qui insiste plus sur sa vie personnelle, et détaille ses faits et gestes en Norvège, dans la ville d’Oslo, et plus particulièrement à Grünerløkka (un quartier de la ville d’Oslo), détails auxquels le lecteur français n’aurait bien sûr attaché aucune importance, car ces faits sont trop *culturellement* éloignés de sa réalité, et je pense qu’il n’y aurait rien compris. Ce choix était donc tout à fait pertinent de la part de l’auteur, qui a su « épargner » le lecteur français de détails auxquels il n’aurait rien compris, tout en créant un rattachement émotionnel avec le lecteur norvégien, qui lui saura se retrouver dans les propos de l’écrivain.

D’un point de vue stylistique, ce chapitre de *Notre affaire à tous* présente de nombreuses phrases courtes syntaxiquement simples, qui lui donnent un certain rythme, plutôt rapide, alors que ces chapitres de *Korrupsjonsjeger* ne semblent pas particulièrement présenter de phrases courtes – ce qui est plutôt la tendance en norvégien, mais semblent au contraire se jouer de la longueur de ces phrases. En effet, il semblerait que lorsque l’écrivain

décrit des « paysages » français, parisiens, les phrases s'allongent... Nous en voyons un exemple à la page 69, alors qu'Eva Joly vient d'arriver à Paris : « *Paris slo meg først som skitten og kald, selv om jeg var vant til strengere kulde fra Norge. Byen var så voldsom på alle måter. Oslo bleknet i sammenligning. Paris eksploderte foran øynene på oss. Inntrykkene var øredøvende: trafikken og de brede boulevardene med tusenvis av små brokete gater på kryss og tvers, menneskemylderet, åpne markeder med muntre tilrop til kundene, Seinens mektige, brungrønne vannmasser under vakre brohvelv, lyset som til all tid har fascinert all verdens kunstnere, det yrende kafélivet og metroens uforståelige labyrinter. »*

Notre affaire à tous **regorge** littéralement de coordonnées et de subordonnées ! Nous rencontrons un grand nombre de coordonnées, introduites le plus souvent par « *et* » :

- « *l'école commençait tôt et finissait tôt* »
- « *j'ai beau lire et avoir fait de longues études* »
- « *les qualités des Français me sautaient aux yeux et leurs défauts ne me gênaient pas* »
- « *il suffit de jeter l'ancre et l'île est à vous* »

Bien sûr, nous en rencontrons aussi d'autres introduites par « *mais* » :

- « *mais il en avait gardé la direction* »
- « *mais ne se plaignaient jamais* »

Nous avons aussi la présence de complétives (« *que c'était pour toujours ; que j'allais me marier ; que mon image du bonheur s'est fixée là* », etc.), de subordonnées circonstancielles (« *lorsque j'ai posé mes valises remplies de livres ; quand on vit dans le pays où l'on est né ; si j'ai adopté la France ; si je suis tombée en amour* », etc.), et des « *gérondives* » (« *en changeant d'univers ; en me répétant ; en nous donnant un petit cours d'initiation à l'art de se promener dans la rue* », etc.).

Mais le plus étonnant, je pense, a été de constater l'abondance des relatives – au détriment des complétives ? – dans ce chapitre. Oui, une abondance de subordonnées relatives, des « classiques », introduites par « *que* » ou « *qui* », en passant par celles introduites par « *où* » et « *dont* », plus « rares » :

- « *notre professeur au Lycée d'Oslo, qui était âgée* »
- « *qui forment l'horizon* »

- « où l'on est né »
- « qui nous transportaient »
- « qui sentait bon le café »
- « qui crisse sous les pieds »
- « dont je devais trouver la clé »
- « où les hommes et les femmes se sourient naturellement dans la rue »
- « où les émotions sont contenues »
- « dont font preuve les Français »

Dans *Korrupsjonsjeger*, le cas est quelque peu différent. Même si l'on rencontre toutes sortes de subordinées (relatives, complétives – beaucoup plus rares, circonstancielles, et même une participiale (« *omgitt av sin raffinerte Guerlain-duft* ») !), la coordination en « *og* » est prédominante. Et cette prédominance se présente également en abondance.

Nous allons maintenant présenter des passages correspondants dans les deux langues afin de voir comment les phrases sont construites, mais aussi de quelle manière elles sont « amenées ».

Nous avons par exemple aux pages 32 et 33 de *Notre affaire à tous* le passage suivant :

« Je fus merveilleusement accueillie par les Parisiens que je rencontrais, malgré l'intolérance dont font preuve les Français pour les fautes commises dans leur langue. Si vous prononcez quelques mots d'allemand, les Allemands sont enchantés. Un Anglais s'extasie devant votre merveilleux accent guttural. À Paris, on soulève un sourcil offusqué. Les Français sont tous des gardiens du Temple. Ils vous reprennent sans cesse. »

La même chose, dans *Korrupsjonsjeger*, à la page 73 :

« Under slike omstendigheter gikk det tregt med fransken. Alt var slitsomt. Jeg fordypet meg i det vakre språket og forsøkte å forstå, satt på rommet i timevis og slo opp i Larousse-ordboka og tenkte at dette klarer jeg aldri. Jeg ante ikke at franskmennene er så lite imøtekommende og ikke hjelper deg til felles forståelse. For dem skal alt være perfekt, og de liker ikke at du ikke er det. I andre land, for eksempel Tyskland, blir folk henrykt hvis du knoter frem noen setninger. »

Deux manières, totalement différentes, de dire la même chose ; deux manières, totalement différentes, d'amener le même point : les Français n'aiment pas que l'on parle mal leur langue, même s'il s'agit d'étrangers faisant un effort pour essayer de prononcer et de

parler leur langue, de la manière la plus correcte possible. Mais le fait est présenté de manière totalement différente. Dans la version française, bien que l'auteur critique les Français, elle va d'abord les « brosser dans le sens du poil » : « *Je fus merveilleusement accueillie par les Parisiens que je rencontrais* » ; avant de les critiquer ouvertement : « *malgré l'intolérance dont font preuve les Français pour les fautes commises dans leur langue* ». En norvégien, que diantre ! « *Jeg ante ikke at franskmennene er så lite imøtekommende og ikke hjelper deg til felles forståelse.* ». On comprend qu'elle ne ressent guère le besoin d'excuser les Français auprès des Norvégiens avant de mettre le doigt sur ce qu'elle estime être l'un de leurs plus gros défauts. Et elle a raison, puisqu'elle ne s'adresse pas à eux, mais à ses compatriotes norvégiens. De plus, avant d'amener cette « critique », elle insiste sur la difficulté de la langue française, car elle sait fort bien que les Norvégiens n'en penseront pas moins, et certains de ses lecteurs ont peut-être bien ressentis ce même sentiment : « *Under slike omstendigheter gikk det tregt med fransken. Alt var slitsomt. Jeg fordypet meg i det vakre språket og forsøkte å forstå, satt på rommet i timevis og slo opp i Larousse-ordboka og tenkte at dette klarer jeg aldri.* ». Mais le fait frappant est qu'en français, elle ne présente pas seulement les Allemands comme êtres tolérants en matière de fautes grammaticales commises dans leur langue, mais aussi les Anglais ! Alors, serait-ce une manière de provoquer les Français, ou de leur demander d'être plus tolérants puisque leurs « ennemis » historiques le sont, eux ? Ou bien est-ce parce qu'un Norvégien parle en général un anglais de base qui lui permet de s'exprimer dans la plupart des situations de la vie courante en anglais, alors que l'allemand est une langue qu'il ne maîtrisera pas forcément, d'où le besoin de la tolérance vis-à-vis des Allemands ?

Quoi qu'il en soit, nous pouvons remarquer que rien que ce petit passage nous permet déjà de faire face à ces différences culturelles, et pour ce qui est des différences linguistiques, on pourra constater une dominance des subordonnées en français, alors qu'en norvégien, ce sont les coordonnées qui sont les plus présentes.

Nous allons à présent reprendre nos hypothèses avancées précédemment, comme nous l'avons déjà fait pour *La prochaine fois*, et sa traduction norvégienne *I et annet liv*, ainsi qu'avec le premier livre choisi, c'est-à-dire *I et speil, i en gâte* et sa version française *Dans un miroir, obscur*.

Pour ce qui est de la comparaison de la longueur des phrases en français et en norvégien, nous procéderons à une observation de chacune des versions, et nous relèverons

des exemples, mais il sera difficile de comparer réellement une phrase dans une langue à son équivalent vu que ces deux histoires correspondent, mais ne sont pas agencées de la même manière d'un point de vue textuel, car chacune des versions à sa propre perspective et un lectorat ciblé.

Bien que le livre *Notre affaire à tous* ait précédé le livre écrit en norvégien *Korrupsjonsjeger*, nous allons d'abord nous concentrer sur ce dernier afin d'essayer de repérer si notre hypothèse sur la prédominance des phrases – syntaxiquement simples – en norvégien « tient la route ».

À la page 68 de *Korrupsjonsjeger*, nous pouvons relever les phrases suivantes :

- « *Samtidig var vi for spente til å ha noen stor klump i halsen.* »
- « *Dette betød fremtiden, dette var eventyret.* »
- « *Jeg var ikke et øyeblikk trist eller redd.* »

Puis à la page 69 :

- « *Reisen på 36 timer virket som evighet.* »
- « *Byen var så voldsom på mange måter.* »
- « *Oslo bleknet i sammenligning.* »
- « *Paris eksploderte foran øynene på oss.* »
- « *På KFUK hilste norske Madame Maroni oss velkommen.* »
- « *Hun skulle komme til å bli en god venninne etter hvert.* »

Et à la page 70 :

- « *Et nytt liv kunne begynne.* »
- « *Paris lå åpen.* »

À la page 71 :

- « *Her ble man ikke medlem av familien.* »
- « *Og jeg fikk valget: smør eller syltetøy.* »
- « *Jeg taklet ikke dette i det hele tatt.* »
- « *Det var vanskelig å bo i leiligheten.* »
- « *Alle mine forsøk på å være hyggelig var mislykket.* »
- « *En dag foreslo jeg å lage norsk middag.* »

- « *Madame var uhyre elegant og sofistisert.* »

Page 72 :

- « *Men ved siden av Madame virket jeg som en bondetuppe.* »
- « *Buksen i kunstig leopardskinn gikk det enda verre med.* »
- « *Den overlevde ikke mer enn én dag.* »
- « *Men det hjalp ikke stort.* »
- « *Det ble med tanken.* »
- « *Det var nok av andre kulturkollisjoner.* »
- « *Det franske temperament ble en annen konfrontasjon.* »
- « *Det ble ansett som hysterisk.* »
- « *Jeg var usynlig norsk luft.* »

À la page 73 :

- « *Hjemme hadde vi sjelden kjøtt.* »
- « *Her var det roastbeef annenhver dag.* »
- « *Dessuten sjokkerte Madame Duponts direkte uttrykksform meg.* »
- « *Hun sendte lønnen sin til Spania.* »
- « *Familien trengte lastebil til sin appelsinfarm.* »
- « *Pepita var den eneste jeg fikk noe menneskelig varme hos.* »
- « *Det ble mye havregryn og melk.* »
- « *Under slike omstendigheter gikk det tregt med fransken.* »
- « *Alt var slitsomt.* »

Page 74 :

- « *Franskmennene henter mange av sine stygge ord fra et helt annet område.* »
- « *Etter intensive studier på rommet og Sorbonne gikk det litt fremover.* »
- « *Madame Maroni sendte meg til et annet formidlingskontor for hushjelper.* »
- « *Hun tilbød rom mot oppvask, og felles måltider.* »
- « *Det hørtes perfekt ut.* »
- « *Jeg falt for hennes sjarm og ble med henne hjem med én gang.* »

Page 75 :

- « *Alt var vakkert og estetisk ved huset og dem som bodde der.* »

Page 76 :

- « *Maten var vidunderlig, tilberedt av Madame Joly eller kokka.* »
- « *Jeg oppdaget et nytt miljø.* »
- « *Her hadde de ansatt hjelp til alt.* »
- « *Alt ble gjort likevel.* »
- « *Jeg distraherete dem.* »
- « *Hun hadde bare hatt en seng under en trapp i sin familie.* »
- « *Med mye tungt husarbeid følte hun seg utnyttet.* »

Page 77 :

- « *Jeg hadde aldri opplevd denne distansen til tingene noe sted.* »
- « *I Pargny hadde vi fester.* »

Et finalement à la page 78 :

- « *Da var det gjort.* »
- « *Jeg ble hodestups forelsket.* »
- « *Det fortalte han øyeblikkelig til sin mor.* »
- « *Vi skulle drikke te like etterpå.* »
- « *Det var grusomt vanskelig.* »

En répertoriant ces phrases courtes – propositions principales – du passage étudié de *Korrupsjonsjeger*, on a l'impression qu'elles y sont en très grand nombre. Pourtant, si l'on y regarde de plus près, il n'y en a pas tant que cela par page.

Pour nous permettre d'établir une certaine comparaison, nous allons donc à présent répertorier le même type de propositions présentes dans le chapitre 2 de *Notre affaire à tous*, pour voir s'il semble y en avoir plus ou moins qu'en norvégien.

Ainsi, nous allons essayer de repérer et de recueillir les phrases simples du chapitre 2 de *Notre affaire à tous*, selon leur apparition chronologique.

À la page 25 :

- « *Je me souviendrai toujours de mon arrivée en février 1964 à Paris.* »
- « *J'avais vingt ans.* »

- « *Nous étions quatre jeunes filles au pair du même âge.* »
- « *Je savais peu de choses de la France.* »

À la page 26 :

- « *J'étais subitement une autre.* »

Page 27 :

- « *Depuis le début du siècle mes quatre grands-parents vivaient à Oslo.* »
- « *Elle était élégante et cultivée.* »
- « *Elle était le pivot de notre famille.* »
- « *Mon père travaillait pour l'armée.* »
- « *Il avait hérité d'une fabrique de costumes militaires.* »

Page 28 :

- « *Cela m'a donné un certain détachement vis-à-vis de la richesse.* »
- « *J'ai connu d'autres bonheurs que celui-là.* »
- « *Aux abords du cercle polaire, l'hiver est une morsure.* »
- « *De novembre à février, le soleil reste à peine cinq heures par jour.* »

Page 29 :

- « *Les crépuscules sont plus longs qu'au Sud.* »
- « *Avec une coque de noix, vous allez d'île en île.* »
- « *Le vol des mouettes, la plage et la forêt sont pour vous seul.* »
- « *Nous faisons des pique-niques sur la plage.* »
- « *Au petit matin, le ciel était blanc d'oiseaux.* »
- « *Mon enfance m'a légué une confiance absolue dans la vie.* »

Page 30 :

- « *Ce caractère me vient de mon enfance.* »
- « *Mes parents n'avaient pas d'ambition sociale pour moi.* »
- « *Je les trouvais austères et injustes.* »
- « *Mes études se sont déroulées sans embûches.* »
- « *Cela me paraissait naturel.* »

À la page 31 :

- « *Je ne me projetais pas dans l'avenir.* »
- « *Je me souviens d'un déjeuner juste après mon bac.* »
- « *Nous fêtions notre examen.* »
- « *J'étais assise à côté de mon professeur de norvégien.* »
- « *Je ne m'étais même pas posé la question.* »
- « *Mon professeur était surpris de mon hésitation.* »
- « *Le soir même, j'ai parlé à mes parents.* »
- « *Mais j'ai étouffé au bout de quinze jours de cours.* »
- « *J'étudiais la philosophie, le latin et les langues.* »
- « *Je me voyais bien professeur de français.* »

Page 32 :

- « *Nous n'étions pourtant pas des oies blanches.* »
- « *C'est un univers plus sensuel.* »
- « *Les valeurs de l'amour et du plaisir sont cultivées avec délicatesse.* »
- « *Les sentiments intimes s'éclaircissent autrement.* »

Page 33 :

- « *Un Anglais s'extasie devant votre merveilleux accent guttural.* »
- « *À Paris, on soulève un sourcil offusqué.* »
- « *Les Français sont tous des gardiens du Temple.* »
- « *Ils vous reprennent sans cesse.* »
- « *Cela me paraissait insurmontable au début.* »
- « *On y pratique l'art de la conversation.* »
- « *Longtemps notre langue n'a pas comporté d'argot.* »
- « *La violence ne s'exprimait pas.* »

Page 34 :

- « *Pour une jeune Norvégienne, c'était un comportement de mandarins chinois.* »
- « *La mère de famille était d'une grande élégance, parfumée, sophistiquée.* »

Page 35 :

- « *Au bout de quelques mois, je suis partie chez un égyptologue.* »

- « *Cet homme délicieux me prenait à partie.* »
- « *Ils m'ont ouvert leur vie.* »

Page 36 :

- « *C'était une école du regard.* »
- « *Nous courions à la cinémathèque.* »

Page 37 :

- « *Mon travail n'avait aucun intérêt.* »

Ma première impression serait de dire qu'il n'y a certainement pas moins de propositions principales/indépendantes en français qu'en norvégien, mais pour être sûre, je procéderai donc à un petit calcul afin d'établir une sorte de statistiques comparatives entre ces deux extraits.

Ainsi, nous avons pu relever pour l'extrait de *Korrupsjonsjeger*, 10 pages et 56 propositions principales (soit 5,6 phrases courtes par page en moyenne), contre 12 pages et 55 propositions principales (soit un peu moins de 4,6 phrases courtes par page en moyenne) dans le chapitre 2 de *Notre affaire à tous*. Il s'avère donc que le norvégien utilise plus de phrases syntaxiquement simples, mais la différence n'est guère flagrante ici.

Observons à présent de plus près le phénomène de coordination en norvégien dans cet extrait de *Korrupsjonsjeger*. Nous ne pourrions pas réellement comparer avec *Notre affaire à tous*, puisqu'aucun des deux n'est la traduction de l'autre, mais nous pouvons essayer de relever des coordonnées dans chacun de ces livres afin d'en dégager des tendances générales.

À la page 68 de *Korrupsjonsjeger* :

- « *Det var ikke min første reise alene utenlands, **men** det føltes rart å skulle forlate alt på den måten og for så lenge.* ». Nous avons ici une coordination introduite par la conjonction de coordination « *men* ».

Page 69 :

- « *Verden var vår, og vi følte oss rike og trygge i hverandres følge.* ». Dans cette phrase, nous avons une coordination introduite par « *og* ».

- « *Fransklærer frøken Jakhelln hadde advart mot uærlige drosjesjåførere **og** sagt at vi måtte avtale en pris på forhånd.* ». Dans cette phrase, nous avons également une coordonnée introduite par la conjonction « og ».
- « *Drosjesjåføren så forskrekket på alle våre kolli **og** ba om en uhyrlig sum, **men** vi slo til fordi vi trodde det var slik man gjorde.* ». Ici, nous sommes en présence de deux coordinations, l'une introduite par la conjonction « og », l'autre par la conjonction « men ».
- « *For øyeblikket viste hun oss våre små rom **og** ga oss en minileksjon i hvordan det sømmet seg å oppføre seg som unge norske piker i Paris.* ». Cette phrase contient elle aussi une coordonnée introduite par « og ».

Page 70 :

- « *Vi måtte gå pent, se ned **og** ikke innlede noen samtale med hvem som helst, særlig ikke menn.* ». La proposition elliptique coordonnée « og ikke innlede noen samtale med hvem som helst, særlig ikke menn » est ici introduite par la conjonction de coordination « og ».
- « *Jeg hørte etter med et halvt øre **og** satte meg rett ned **og** leste fransk til opptaksprøven dagen etter.* ». Dans cette phrase nous avons deux coordinées, toutes deux introduites par « og » : « og satte meg rett ned » et « og leste fransk til opptaksprøven dagen etter ».
- « *Vi var kommet for å lære språket **og** ha praksis som au pair i en fransk familie.* » La coordination est ici introduite par la conjonction « og ».
- « *Jeg ville ikke si ja til «min» familie uten å ha snakket med den, **og** oppsøkte neste dag Monsieur og Madame Dupont i rue de la Pompe med to små barn som skulle passes.* ». Ici, la proposition coordonnée est (à nouveau) introduite à l'aide de la conjonction de coordination « og ».
- « *Oppglødd kom jeg tilbake til Madame Maroni **og** sa at alt var i orden.* ». Nous avons ici une nouvelle coordination introduite par « og ».

Page 71 :

- « *Det ble godt mottatt, **men** familien spiste den alene **og** inviterte meg bare så vidt inn til desserten.* ». Nous sommes ici en présence de deux coordinées, la première introduite par « men », la deuxième elliptique par « og » : « men familien spiste den alene » et « og inviterte meg bare så vidt inn til desserten ».

À la page 73, nous sommes en présence de plusieurs coordonnées, huit pour être plus exacte :

- « *og det å bli behandlet som absolutt ingenting* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og jobbet tolv timer i døgnet, seks dager i uka* », coordination introduite par « *og* »,
- « *men tok hennes parti i et hus der man var så gjerrig at man tellet sukkerbiter* », coordination introduite par « *men* »,
- « *og måtte sørge for de andre måltidene selv* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og forsøkte å forstå* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og slo opp i Larousse-ordboka* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og tenkte at dette klarer jeg aldri* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og ikke hjelper deg til felles forståelse* », coordination introduite par « *og* »,
- « *og de liker ikke at du ikke er det* », coordination introduite par « *og* »,

soit de nombreuses coordonnées dans cette page, la plupart (toutes sauf une, introduite par « *men* ») introduites par la conjonction de coordination « *og* ».

À la page 74, nous retrouvons des coordonnées, au nombre de cinq cette fois-ci, et toutes introduites par la conjonction de coordination « *og* » :

- « **og** *jeg fikk det mye bedre i dette landet [...]* »
- « **og** *de vi har* »
- « **og** *fylte ut skjemaer* »
- « **og** *trengte en ung pike til litt hjelp i huset* »
- « **og** *ble med henne hjem med én gang* »

À la page 75, il y a un plus grand nombre de coordonnées, introduites soit par « *og* », soit par « *men* » :

- « **men** *jeg kunne ikke ane hvilke konsekvenser møtet med France Joly skulle få* »
- « **og** *tok imot meg med åpne armer* »
- « **og** *hadde en stor kundekrets på klinikken* »
- « **men** *viste det aldri frem på en brautende måte* »
- « **og** *jeg ble en blanding av hushjelp og selskapsdame for hele familien* »
- « **og** *alle bar over med mine språkfeil og bommerter* »
- « **og** *visste ikke hva godt det skulle gjøre for meg* »

Il en est de même pour la page 76 où l'on retrouve là aussi des coordonnées, introduites soit par « *og* », soit par « *men* » :

- « *men beholdt mitt lange rødblonde hår* »
- « *og konverserte kultivert* »
- « *og kom* »
- « *og delte mine ni kvadratmeter* »

Et pareil pour la page 77 :

- « *og jeg lot diskret de to ha rommet litt alene* »
- « *og dinglet med bena på kjøkkenbenken med et forkle rundt livet* »
- « *og fortalte om dette* »
- « *og setter inn en ny* »
- « *og beundret hennes eleganse og skjønnhet* »
- « *og ble raskt mine venner* »
- « *men gjorde ingenting* »
- « *og gikk* »
- « *og kjøpte stoffer sammen* »
- « *men deres mor sa de like gjerne kunne bli skomakere* »
- « *og studerte medisin* »

Et enfin, à la page 78, même « scénario » :

- « *og hadde både scooter og åpen Simca* »
- « *men det tok litt tid* »
- « *men så tok følelsene overhånd* »
- « *men det ble fort oppdaget* »
- « *og hadde problemer med å møte blikket hennes* »
- « *og den kunne ikke bli bedre enn med en skandinavisk pike* »
- « *men måtte ikke innbille seg at hun kunne håpe på noe mer* »

Ainsi, nos premières remarques sont plutôt évidentes, mais que dire d'autre que de constater qu'il y a dans cet extrait de *Korrupsjonsjeger* une « ribambelle » de coordonnées, pratiquement toutes introduites par la conjonction de coordination « *og* », et parfois à l'aide de « *men* » ou « *eller* ».

Voyons à présent les coordonnées présentes dans le chapitre 2 de *Notre affaire à tous*.

Le chapitre 2 de *Notre affaire à tous* débute à la page 25, mais cette page ne contient aucune coordonnée. Alors regardons aux pages suivantes.

À la page 26, nous rencontrons une coordonnée dans la phrase « *J'étais éblouie : les qualités des Français me sautaient aux yeux et leurs défauts ne me gênaient pas.* », soit la coordonnée introduite par « *et* » : « *et leurs défauts ne me gênaient pas* ».

À la page 27, nous avons une coordonnée introduite par « *mais* » dans la phrase « *L'atelier avait été nationalisé, mais il en avait gardé la direction.* ».

À la page 28, nous rencontrons plusieurs coordonnées :

- « *mais ne se plaignaient jamais* », coordination introduite par « *mais* »
- « *et avait fabriqué un frigo avec du bois laqué et des poignées magnifiques* », coordination introduite par « *et* »
- « *et finissait tôt* », coordination introduite par « *et* »

À la page 29, là aussi nous rencontrons quelques coordonnées, introduites soit par « *et* », soit par « *mais* » :

- « *mais il est reparti sans avoir pu vraiment la saisir* »
- « *et l'île est à vous* »
- « *et avoir fait de longues études* »

À la page 30, rien, aucune coordonnée. À la page 31, une seule coordonnée, contenue dans la phrase « *Ils étaient déjà heureux que je sois arrivée jusqu'au bac et ne me voyaient pas aller plus loin.* », soit la proposition elliptique « *et ne me voyaient pas aller plus loin* », introduite par la conjonction de coordination « *et* ».

À la page 32, nous trouvons une coordonnée, introduite par la conjonction de coordination « *et* » : « *et les pays latins en portent encore la marque* ».

À la page 33, rien. Page 34, une coordonnée, introduite par « *et* » : « *et qu'il restait des traces de boue sur l'étoffe* ». Page 35 : rien.

À la page 36, nous trouvons une coordonnée introduite par « *mais* » dans la phrase : « *L'argent ne coulait pas à flot, mais cela n'avait aucune importance.* ».

Et enfin à la page 37, une coordonnée introduite par « *et* » dans la phrase : « *Avec le temps, pourtant, nous nous sommes rapprochés, et, à la fin de sa vie, ma belle-mère est venue mourir dans notre maison.* ».

Toutes ces coordonnées répertoriées ci-dessus, relevées de l'extrait de *Korrupsjonsjeger* ainsi que du chapitre 2 de *Notre affaire à tous*, sont un exemple, cette fois-ci flagrant, de l'utilisation de la coordination en norvégien et en français. En effet, là où le texte norvégien utilise une « kyrielle » de coordonnées, le texte en français se contente, lui, de n'en utiliser que quelques unes, et de manière sporadique.

Grâce à la manière dont les textes issus de *Korrupsjonsjeger* et de *Notre affaire à tous* auront su nous dévoiler les tendances en matière d'utilisation des coordonnées, il sera maintenant très intéressant de relever les subordonnées de ces textes, qui vont peut-être nous permettre de découvrir là aussi, nous l'espérons, les tendances d'utilisation des subordonnées en français et en norvégien.

Nous allons donc essayer de relever les différentes subordonnées dans le texte extrait de *Korrupsjonsjeger* ainsi que dans le chapitre 2 de *Notre affaire à tous* de manière chronologique afin de voir quels types de subordonnées sont utilisés dans ces deux textes, en espérant pouvoir en dégager des tendances, si ce n'est des tendances flagrantes, mais pour le moins marquées.

Nous trouvons à la page 68 de *Korrupsjonsjeger* une complétive introduite par « *at* » dans la phrase « *Lite ante de, og enda mindre jeg selv, at jeg skulle komme til å gro helt fast i Frankrike og bare komme tilbake til Norge for kortere opphold.* ».

À la page 69, nous trouvons plusieurs types de subordonnées, soit :

- des relatives, introduites par « *som* »
 - « ***som** allerede kunne ha vært et mål i seg selv* »
 - « ***som** vrimlet overalt* »
 - « ***som** til all tid har fascinert all verdens kunstnere* »

- une complétive introduite par « *at* »
 - « *at vi ikke enset noe* »
- des circonstancielles
 - « *selv om jeg var vant til strengere kulde fra Norge* »
 - « *fordi vi trodde det var slik man gjorde* »

À la page 70, nous trouvons dans la phrase « *For øyeblikket viste hun oss våre små rom og ga oss en minileksjon i hvordan det sømmet seg å oppføre seg som unge norske piker i Paris.* » une subordonnée introduite par l’adverbe interrogatif « *hvordan* », complément d’un groupe prépositionnel exprimant ici la manière : « *hvordan det sømmet seg å oppføre seg som unge norske piker i Paris* ». Puis une relative introduite par « *som* » (« *som skulle passes* »).

À la page 71, nous ne voyons que des circonstancielles :

- « *selv om jeg fikk et stort rom* »
- « *før jeg trådte over terskelen* »
- « *mens familien fikk levert deilig ferskt brød på døra hver eneste dag* »
- « *fordi det bråkte sånn* »
- « *når man trakk i snora* »

À la page 72, nous retrouvons plusieurs types de subordonnées, soit :

- une relative
 - « *som pappa hadde sydd* »
- des circonstancielles
 - « *hvordan man skulle te seg eller kle seg* »
 - « *hvis barna fikk den minste lille søleflekk* »
 - « *når jeg lekte med dem i parken* »
 - « *da jeg var liten* »
 - « *når jeg ble irettesatt for barnepass* »
- une participiale – construction plutôt rare en norvégien
 - « *omgitt av sin raffinerte Guerlain-duft* »
- une interrogative (indirecte)
 - « *om jeg skulle ta opp banklån* »

Puis à la page 73 nous retrouvons des complétives (« *at det jeg opplvede* », « *at jeg hadde samme rang* », « *at man tellet sukkerbiter* », « *at dette klarer jeg aldri* », « *at franskmennene er så lite imøtekommende* », « *at du ikke er det* ») et des circonstancielle (« *der man var så gjerrig* », « *når hun presset appelsin til barna* », « *hvis du knoter frem noen setninger* »).

À la page 74, nous avons des complétives (« *at det ikke var så farlig* », « *at jeg ikke kunne bli særlig mye lenger hos familien Dupont* », « *at jeg heller ville ha realt rengjøringsarbeid enn å skulle passe flere barn* »), une relative (« *som jeg trodde* »), et une circonstancielle (« *mens jeg satt der* »).

À la page 75, nous avons une relative (« *som han fortalte mye om* »), une interrogative indirecte (« *om han skulle ha på seg sin «queue de paon» (påfuglhale) i stedet for «queue de pie» (kjole og hvitt)* ») et des circonstancielle (« *da jeg i et selskap bød gjestene på «saletés» (skitne ting) i stedet for «salés» (salte småkjeks)* », « *da Monsieur fikk Æreslegionen* », « *hva godt de skulle gjøre for meg* »).

À la page 76, nous retrouvons des complétives (« *at det gjemte seg store konflikter under den perfekte overflaten* », « *at jeg faktisk var engasjert som en slags lynavleder* », « *at en av dem forlot bordet i raseri* »), et deux circonstancielle (« *hvis hun hadde menstruasjon eller hodepine* », et « *før jeg oppdaget [...]* »).

À la page 77, nous n'avons que des circonstancielle, soit : « *hvordan hennes ekteskap egentlig var* », « *når man har ødelagt en tann* », « *før jeg skjønnte [...]* », « *hva hun mente* », « *hvordan man lever* », « *når man har alt* », « *hvis de ikke hadde lyst til å studere* ».

Et enfin, à la page 78, nous avons rencontré des circonstancielle (« *før jeg tillot meg å tenke tanken ut* » et « *fordi Pascal sov hos meg en natt* »), des complétives (« *at hun visste* », « *at sønnene ikke er homoseksuelle* », et « *at hun kunne håpe på noe mer* »), et une interrogative indirecte (« *om det var bra* »).

Les subordonnées relevées dans cet extrait de *Korrupsjonsjeger* nous ont démontré que les relatives ne sont pas forcément le type de subordonnées le plus fréquemment utilisé en

norvégien, puisque nous voyons ici que les formes de subordonnées les plus utilisées furent en réalité les complétives et les circonstancielle.

Voyons maintenant ce qu'il en est de l'utilisation et de la fréquence des subordonnées dans le chapitre 2 de *Notre affaire à tous*.

À la page 25, nous trouvons des subordonnées relatives (« *qui était âgée* », « *qu'elle l'avait connue dans les années vingt* »), une participiale (« *remplis de tapis poussiéreux* »), une circonstancielle (« *lorsque j'ai posé mes valises remplies de livres* »), et une complétive (« *que c'était pour toujours* »).

À la page 26, nous avons des subordonnées de plusieurs types, soit :

- une gérondive : « *en changeant d'univers* »
- des relatives : « *qui ferment l'horizon* », « *dont je devais trouver la clé* », « *où l'on est né* »
- des circonstancielle : « *quand on vit dans le pays où l'on est né* », « *si j'ai adopté la France* », « *si je suis tombée en amour* »

À la page 27, nous trouvons une subordonnée participiale (« *produisant assez de lait et de beurre pour survivre* »), et des relatives (« *qui nous transportaient* », « *qui sentait bon le café* »).

Puis à la page 28, une relative (« *qui crisse sous les pieds* »), et une circonstancielle (« *après avoir fait nos devoirs* »).

À la page 29, nous avons des relatives (« *qu'on retrouve dans les films de Bergman* », « *qui s'aimaient* », « *où l'homme est plus proche des dieux* », « *qui surprend parfois les autres* »), une interrogative (« *s'il existe un pays [...]* »), une circonstancielle (« *lorsque les beaux jours arrivaient* »), et une complétive (« *que mon image du bonheur s'est fixée là* »).

À la page 30, nous trouvons une circonstancielle (« *même si les histoires édifiantes de l'idéologie protestante me hérissaient* »), une participiale (« *en travaillant le soir et le week-end* »), et une relative (« *que j'avais connues à l'école primaire* »).

À la page 31, nous avons plusieurs subordonnées :

- « *si quelqu'un m'avait demandé d'imaginer mon avenir lointain* » - circonstancielle
- « *que j'allais me marier* » - complétive
- « *que je devais poursuivre mes études* » - complétive
- « *que je sois arrivée jusqu'au bac* » - complétive
- « *qui savait exprimer le futur antérieur* » - relative
- « *qui partaient comme jeunes filles au pair* » - relative

À la page 32, nous trouvons les subordonnées suivantes :

- « *que je suis arrivée à Paris en février soixante-quatre* » - complétive
- « *en nous donnant un petit cours d'initiation [...]* » - gérondive
- « *où les hommes et les femmes se sourient naturellement* » - relative
- « *sans que cela prêche à conséquence* » - circonstancielle
- « *que les hommes et les femmes du Nord éprouvent pour les pays du Sud* » - relative
- « *qui ont vécu dans un monde ordonné et cloisonné* » - relative
- « *où les émotions sont contenues* » - relative
- « *que je rencontrais* » - relative

Puis à la page 33 :

- « *dont font preuve les Français* », subordonnée relative introduite par « *dont* »
- « *si vous prononcez quelques mots d'allemand* », subordonnée circonstancielle
- « *que je n'arriverais jamais à construire des phrases grammaticalement correctes* », complétive introduite par « *que* »
- « *qui accepte l'ambivalence des conduites humaines* », subordonnée relative introduite par « *qui* »
- « *qui évoque l'inceste entre une mère et son fils* », subordonnée relative introduite par « *qui* »

À la page 34 :

- « *qui n'est pas la sienne* », subordonnée relative introduite par « *qui* »
- « *qui n'est pas du même sang* », subordonnée relative introduite par « *qui* »
- « *que j'étais tombée amoureuse d'un pays* », complétive introduite par « *que* »

- « *où je n'étais pas née* », relative introduite par « *où* »
- « *quand le pain de la veille m'était attribué* », subordonnée circonstancielle
- « *parce qu'un bouton de velours était tombé de l'un de leurs beaux manteaux* », subordonnée circonstancielle
- « *que l'on puisse imaginer [...]* », complétive introduite par « *que* »
- « *qui font une culture* », relative introduite par « *qui* »
- « *qui se transmettent sans jamais être énoncés* », relative introduite par « *qui* »

À la page 35, nous trouvons les subordonnées suivantes :

- « *en hochant la tête* », gérondive
- « *que je n'en savais rien du tout moi non plus* », complétive introduite par « *que* »
- « *avant qu'il ne découvre mon inculture en matière de pharaons et de reines d'Égypte* », subordonnée circonstancielle
- « *qui habitait un hôtel particulier* », relative introduite par « *qui* »
- « *qui s'accorde [...] avec un tel immeuble* », complétive introduite par « *qui* »
- « *qui frappait l'étranger* », relative introduite par « *qui* »
- « *que j'ai appris* », complétive introduite par « *que* »
- « *comment des êtres humains se comportent* », subordonnée circonstancielle
- « *lorsqu'ils ont la conscience d'être [...]* », subordonnée circonstancielle
- « *entourée d'objets exquis* », participiale

À la page 36, nous avons les subordonnées suivantes :

- « *soumettant, presque sans effort, tout ce qu'elle touchait à la dictature du goût* », participiale
- « *qui me manquaient* », relative introduite par « *qui* »
- « *en m'ouvrant ses portes* », gérondive
- « *quand on a un fils de vingt et un ans...* », circonstancielle de temps

Et enfin à la page 37, nous trouvons les subordonnées suivantes :

- « *lorsqu'il a été question de mariage entre nous* », subordonnée circonstancielle de temps
- « *qui était alors étudiant en médecine* », relative introduite par « *qui* »

Selon ces deux extraits, nous pouvons maintenant en conclure que le français utilise plus de subordonnées que le norvégien, cependant, la différence n'est pas extraordinaire, et bien que cette différence soit marquée, elle n'est guère flagrante...

Quoi qu'il en soit, cet extrait de *Korrupsjonsjeger* et le chapitre 2 de *Notre affaire à tous* viennent de nous démontrer que le français utilise bien plus de subordonnées, et varie plus le type de subordonnées, même si les plus courantes sont les relatives, les complétives et les circonstancielles.

Ces deux ouvrages nous ont permis d'observer, un peu mieux, ou en tout cas sans le « voile » de la traduction, les tendances en matière d'utilisation des coordonnées et des subordonnées, et de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses. Selon ces textes-là, le norvégien utilise effectivement plus de phrases syntaxiquement simples, mais sans que la différence entre le français et le norvégien ne soit flagrante. Toutefois, là où la différence fut marquée, et marquante, c'est en matière d'utilisation des coordonnées. En effet, là où le texte norvégien utilise une « kyrielle » de coordonnées, le texte en français se contente, lui, de n'en utiliser que quelques unes, et de manière sporadique. Et pour ce qui est des subordonnées, le français utilise bien plus de subordonnées, mais là non plus, la différence ne s'est pas avérée flagrante....

Ainsi, ces deux livres ont été très intéressants à analyser vu qu'ils étaient le reflet l'un de l'autre au point de vue histoire, mais pas au point de vue forme. Nous avons donc pu observer des tendances linguistiques en français et en norvégien dans des textes similaires sans l'intervention du traducteur. Bien entendu, ces tendances seront toujours à même d'être discutées, car elles peuvent émaner du style de l'auteur et du type de livre écrit, et non pas de la langue en général, mais ces livres nous permettent d'identifier, de relever, et d'illustrer des tendances en prenant des exemples, et à titre d'exemple.

CONCLUSION

Cette étude se base sur six livres de trois auteurs contemporains différents. Nous avons tenté d'observer les tendances en matière d'utilisation de la coordination et de la subordination en français et en norvégien par le biais de ces livres, soit un original en norvégien et sa traduction française, un original en français et sa traduction norvégienne, ainsi que deux livres plus ou moins indépendants l'un de l'autre mais écrits par un même auteur dans deux langues différentes, en français et en norvégien.

Nous avons ainsi pu analyser ces tendances en partant d'une œuvre originale que nous avons ensuite comparée avec sa traduction afin d'essayer de comprendre un peu mieux, puis nous avons fini par l'analyse et la comparaison de deux textes originaux entre eux. En effet, nous avons besoin de savoir si le traducteur jouait un rôle « linguistique », si des tendances se dégageaient du fait de son style.

Cette étude nous a donc permis de dégager des tendances et de confirmer certaines hypothèses, toutefois, ces conclusions n'ont pas toujours été concluantes dans le sens où les résultats obtenus, même s'ils confirmaient ces tendances, n'étaient pas réellement marqués. Ce qui nous permet d'affirmer que cette étude, loin d'être exhaustive, n'est qu'un début.

Au cours de cette étude, nous avons essayé de présenter des textes français et norvégiens afin de comparer les subordonnées et les coordonnées présentes dans chacun de ces textes, et de découvrir leur utilisation dans chacune de ces langues.

Ainsi, nous avons commencé par vous présenter et vous définir la coordination et la subordination, puis nous vous avons présenté six livres différents afin d'analyser ces relations en pratique.

De ce fait, nous avons choisi un livre norvégien, *I et speil, i en gâte*, de Jostein Gaarder, et sa traduction française, *Dans un miroir, obscur* ; un livre français, *La prochaine fois*, de Marc Lévy, et sa traduction norvégienne, *I et annet liv* ; et enfin un livre français, *Notre affaire à tous*, accompagné de sa version norvégienne, *Korrupsjonsjeger*, les deux

livres ayant été écrits par le même auteur, Eva Joly, dans chacune des langues respectives, sans faire usage de la traduction.

Comme nous l'avions annoncé dans l'introduction, nous nous sommes intéressée de plus près à la traduction et à ses spécificités, et tout particulièrement aux relations de coordination-subordination dans les traductions du français au norvégien, et du norvégien au français.

Pourquoi ? Pour nous permettre d'effectuer une étude comparative de l'usage des coordonnées et des subordonnées dans deux langues différentes, le français et le norvégien.

Dans quel but ? Définir si les solutions grammaticales choisies dans chacune des langues est un choix de l'auteur et/ou de son traducteur, ou si ces choix sont systématiques car requis par la langue concernée.

Notre première remarque avancée dès l'introduction était celle qu'en français, les phrases avaient tendance à être syntaxiquement plus complexes qu'en norvégien. Notre étude a démontré que c'était effectivement le cas en général, et que le norvégien préfère bien souvent écrire deux phrases principales, séparées par un point, là où le français préférera relier ces deux phrases à l'aide d'une subordination bien souvent.

Le français « raffole » du balisage permettant la progression textuelle où le norvégien restera plus « simple », et se contentera bien souvent de relier les phrases à l'aide de « *og* » ou « *men* », ou en créant une séquence de phrases principales.

Comme nous avons pu le constater dans l'analyse comparative de *I et speil, i en gâte* et de sa version française *Dans un miroir, obscur*, les coordonnées, en général, ne changent pas d'une langue à l'autre, si ce n'est que le norvégien a tendance à répéter les conjonctions de coordination plus souvent qu'en français. Mais ce serait une question de style, car le français ne se construit pas de la même manière que le norvégien, et que la logique structurelle et linguistique des deux langues est bien différente.

Il semblerait donc, selon cette première analyse, que le norvégien préfère les phrases syntaxiquement simples et courtes aux phrases syntaxiquement complexes et longues du français, les coordonnées aux tournures verbales non-finies comme le participe présent, le participe passé, le gérondif, et préférera aussi conjuguer un verbe à un temps simple où le français pourra utiliser une tournure non-finie.

Ceci a été confirmé par notre deuxième analyse, celle du premier chapitre de *La prochaine fois* et de sa version norvégienne *I et annet liv*, où nous avons pu constater que certaines structures ne semblent pas pouvoir être traduites.

Quant à l'analyse des ouvrages d'Eva Joly, elle nous a permis de faire ressortir de manière flagrante les différences culturelles, et pour ce qui est des différences linguistiques, de constater une certaine dominance au niveau des subordonnées en français, alors qu'en norvégien, ce sont les coordonnées qui sont les plus présentes.

Toutefois, nous pouvons aussi remarquer qu'une version traduite, bien que régie par certaines formes grammaticales à respecter, ce qui signifie que certains choix grammaticaux sont obligatoires et donc systématiques, reste la production du traducteur.

Nous l'avons vu dans la traduction française de *I et speil i en gâte* de Jostein Gaarder, soit le livre intitulé *Dans un miroir, obscur*, que le traducteur a choisi, tout en respectant le style de l'auteur original et le contenu de l'histoire, de « recréer » en quelque sorte, un texte « purement » français, destiné à un lectorat français.

Alors que dans la version traduite de *La prochaine fois*, de Marc Lévy, soit le livre *I et annet liv*, le traducteur de cette version norvégienne semble avoir été, ou a pour le moins tenté, dans la mesure du possible, de rester le plus proche possible de la version originale et du style de l'auteur, rendant cette version norvégienne, à mon avis, quelque peu « francisée ».

Alors quelle est la démarche la plus correcte à suivre de la part d'un traducteur ? Doit-il adapter un ouvrage destiné à un public particulier, ou devrait-il essayer de s'en tenir à rendre la version originale dans une langue accessible pour le lectorat ciblé ? Peut-on faire le choix entre le fait d'adapter l'ouvrage à un public particulier et le fait de se tenir le plus strictement au texte de départ ? Le lecteur, il est vrai, ne devrait pas ressentir que le livre qu'il est en train de lire est traduit, il ne devrait pas « voir » la traduction. Et le traducteur est censé être invisible. Toutefois, certains auteurs « sont » de leur langue, leur style « respire » cette langue maternelle... J'avoue par exemple ne pas avoir lu Marcel Proust en norvégien, seulement en français, mais j'imagine que la traduction s'en ressent, et dans le cas de cet auteur, je suppose que le traducteur doit bien être obligé de s'en tenir, dans la mesure du possible, au texte de départ... Et parfois, en lisant certains ouvrages (comme ceux de Frédéric Dard par exemple), je me dis qu'ils sont tout bonnement « intraduisibles ».

Je pense que l'idéal serait d'associer un lectorat ciblé et le « respect » ou le « rendu » du texte de départ, et je pense que le traducteur de *I et speil, i en gâte*, l'a peut-être mieux rendu que son homologue traducteur de *La prochaine fois*. Mais peut-être aussi que ces choix ont été pris en fonction de l'auteur à traduire, qui sait ? Quoi qu'il en soit, nous ne sommes bien sûr pas là pour critiquer le travail de ces traducteurs, mais pour l'analyser, et ces quelques remarques restent des remarques d'ordre personnel, sans avoir tous les faits à notre connaissance.

Nous concluons donc ici cette étude qui nous a permis de constater plusieurs faits, d'ordre culturel, linguistique et stylistique, mais qui, je le rappelle, est loin d'être exhaustive, et qui pour être plus concluante devrait s'effectuer sur plusieurs ouvrages, de plusieurs périodes, et de plusieurs styles, mais cela est une autre histoire...

BIBLIOGRAPHIE

- Eco**, Umberto 2001. *Experiences in translation*. Toronto, UTP.
- Gaarder**, Jostein 1993. *I et speil, i en gåte*. Oslo, Aschehoug
- Gaarder**, Jostein 1997. *Dans un miroir, obscur*. Paris, Seuil
- Gaatone**, David 1998. *Le passif en français*. Paris, Duculot
- Grevisse**, Maurice [1994]. *Le bon usage*. Paris, De Boeck. Duculot
- Helland**, Hans Petter 2006. *Ny fransk grammatikk*. Oslo, Universitetsforlaget
- Hobæk Haff**, Marianne 1987. *Coordonnants et éléments coordonnés*. Paris, Didier Erudition
- Joly**, Eva 2000. *Notre affaire à tous*. Paris, Les Arènes
- Joly**, Eva 2001. *Korrupsjonsjeger: Fra Grünerløkka til Palais de Justice*. Oslo, Aschehoug
- Korzen**, Hanne 2000. *En kontrastiv analyse af frie prædikativer på dansk og fransk*. Copenhagen Working Papers in LSP, 6 – 1999/2000
- Kupferman**, Lucien 1996. *Observations sur le subjonctif dans les complétives*. Tübingen, Niemeyer
- Leeman**, Danielle 2002. *La phrase complexe*. Bruxelles, De Boeck. Duculot
- Le Petit Larousse illustré* 2002
- Le Petit Robert* 2002 [1993]
- Levy**, Marc 2004. *La Prochaine fois*. Paris, Robert Laffont
- Levy**, Marc 2005. *I et annet liv*. Trondheim, Gyldendal
- Orsenna**, Erik 2001. *La grammaire est une chanson douce*. Paris, Stock
- Qvale**, Per 1998. *Fra Hieronymus til hypertekst, Oversettelse i teori og praksis*. Oslo, Aschehoug
- Ramm**, Wiebke ; **Fabricius-Hansen**, Catherine 2005. *Coordination and discourse – structural salience from a cross-linguistic perspective*. Oslo, N° 30, September 2005, SPRIK (Språk i kontrast)
- Riegel**, M., J-C. Pellat & R. Rioul 1998 [1994]. *Grammaire méthodique du français*. Paris :PUF
- Smith**, Neil; **Cormack**, Annabel 2005. *What is coordination?* Lingua, vol.115, n° 4, 591-610
- Togebly**, Knud 1965. *Structure immanente de la langue française*. Paris, Larousse
- Togebly**, Knud 1965. *Fransk grammatik*. Copenhagen, Gyldendal
- Le Petit Larousse illustré* 2002
- Le Petit Robert* 2002 [1993]

ANNEXE

DE HADDE LATT døren til gangen stå åpen. Fra etasjen under kjente Cecilie duften av jul. Hun prøvde å skille den ene lukten fra den andre.

Der var iallfall surkålen. Det andre måtte være kongerøkel- sen som pappa hadde plassert på kaminen før de gikk i kirken. Kunne hun ikke også fornemme den friske duften fra juletreet?

Cecilie trakk pusten igjen. Hun syntes hun kjente lukten av gavene under treet, av rødt julepapir og gyllent glanspapir med pakkekor og silkebånd. Men enda var det en annen lukt – en ubestemmelig duft av noe fortryllende og magisk. Det var selve julestemningen.

Mens hun luktet, fingret hun med lukene i julekalenderen over sengen. Alle de 24 dørene var åpne. Den største hadde hun åpnet i dag. Nok en gang kastet hun et blikk på engelen som stod bøyd over krybben med Jesus-barnet. I bakgrunnen stod Maria og Josef, men det var akkurat som om de ikke enset engelen.

Kunne det tenkes at engelen var i stallen uten at Maria og Josef var i stand til å se ham?

Hun speidet ut i rommet. Cecilie hadde sett så mange

ganger på den røde lampen i taket, på de hvite gardinene med blå forglemmegei og på bokhyllen med alle bøkene og dukkene, krystallene og smykkesteinene, at alt sammen var blitt som en del av henne selv. På skrivebordet foran vinduet lå reiseguiden fra Kreta ved siden av den gamle Barnebibelen og Snorres gudelære. På veggen som vendte mot mammas og pappasoverom hang den greske kalenderen med alle de søte kattene. På den samme kroken hadde hun hengt det gamle perlekjedet hun hadde fått av mormor.

Hvor mange ganger hadde hun ikke talt de 27 ringene i gardinstangen? Hvorfor var det tretten ringer på den ene siden og fjorten på den andre? Hvor ofte hadde hun ikke forsøkt å telle hvor mange nummer av Illustrert Vitenskap som lå i en stor bunke under skrivebordet? Hun hadde måttet gi opp hver eneste gang. Hun hadde gitt opp å telle blomstene på gardinene også. Det var alltid noen forglemmegei som gjemte seg i foldene.

Under sengen lå den kinesiske dagboken. Cecilie kjente etter med hånden... joda, der var tussipennen også.

Den kinesiske dagboken var en liten stoffbelagt notisbok som hun hadde fått av en lege på sykehuset. Når hun holdt den opp mot lyset, glitret det i de svarte, grønne og røde silketrådene.

Hun hadde ikke orket å skrive så mye dagbok, ikke hadde hun hatt så mye å skrive om heller, men hun hadde bestemt seg for å notere ned alle tanker som hun kom på mens hun lå og tenkte. Hun hadde lovet seg selv å aldri stryke ut noe av det hun skrev, hvert eneste ord skulle stå til dommedag. Det

ville sikkert bli rart å lese i dagboken når hun ble voksen. Over hele den første siden hadde hun skrevet CECILIE SKOTBUS PERSONLIGE NOTATER.

Nå la hun seg tungt ned på puten igjen, prøvde å høre noe nedefra. Av og til tok mamma i noe bestikk på kjøkkenet, ellers var huset helt stille...

De kunne når som helst ventes hjem fra kirken. Rett før – eller like etterpå – ville julen ringes inn. Det var bare så vidt man kunne høre kirkeklokkene på Skotbu. De pleide å gå ut på trappen for å høre dem bedre.

Denne julen kunne ikke Cecilie stå på trappen og høre at julen ble ringt inn. Hun var syk, og hun var ikke bare litt syk, det hadde hun vært i oktober og november. Akkurat nå var Cecilie så syk at julen var som en neve sand som bare skulle stryke mellom fingrene mens hun sov eller var halvt våken. Hun slapp iallfall å være på sykehuset. Der hadde de pyntet til jul allerede i begynnelsen av desember.

Det var bra hun hadde opplevd julen før. Cecilie syntes at det eneste i hele verden som ikke forandret seg, var julen på Skotbu. I noen dager gjorde menneskene det samme som de hadde gjort i år etter år, uten at de behøvde å tenke på hvorfor de gjorde det. «Sånn er tradisjonen», sa de. Det var begrunnelse nok.

De siste dagene hadde hun prøvd å følge med på alt som skjedde i etasjen under. Lydene fra baking og pynting hadde kommet opp fra dypet som små bobler av lyd. Noen ganger hadde Cecilie tenkt seg at førsteetasjen var jorden og at hun selv befant seg i himmelen.

I går kveld hadde de tatt inn juletreet, så hadde pappa pyntet det etter at Lasse hadde lagt seg. Cecilie hadde ikke sett det ennå. Hun hadde ikke sett juletreet!

Det var bra hun hadde en pratsom lillebror. Han kommenterte alt det som de andre bare så eller tenkte. Sånn hadde han bablet i vei om alle juleforberedelsene og julepynten. Han hadde vært Cecilies hemmelige reporter i underverdenen.

Hun hadde fått en bjelle på nattbordet. Når hun ringte i den, var det fordi hun skulle på do eller fordi hun trengte noe. Som regel var det Lasse som kom først. Det hadde hendt at Cecilie hadde ringt med bjellen bare for å få ham til å fortelle hvordan de hadde bakt eller pyntet.

Pappa hadde lovet å bære Cecilie ned i stuen når de skulle åpne pakkene. Hun ønsket seg nye ski. De gamle rakk henne bare til halsgropen. Mamma hadde foreslått å vente med skiuutstyr og den slags til hun ble frisk igjen, men da hadde Cecilie protestert. Hun ville ha ski til jul, dermed basta!

— Det er ikke helt sikkert at du kan stå på ski i vinter, Cecilie. Hun hadde slengt en vase med blomster i gulvet.
— Jeg kan iallfall ikke stå på ski så lenge jeg ikke har noen ski å stå på.

Mamma hadde bare hentet kost og feiebrett uten å fortrekke en mine. Det var nesten det verste. Mens hun feide opp blomstene og glasskårene fra vassen, sa hun:

— Jeg trodde du heller ville ha noe spennende som du kan sitte med i sengen.

Hun hadde kjent et trykk mot tinningen. «Sitte med i

sengen!» Så hadde hun skjøvet en asjett og et glass med saft i gulvet også. Mamma hadde ikke blitt sint nå heller. Hun hadde bare kostet og feid, feid og kostet.

For sikkerhets skyld hadde Cecilie lagt til at hun dessuten ønsket seg skøyter og kjelke...

Ute hadde det vært kaldt vintervær siden begynnelsen av desember. Det hadde hendt at Cecilie helt på egen hånd hadde krøpet ut av sengen og stabbet seg til vinduet. Snøen lå som en myk dyne over det frosne landskapet. I hagen hadde pappa tent julelys i det store furutreet. Det var til ære for henne. De hadde allrid pleid å ha lysene i det vesle grantreet foran inngangen. Mellom grenene i furutreet kunne hun skimte Ravnekollen i det fjerne.

Aldri hadde naturen utenfor vært skarper i konturene enn disse siste dagene før jul. En gang hadde Cecilie sett at postmannen kom syklende selv om det var nesten ti kuldegrader og masse løssnø på veien. Først hadde hun trukket på smilebåndet. Hun hadde banket i ruten og vinket til ham. Han hadde sett opp og vinket tilbake med begge armene, så hadde sykkelens hans veltet i den løse snøen. Straks han forsvant bak låven, hadde hun krøpet tilbake til sengen og grått. Det hadde vært som om selve meningen med livet var et syklende postbud på vinterføre.

Også en annen gang hadde hun fått tårer i øynene av å stå foran vinduet. Hun hadde hatt så lyst til å springe ut i vinter-eventyret. Foran låvedøren hadde to dompaper trippet fram og tilbake i en finurlig lek. Cecilie hadde begynt å le. Hun skulle så gjerne vært en dompap selv. Så hadde hun kjent at

hun ble fuktig i øyekrokene. Til slutt hadde hun løftet en tåre på en av fingrene og tegnet en engel på vindusglasset. Da det gikk opp for henne at hun hadde tegnet engelen med sine egne tårer, måtte hun le igjen. Hva var egentlig forskjellen på engletårer og tåreengler?

Hun måtte ha duppet av, for hun våknet brått av at det gikk i ytterdøren nede.

Det var kirkefolket! Cecilie hørte hvordan de trampet av seg snøen. Hørte hun ikke også at det kimte i klokker?

— God jul, mamma!

— God jul, gutten min.

— God jul til deg også, Tone.

Morfar kremtet:

— Ja, her lukter det julefest.

— Du kan ta frakken hans du, Lasse.

Cecilie syntes hun kunne se dem. Mormor smilte og klemte på alle sammen, mamma knytte av seg det røde forkleet mens hun klemte morfar, pappa strøk Lasse over håret, morfar hadde tent en sigar...

Var det noe Cecilie var blitt flink til den siste tiden, så var det å se med ørene.

Den oppøste stemningen i underetasjen ble avbrutt av stille hvisking. Ineste øyeblikk var pappa på vei opp trappene. Han tok dem i fire eller fem steg.

— God jul, Cecilie!

Han la armene rundt henne og klemte henne forsiktig inntil seg. Så smatt han ut på gulvet igjen og åpnet vinduet på vidt gap.

— Hører du?

Hun løftet hodet fra puten og nikket:

— Da er klokken fem.

Han lukket vinduet igjen og satte seg på sengekanten.

— Får jeg nye ski?

Det var som om hun spurte fordi hun håpet at han skulle svare nei. Da ville hun fått en ny sjansse til å være sint, og det kjentes nesten bedre enn bare å være lei seg.

Pappa satte en finger foran munnen sin.

— Ingen særbehandling, Cecilie. Du får vente og se.

— Så får jeg vel det, da.

— Er det sikkert at du ikke vil ligge på sofaen mens vi spiser?

Hun ristet på hodet. Dette hadde de snakket om mange ganger de siste dagene. Det var bedre å være uthvilt til gavene. Hun orket jo ikke noe julemat likevel. Da ville hun bare begynne å kaste opp.

— Men alle dørene skal være åpne.

— Selvsagt!

— Og så må dere snakke høyt... og bråke forferdelig ved bordet.

— Det skulle bare mangle.

— Og når dere har lest juleevangeliet, kommer mormor opp og leser det for meg.

— Det har vi jo avtalt.

Hun sank ned på den store puten.

— Kan du gi meg walkman'en?

Han gikk til bokhyllen og rakte henne kassetten og spilleren.

— Da klarer jeg resten selv.

Pappa gav henne et kyss i pannen.

— Jeg ville aller helst sittet her hos deg, hvisket han.
— Men så er det de andre også, vet du. Jeg får heller være her hele resten av julen.

— Jeg har sagt at dere skal feire jul helt vanlig.

— Helt vanlig, ja.

Han listet seg ut.

Cecilie la Sissel Kyrkjebøs julekassett i walkman'en. Snart hadde ørene hennes sugd all den deilige julestemningen ut av kassetten. Hun tok hodesettet av seg, og nå — joda, de hadde satt seg.

Det var mamma som leste juleevangeliet. Da hun var ferdig, sang de «Deilig er jorden».

Så var mormor på vei opp trappene. Det var Cecilie som hadde planlagt alt sammen.

— Her kommer jeg, Cecilie!

— Hysj! Du skal bare lese...

Mormor satte seg på en pinnestol som stod foran sengen og leste:

— «Det skjedde i de dager at det gikk ut befaling fra keiser Augustus om at hele verden skulle innskrives i manntall...»

Da hun så opp fra Bibelen, hadde Cecilie tårer i øynene.

— Gråter du?

Hun nikket.

— Men det er jo ikke trist...

Cecilie nikket igjen:

— «Og dette skal dere ha til tegn: Dere skal finne et barn som er svøpt og ligger i en krybbe...»

— Du mener at det er vakkert?

Cecilie nikket for tredje gang.

— Vi gråter når noe er trist, sa mormor etter en stund.
— Så fellers vi gjerne en tåre når noe er vakkert også.

— Men vi begynner ikke å le når noe er stygt?

Mormor måtte tenke seg om.

— Vi ler av klovner fordi de er morsomme. Noen ganger ler vi sikkert fordi de er stygge også... Se her!

Hun trakk ansiktet sammen i en stygg grimase, og nå måtte Cecilie le.

Mormor fortsatte:

— Kanskje blir vi triste når vi ser noe vakkert, fordi vi vet at det ikke skal vare bestandig. Så begynner vi å le når noe er stygt, fordi vi forstår at det bare skaper seg.

Cecilie stirret opp på henne. Mormor var det klokeste mennesket i hele verden.

— Nå må du gå ned til de andre klovnene, sa hun.

Hun rettet på puten hennes og strøk henne over kinnet.

— Jeg gleder meg til du kommer også. Nå skal vi bare spise...

Da mormor var i trappen, famlet Cecilie etter pennen og den kinesiske notisboken. Aller først hadde hun skrevet:

Jeg står ikke lenger på en ukjent strand i Egeerhavet. Men bølgene slår fortsatt mot stranden så steinene ruller fram og tilbake og bytter plass med hverandre i all evighet.

Hun leste fort igjennom alt hun hadde skrevet til nå. Så skrev hun:

Vi gråter når noe er trist. Så feller vi gjerne en tåre når noe er vakert også. Når noe er morsomt eller stygt, ler vi. Kanskje blir vi triste når noe er vakert fordi vi vet at det ikke skal vare bestandig. Så begynner vi å le når noe er stygt fordi vi forstår at det bare skaper seg.

Klowner er morsomme å se på fordi de er så gyselig stygge. Når de tar av seg klownemasken foran sminkespeilet, blir de meget vakre. Derfor blir klowner så triste og ulykkelige hver gang de går inn i sirkusvognen sin og lukker døren hardt igjen etter seg.

Hun duppet av igjen og våknet ikke før pappa kom opp for å hente henne.

— Gaveutdeling! forkynnte han.

Han skjøv armene inn under Cecilie og løftet henne høyt opp sammen med den røde dynen. Puten fulgte ikke med, så det lyse håret hennes falt mot gulvet idet han løftet henne. Det hadde rukket å bli ganske langt igjen.

Nederst i trappen stod morfar og Lasse.

— Du ser ut som en engel, erklærte morfar. — Dynen er som en rosenkry.

— Engler daler ned i skjul, sang Lasse.

De var midtveis i trappen da hun snudde på hodet og møtte blikkene deres.

— Tøys og tull! protesterte hun. — Engler sitter oppå skyene. De henger vel ikke og dingler under dem.

Morfar humret, han svarte med å blåse en tykk sky av sigarrøyk ut i rommet.

Pappa la Cecilie på den røde divanen. De hadde bygd opp med puter så hun skulle se juletreet. Hun kikket opp:

— Det var ikke den stjernen vi brukte i fjor.

Mamma kom styrtende til — som om hun var lei seg for at ikke alt var som i fjor:

— Nei, vet du, den fant vi ikke. Pappa måtte kjøpe en ny.

— Mystisk ...

Cecilie så seg rundt i rommet, og de andre så at hun så seg rundt. Det gjorde de både ved å kikke på henne og ved å følge blikket hennes til alle tingene hun så på.

Ingen krøk var mørk. Cecilie talte 27 levende lys — akkurat like mange som det var ringer i oldemorstangen oppe. Var ikke det et pussig sammenreff?

Under treet lå alle pakkene. Den eneste forskjellen fra i fjor var at morfar ikke skulle være julenisse. Også det var bestemt av Cecilie:

— Sånt nissetøys tror jeg ikke at jeg orker, altså.

Bordet var dekket med asjetter og kaffekopper, kakefat og hjemmelagde marsipanfigurer med konditorfarger.

— Vil du ha noe?

— Litt sitronbrus, kanskje. Og en sandkake uten jordbærkrem.

De stod omkring henne alle sammen. Lasse holdt seg i bakgrunnen. Det så ut som om han syntes det var litt mist at Cecilie var kommet ned for å være med på gaveutdelingen. Det var iallfall noe svært høytidelig.

— God jul, Lasse.
— God jul.

— Så var det gavene, sa morfar. — Det er jeg som har fått det høytidelige oppdraget.

De benket seg rundt treet, og morfar begynte å lese på pakkekortene. Cecilie noterte seg at ingen av pakkene kunne være kjelke eller ski, men hun fikk vente med å være sur for det. Det kunne komme noe ut fra gjemmesteder andre plasser i huset. Sånt hadde skjedd før.

— Til Cecilie fra Marianne.

Marianne var bestevenninnen hennes. Hun bodde på den andre siden av Leira, men de gikk i samme klasse.

Det var en bitteliten pakke. Kunne det være et smykke? Kanskje var det noe nytt til samlingen av smykkesteiner...

Hun rev av papiret og åpnet en gul eske. På en liten vartdott lå en rød sommerfugl, en nål... Cecilie løftet den ut av esken, men straks hun tok i den, forandret den farge fra rødt til grønt. Snart ble den både blå og fiolett også.

— En magisk sommerfugl...

— ... som forandret farge når temperaturen skifter, nikket pappa.

Alle måtte holde i den. Når de klemte den tett inn til hånden, ble den grønn og blå. Bare i Cecilies hånd ble den fiolett.

— En febersommerfugl, sa Lasse. Men alle lot som om de ikke hadde hørt det.

Neste pakke var til ham. Han fikk et par jetski av tante Ingrid og onkel Einar.

— Jeg hadde for min del foretrukket ordentlige ski, sa Cecilie. — Men gjerne for meg.

Nå gikk det slag i slag. Etter som pakkene under juletreet minket, ble det fullere av saker og ting på stoler og bord. Pappa samlet opp papiret og dyttet det ned i en svart plastsekk.

Så måtte morfar ut. De voksne drakk kaffe, Lasse drakk brus. Cecilie fikk medisiner.

Da morfar var tilbake i stuen, kom han bærende på noe langt og tungt som var pakket inn i blått julepapir med stjerner av gull.

Cecilie heiste seg opp i sofaen:

— Ski!

— Til skidisen fra mormor og morfar, leste morfar.

— Skidisen?

— Eller skigudinnen, forklarte mormor. — Det er deg det, vet du.

Cecilie rev av papiret. Skiene var like røde som julepapiret hadde vært blått.

— Stilige! Jeg skulle ønske jeg kunne prøve dem med en gang.

— Ja, vi får håpe at du snart er på beina igjen.

Fra nå av hadde Cecilie skiene i sofaen mens de andre pakkene ble delt ut. Også den siste pakken var så stor at den måtte hentes utenfor, og også den var til Cecilie. Hun kunne på lang avstand gjette hva det var.

— Kjelke! Dere er gjerne...

Mamma bøyde seg over henne og kløp henne i kinnet.

– Tror du vi hadde våget å gi deg noe annet?
Hun trakk på skuldrene.

– Dere våget å ikke gi meg skøyter.

– Ja, den sjansen tok vi.

Nå var det duket for det lange kaffemåltidet. Cecilie frydet seg over synet av kakefat, fruktfat, marsipan, hjemmelaget konfekt og nøtter. Det var nøyaktig slik det skulle være. Det skulle være jul. Selv spiste hun bare et stykke julekake. Hun bestilte en ristet loffskive med honning også.

Morfar fortalte om julen i gamle dager. Hver eneste jul i over seksti år hadde han feiret i denne stuen. Et år hadde også han ligget syk.

Da de skulle gå rundt juletreet, hadde Cecilie begynt å glippe med øynene. Hun ville bæres opp på rommet.

Først gikk Lasse og mamma i skytteltrafikk med alle gavene. Cecilie forlangte å få med seg alt sammen. Til slutt bar pappa henne opp etter at de hadde utvekslet ønsker om at det skulle bli en god jul i morgen også.

Slik sovnet Cecilie mens lydene fra julesanger og juletre-gang boblet opp fra dypet nedenfor. Det var mormor som spilte på piano.

HUN VÅKNET BRÅTT. Det måtte være natt, for det var helt stille i huset. Cecilie åpnet øynene og tente lyset over sengen.

Hun hørte en stemme som spurte:

– Har du sovet godt?

Hvem var det? Det satt ingen på stolen foran sengen. Det stod ingen ute på gulvet heller.

– Har du sovet godt? sa det igjen.

Cecilie heiste seg opp og så seg rundt. Så rykket hun til: Det satt en skikkelse i vindusposten. Bare et lite barn fikk plass der, men det var ikke Lasse. Hvem kunne det være da?

– Ikke vær redd, sa den fremmede, stemmen var lys og klar.

Han eller hun var kledd i en hvit kjortel og var naken på føttene. Det var bare så vidt Cecilie kunne skimte et ansikt mot det skarpe lyset fra treet utenfor.

Hun måtte gni seg i øynene, men den hvitkledd skikkel-sen satt der fortsatt.

Var det en jente eller var det en gutt? Cecilie var ikke så sikker, for han eller hun hadde ikke så mye som et hår på hodet. Hun bestemte seg for at det måtte være en gutt, men hun kunne like gjerne ha bestemt seg for det motsatte.

— Tu es encore plus jolie quand tu es assise auprès de moi.

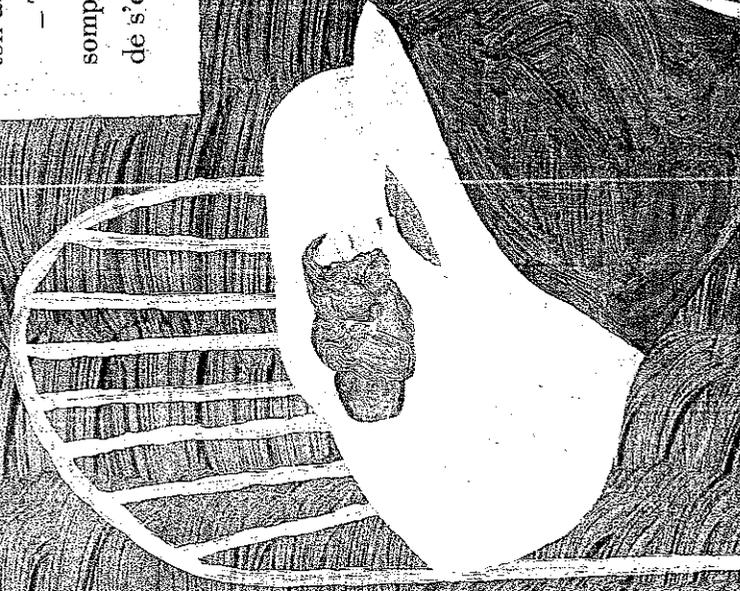
— Mais je ne peux pas me voir, car je suis à présent de l'autre côté du miroir.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'Ariel lâcha sa main. Il dit sur un ton admiratif :

— Tu ressembles à un papillon somptueusement paré qui viendrait de s'envoler de la main de Dieu.

DANS *un* MIROIR, OBSCUR

Jostein Gaarder



12618-86-97 R212
2140212010950051
PRIX: F95.00

03-97 95 F
ISBN 2-02-029999-2



Chapitre 1

Ils avaient laissé ouverte la porte de la chambre. Cécilie sentait monter à l'étage les odeurs familières si caractéristiques de Noël. Elle s'amusa à les reconnaître les unes après les autres.

Facile, le chou rouge au cumin ! Et puis l'encens que son père faisait brûler sur la cheminée avant de se rendre à l'église. (Et là) n'était-ce pas l'odeur fraîche du sapin ? Cécilie inspira profondément et crut sentir jusqu'à la présence des cadeaux déposés au pied de l'arbre dans leur beau papier-cadeau rouge ouydoré, les rubans de soie avec les étiquettes pour chacun... Tout cela constituait un parfum qui, au fond, était indéfinissable et pénétrant, quelque chose de magique, au cœur même de Noël.

Perdue dans ces évocations, elle effleura du doigt le calendrier de l'Avent suspendu au-dessus de son lit. Les vingt-quatre fenêtres étaient enfin ouvertes ; aujourd'hui même, elle avait déplié la dernière, la plus grande de toutes. Elle ne put s'empêcher de regarder encore une fois l'ange, penché au-dessus de la crèche où reposait l'enfant Jésus. A l'arrière-plan se tenaient Marie et Joseph, mais ils paraissaient ne pas s'apercevoir de la présence de l'ange.

Comment expliquer que l'ange fût dans l'étable sans que Marie et Joseph ne s'en rendent compte ?

Elle promena son regard autour de la chambre. Elle avait si souvent fixé la lampe rouge du plafond, les rideaux blancs piqués de myosotis, les étagères avec ses livres, ses poupées, sa collection de pierres précieuses et de minéraux ainsi que ses bijoux, qu'ils étaient devenus comme une partie d'elle-même. Sur le bureau devant la fenêtre, un guide de voyage sur la Crète côtoyait une vieille Bible pour enfants et un livre de mythologie nordique. Sur le mur qui la séparait de la chambre à coucher de ses parents, était accroché le calendrier grec illustré d'adorables chatons. Elle en avait profité pour y suspendre aussi le vieux collier de perles que sa grand-mère lui avait offert.

Combien de fois avait-elle compté les vingt-sept anneaux de la tringle à rideaux ? (Pourquoi y en avait-il treize d'un côté et quatorze de l'autre ?) Et les numéros de *Science et Vie* qui s'entassaient sous son bureau ? Elle avait dû chaque fois renoncer à trouver le chiffre exact. De même, elle avait abandonné l'idée de compter les myosotis des rideaux. De toute façon, il s'en cachait trop dans les plis...

Sous son lit, elle avait glissé son « journal intime chinois ». Elle n'avait qu'à tendre la main pour vérifier qu'il était bien là... et le feutre aussi.

Son « journal intime chinois » était un petit carnet qu'un médecin de l'hôpital lui avait offert. Quand elle le mettait à la lumière, les fils de soie noirs, verts et rouges de la couverture brillaient.

Elle n'avait pas le courage de tenir un vrai journal —

d'ailleurs, qu'aurait-elle eu à raconter ? —, mais elle avait décidé d'y consigner toutes les pensées qui lui venaient à l'esprit, à force de rester couchée. Elle s'était promis de ne rien raturer, chaque mot devait rester tel qu'il était jusqu'au jour du Jugement dernier. Ce serait amusant de relire ce journal une fois qu'elle serait grande. Sur la page de garde, elle avait écrit en grandes lettres majuscules :
PENSÉES INTIMES DE CÉCILIE.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et tendit l'oreille pour écouter ce qui se passait en bas. De temps en temps, elle entendait sa mère fouiller dans le tiroir à couverts de la cuisine, sinon la maison était silencieuse...

Les autres devraient rentrer d'un instant à l'autre de l'église. Juste avant — ou juste après — sonneraient les cloches de Noël. Il est vrai qu'on les entendait à peine de la maison de Skotbu, aussi avait-on pris l'habitude de sortir sur le perron les écouter.

Mais ce Noël-ci, Cécilie ne pourrait pas être dehors pour le carillon de Noël : elle était malade. Pas un peu malade comme en octobre et en novembre, mais si gravement que Noël était comme une poignée de sable qui lui filait entre les doigts. Elle dormait ou somnolait, mais au moins, elle n'était pas à l'hôpital. Là-bas, ils avaient déjà sorti les décorations de Noël début décembre !

Encore une chance qu'elle sût ce qu'était Noël ! S'il existait une chose au monde qui fût immuable, lui semblait-il, c'était bien Noël à Skotbu. Pendant quelques jours, les habitants accomplissaient les mêmes gestes, année après année, sans avoir à se demander pourquoi. « C'est la tradition qui veut cela », disaient-ils. Il n'y avait rien à ajouter.

Ces derniers jours, toutes ses pensées étaient tournées vers ce qui se déroulait en bas. Le bruit des préparatifs en cuisine ou le froissement des décorations étaient autant de bulles de sons qui montaient jusqu'à elle. Parfois, Cécilie s'imaginait que le rez-de-chaussée était la terre et qu'elle-même se trouvait au ciel.

Hier soir, ils avaient rentré l'arbre de Noël et Papa l'avait décoré, après avoir couché Lasse, son petit frère. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Cécilie n'avait donc pas encore vu le sapin !

Encore heureux qu'elle eût un petit frère bavard qui n'hésitait pas à tout raconter, avec force commentaires ! Grâce à lui, elle avait pu, à sa façon, suivre en détail tous les préparatifs de la fête. Dans le monde d'en bas, Lasse était son agent secret.

Elle agitant la clochette qui était posée sur sa table de nuit et, en règle générale, il accourait le premier. Aussi Cécilie ne s'était-elle pas privée de le faire monter pour qu'il la tienne au courant de tout.

Papa avait promis de la porter dans le salon, au moment d'ouvrir les cadeaux. Elle avait demandé une nouvelle paire de skis. Ceux qu'elle avait lui arrivaient à peine au cou. Maman avait eu beau lui faire comprendre qu'il valait peut-être mieux attendre qu'elle fût tout à fait rétablie pour songer à faire du ski, Cécilie avait vigoureusement protesté : elle voulait ses skis pour Noël, c'était clair, non ?

— Tu sais, peut-être que tu ne pourras pas faire de ski cet hiver...

Cécilie avait accueilli cette phrase en renversant un vase de fleurs par terre.

— En effet, je ne vois pas comment je pourrais faire du ski si je n'ai même pas de skis à ma taille !

Maman, le visage impassible, avait cherché la balayette. Son calme était insupportable. Tout en ramassant les fleurs et les débris de verre, elle avait dit :

— Je pensais que tu aurais préféré quelque chose d'intéressant à faire au lit.

Elle avait senti comme une pression contre ses tempes. « Quelque chose d'intéressant à faire au lit ! » Et vlan ! Encore une assiette et un verre de jus de fruits par terre. Maman ne s'était toujours pas mise en colère et avait continué à ramasser, un à un, tous les débris.

Histoire de bien marquer le coup, Cécilie avait ajouté que, tout bien réfléchi, elle désirait aussi des patins et une luge...

Dehors, il faisait un froid de canard depuis le début du mois de décembre. Cécilie s'était parfois risquée à aller, d'un pas chancelant, jusqu'à la fenêtre. La neige reposait comme un gros édreton moelleux sur le paysage gelé. Papa avait allumé une guirlande dans le grand sapin du jardin. C'était en son honneur, sinon, on choisissait tous les jours le petit, devant l'entrée. Ainsi, à travers les branches du sapin, elle pouvait deviner la colline aux Corbeaux dans le lointain.

Jamais la nature ne lui était apparue avec une telle netteté que ces dernières journées avant Noël. Elle n'avait eu aucune peine à reconnaître le facteur qui, même par presque - 10°C, arrivait à bicyclette sur le chemin fraîchement enneigé. Elle avait d'abord esquissé un sourire, puis avait frappé au carreau en lui faisant un petit signe de la main. Il l'avait alors aperçue, avait lâché son guidon

pour la saluer et il avait dérapé dans la poudreuse. Après l'avoir vu disparaître derrière la grange, elle avait péniblement réussi à regagner son lit et s'était mise à pleurer. Le sens de sa vie lui paraissait se résumer à l'image d'un facteur chancelant, se frayant à vélo un chemin dans la neige.

Une autre fois aussi, elle avait eu les larmes aux yeux rien qu'en restant à la fenêtre. Si seulement elle avait pu sortir et aller se balader dans ce paysage féérique ! Devant la porte de la grange, deux bouvreuils s'amusaient à se poursuivre. Cécilie avait souri à leur jeu subtil. Elle aurait bien aimé être elle aussi un bouvreuil ! Puis elle s'était rendu compte que son regard se voilait. Alors, d'un doigt, elle avait recueilli une larme et esquissé un ange sur la vitre. En comprenant qu'elle avait ébauché cet ange avec ses propres larmes, elle ne put s'empêcher de sourire à nouveau. Au fond, quelle était la différence entre les larmes d'un ange et un ange de larmes ?

Elle avait dû s'assoupir un instant, car elle fut tirée de sa somnolence par le bruit de la porte d'entrée.

Ils étaient donc revenus de l'église ! Cécilie les entendit secouer la neige de leurs chaussures. Et n'étaient-ce pas les cloches qui sonnaient là-bas ?

— Joyeux Noël, Maman !

— Joyeux Noël, mon trésor.

— Joyeux Noël à toi aussi, Tone, dit son père.

Le grand-père toussoya :

— Hmm... Ça sent drôlement bon dans la cuisine...

— Lasse, tiens ! Prends son manteau !

Cécilie n'avait aucun mal à imaginer la scène : sa

grand-mère qui souriait et embrassait tout le monde, Maman qui enlevait son tablier tout en donnant un baiser à son père qui pouvait ensuite tranquillement allumer son cigare, son père qui passait la main dans les cheveux de Lasse...

S'il y avait un domaine où Cécilie était devenue une experte ces derniers temps, c'était celui de voir avec les oreilles.

Le joyeux brouhaha du rez-de-chaussée fit place à des chuchotements et elle entendit son père monter l'escalier quatre à quatre.

— Joyeux Noël, Cécilie !

Il l'embrassa et la serra doucement contre lui. Puis il courut ouvrir grand la fenêtre.

— Tu entends ?

Elle souleva la tête de l'oreiller et répondit :

— Cela veut dire qu'il est cinq heures.

Il referma la fenêtre et vint s'asseoir sur le bord du lit.

— Alors, mes nouveaux skis, je les aurai ou pas ?

Elle aurait presque aimé qu'il réponde non. Cela lui aurait donné une bonne raison pour se mettre en colère, ce qui était, tout compte fait, plus agréable que de se sentir si impuissante.

Son père mit un doigt devant sa bouche.

— Aucun traitement de faveur, Cécilie. Allez, patiente encore un peu...

— Je ne fais que ça...

— Tu es sûre, tu ne préfères pas être allongée sur le canapé, pendant que nous mangeons ?

Elle secoua la tête. Ils en avaient déjà parlé plusieurs fois ces derniers jours. Il valait mieux qu'elle soit bien

reposée lorsqu'ils ouvriraient les cadeaux. De toute façon, elle ne pourrait rien avaler du repas de Noël : elle se mettrait tout de suite à vomir.

— Mais je veux que vous laissiez toutes les portes ouvertes.

— Bien entendu !

— Et parlez bien fort... surtout à table ! Je veux que vous fassiez le plus de bruit possible.

— Promis.

— Et après avoir lu l'Évangile de Noël, je veux que Grand-mère monte me le relire.

— Elle ne demande pas mieux, tu sais bien.

Elle laissa retomber sa tête sur le grand oreiller.

— Tu peux me passer mon baladeur ?

Il alla chercher son baladeur, prit des cassettes sur l'étagère et les lui donna.

— Ça va, pour le reste je peux me débrouiller toute seule.

Son père lui déposa un baiser sur le front.

— Tu sais bien que j'aurais préféré rester à côté de toi, chuchota-t-il. Mais il faut penser aux autres. Je passerai plus de temps avec toi juste après le réveillon.

— Vous devez fêter Noël comme d'habitude, je vous l'ai déjà dit.

— Comme d'habitude, mais oui...

Il sortit de la chambre sans faire de bruit.

Cécilie choisit une cassette de Sissel Kyrkjebø avec des chants traditionnels et se sentit aussitôt transportée dans l'univers feutré de Noël. Elle enleva le casque et tendit l'oreille : ils étaient tous assis au salon.

C'était sa mère qui lisait l'Évangile de Noël. Quand

elle eut terminé, ils entonnèrent tous le psaume « Merveilleuse est la Terre ».

Puis sa grand-mère monta l'escalier. Exactement comme Cécilie l'avait décidé.

— J'arrive, Cécilie !

— Chut ! Tu vas juste lire...

Sa grand-mère prit place sur la chaise en bois au pied du lit et commença à lire :

— « *Or, il advint, en ces jours-là, que parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de tout le monde habité...* »

Elle marqua une pause et vit que Cécilie avait les larmes aux yeux.

— Tu pleures ?

Cécilie baissa la tête.

— Mais ce n'est pourtant pas triste...

Cécilie fit signe que si.

— « *Et ceci vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche...* » Tu trouves cela tellement beau ?

Cécilie acquiesça encore.

— Nous pleurons quand nous sommes tristes, reprit sa grand-mère. Mais aussi quand nous sommes particulièrement émus par quelque chose de beau.

— Alors, pourquoi ne se met-on pas à rire devant quelque chose de laid ?

Sa grand-mère dut réfléchir un instant.

— Les clowns nous font rire parce qu'ils sont drôles. Parfois aussi parce qu'ils sont laids... Tiens, regarde !

Elle fit une affreuse grimace, ce qui fit rire Cécilie.

Sa grand-mère poursuivit :

— Peut-être sommes-nous tristes quand nous voyons quelque chose de beau, parce que nous savons qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Et nous trouvons drôle quelque chose de laid, parce que nous savons que c'est juste pour rire.

Cécilie était éperdue d'admiration. Sa grand-mère était décidément la personne la plus intelligente du monde.

— Allez, va rejoindre les autres clowns, lança Cécilie.

Sa grand-mère tapota son oreiller et lui caressa la joue.

— J'ai hâte que tu viennes. Nous allons d'abord passer à table...

Quand sa grand-mère fut dans l'escalier, Cécilie se pencha pour prendre son feutre et son carnet chinois. Elle avait commencé par écrire :

Je ne me trouve plus sur une plage inconnue de la mer Égée. Mais les vagues continuent de venir s'échouer sur la grève, faisant rouler les galets dans un éternel mouvement de va-et-vient où ils changent constamment de place.

Elle relut vite ses premières phrases avant de poursuivre :

Nous pleurons quand quelque chose est triste, mais aussi quand quelque chose est beau. Quand quelque chose est amusant ou laid, nous rions. Peut-être que nous devenons tristes devant quelque chose de beau parce que nous savons que cette beauté n'est pas éternelle. Et nous trouvons drôle quelque chose de laid parce que nous savons que c'est juste pour rire.

Les clowns sont amusants parce qu'ils ont l'air affreusement laids. Quand ils enlèvent leur masque de clown devant la glace, ils deviennent très beaux. Voilà pourquoi les clowns sont si tristes et malheureux quand ils rentrent le soir dans leur roulotte et claquent la porte derrière eux.

Cécilie s'assoupit à nouveau et fut réveillée par la voix de son père :

— C'est l'heure de la distribution des cadeaux ! lança-t-il gaiement.

Il glissa un bras sous Cécilie et la souleva avec son édreton rouge, laissant l'oreiller sur le lit. Les cheveux blonds de l'enfant flottaient derrière elle. Comme ils avaient repoussé !

Au pied de l'escalier l'attendaient son grand-père et Lasse.

— On dirait que tu es un ange, s'exclama Grand-père. Ton édreton ressemble à un nuage rose.

— « Les anges descendirent des nuées... », chanta Lasse.

Au milieu de l'escalier, Cécilie parvint à tourner la tête et croisa leurs regards.

— Vous avez fini de dire des bêtises ? protesta-t-elle. Les anges sont assis sur les nuages. Si vous croyez qu'ils restent comme ça en l'air !

Son grand-père pouffa de rire et tira une grosse bouffée de son cigare.

Papa déposa Cécilie sur le canapé rouge. Ils avaient installé les coussins de façon à ce qu'elle pût voir le sapin. Ses yeux se dirigèrent vers le sommet de l'arbre.

— On n'avait pas utilisé cette étoile-là l'an dernier !

Désolée que tout ne fût pas exactement comme l'année précédente, sa mère se hâta d'expliquer :

— Je sais bien, mais impossible de la retrouver. Papa a dû en acheter une autre.

— Étrange...

Cécilie promena ses regards dans la pièce tandis que les autres observaient ses moindres réactions au fur et à mesure que ses yeux se posaient sur tel ou tel objet. Chaque coin du salon était éclairé par des bougies ; elle en compta vingt-sept en tout, tiens, comme le nombre d'anneaux sur la tringle de son arrière-grand-mère. Drôle de coïncidence !

Ils avaient mis tous les cadeaux sous le sapin. La seule vraie différence avec l'année dernière, c'était que son grand-père ne se déguiserait pas en Père Noël. Encore une décision de Cécilie :

— Ces histoires de Père Noël, je n'en ai plus vraiment le courage maintenant.

La table était couverte d'assiettes, de tasses de café, de plats remplis de gâteaux et de personnages en pâte d'amandes colorée.

— Désires-tu quelque chose ?

— Oh, juste un peu de limonade au citron. Et un sablé mais sans crème à la fraise.

Ils s'étaient tous rapprochés d'elle. Seul Lasse se tenait en retrait, comme si la présence de sa grande sœur l'effrayait un peu au moment d'ouvrir les cadeaux. Tout devenait soudain si sérieux.

— Joyeux Noël, Lasse !

— Joyeux Noël...

— Bon, et si on passait aux cadeaux ? proposa son grand-père. C'est à moi que revient l'honneur de les distribuer !

Ils firent cercle autour de l'arbre et le grand-père commença à lire les noms sur les cartes. Aucun des paquets ne pouvait être une luge ou des skis, remarqua Cécilie aussitôt, mais autant attendre encore un peu avant de bouder. Il arrivait que des cadeaux surgissent de différentes cachettes ici, dans la maison. Cela s'était déjà produit.

— « Pour Cécilie de la part de Marianne ».

Marianne était sa meilleure amie. Elle habitait de l'autre côté de la rivière, mais elles allaient dans la même classe.

C'était un paquet minuscule. Un bijou, peut-être ? Ou une pierre précieuse de plus pour sa collection...

Elle arracha le papier-cadeau et ouvrit la petite boîte jaune. Sur un bout de coton reposait un papillon rouge, une broche... Cécilie le retira de la boîte, mais à peine l'avait-elle touché qu'il devint vert, puis bleu et violet.

— Oh ! un papillon magique...

— ... qui change de couleur selon la température, précisa son père.

Et tous de vouloir le toucher. Quand ils le tenaient bien à plat contre la paume, il était vert et bleu. Mais dans celle de Cécilie, il devenait violet.

— Un papillon de fièvre... dit Lasse.

Mais chacun fit semblant de n'avoir rien entendu.

Le cadeau suivant était pour lui. C'était une paire de skis « spécial glisse », de la part de tante Ingrid et d'oncle Einar.

— Moi, j'aurais préféré un autre genre de skis, commenta Cécilie, mais chacun ses goûts.

Puis on déballa les cadeaux, les uns après les autres. Moins il y en avait sous l'arbre, plus les fauteuils et la

table croulaient sous les présents. Son père ramassait les papiers-cadeau et les fourrait dans un grand sac-poubelle noir.

Le grand-père sortit un instant et les autres en profitèrent pour boire leur café et Lasse, sa limonade. Cécilie, quant à elle, eut droit à ses médicaments.

Quand son grand-père revint au salon, il portait quelque chose de long et de lourd, enveloppé dans du papier argenté bleu avec des étoiles en or.

Cécilie se redressa sur le canapé :

— Mes skis !

— « A la divinité du ski de la part de ses grands-parents ».

— La divinité du ski ?

— Ou à la déesse scandinave du ski, expliqua sa grand-mère. Toi, si tu préfères.

Cécilie déchira le papier. Ses skis étaient d'un rouge éclatant qui ressortait encore mieux sur le bleu du papier-cadeau.

— Oh, ils sont vraiment splendides ! Si seulement je pouvais les mettre aux pieds tout de suite...

— Oui, espérons que tu seras bientôt sur pied.

A partir de cet instant, Cécilie garda ses skis auprès d'elle sur le canapé tandis que les autres finissaient de distribuer les cadeaux. Le dernier cadeau aussi était tellement gros qu'il fallut sortir le chercher et, à nouveau, il fut pour Cécilie. Elle devina tout de suite ce que c'était.

— Une luge ! Vous êtes fous...

Sa mère se pencha sur elle et lui pinça la joue.

— Penses-tu vraiment qu'on aurait osé t'offrir autre chose ?

Cécilie haussa les épaules.

— Vous avez bien osé ne pas m'offrir les patins...

— Tu as raison, ce risque-là, nous l'avons pris.

La table fut enfin dressée pour le thé. A la vue de tous les gâteaux, des fruits, des noisettes, des pâtes d'amandes et des truffes faites à la maison, le cœur de Cécilie se mit à battre très fort. Elle avait tellement attendu ce moment ! Noël, c'était comme ça, et pas autrement. Elle-même ne grignota qu'un morceau du cake traditionnel, mais demanda à avoir une tartine de pain grillé avec du miel.

Son grand-père raconta comment était Noël dans sa jeunesse. Chaque année, pendant plus de soixante ans, il avait fêté Noël dans ce salon. Sauf une fois où il avait dû rester alité.

Au moment de tourner autour de l'arbre en chantant, Cécilie sentit ses yeux se fermer et elle pria qu'on la ramène dans sa chambre.

Lasse et sa mère firent d'abord la navette pour monter tous les cadeaux. Cécilie voulait tout avoir avec elle là-haut. Enfin tous se souhaitèrent un joyeux Noël et son père la porta dans son lit.

C'est ainsi que, sur fond de chants et de danses de Noël joués par sa grand-mère au piano, telles des bulles remontant à la surface, Cécilie sombra dans le sommeil.

Marc Levy

La prochaine fois

roman

Robert Laffont

1.

– C'est moi, je quitte Stapledon, je serai en bas de chez toi dans une demi-heure, j'espère que tu es là ? Foutu répondeur ! J'arrive.

Peter raccrocha nerveusement, il fouilla dans ses poches à la recherche de ses clés avant de se rappeler qu'il les avait confiées la veille au voiturier. Il consulta sa montre, l'avion pour Miami ne décollait de Logan Airport qu'en fin d'après-midi, mais en ces temps troublés les nouvelles consignes de sécurité imposaient de se présenter à l'aéroport au moins deux heures avant le départ. Il referma la porte du petit appartement élégant qu'il louait à l'année dans une résidence du quartier financier et emprunta le corridor aux moquettes épaisses. Il appuya trois fois sur le bouton d'appel de l'ascenseur, geste d'impatience qui n'avait jamais accéléré l'arrivée de la cabine. Dix-huit étages plus bas, il passa d'un pas pressé devant M. Jenkins, le concierge de l'immeuble, et l'informa qu'il serait de retour le lendemain. Il avait laissé dans son entrée un sac de linge à faire enlever par la laverie qui touchait l'immeuble.

La prochaine fois

lorsque ce dernier lui tendit courtoisement une clé à tête ronde. Alors que Peter le regardait interloqué, Jenkins dit d'un ton neutre :

- Si le parcours inverse devait retenir votre attention, ceci vous sera très utile. Les portes palières des étages sont verrouillées depuis l'intérieur de la cage d'escalier, voici de quoi remédier à ce fâcheux problème.

Dans l'ascenseur, Peter s'était fait un point d'honneur de ne laisser transparaître aucune émotion, certain que Jenkins ne perdait rien de son attitude, filmée par la caméra de surveillance. Et lorsque, six mois plus tard, il avait entretenu une relation éphémère avec une certaine Thaly, une jeune actrice très en vogue, il s'était surpris à passer la nuit dans un hôtel, préférant l'anonymat du lieu à la mine éblouie de son concierge, dont l'inaltérable bonne humeur matinale l'agaçait au plus haut point.

- Je crois que j'entends le moteur de votre véhicule. L'attente ne devrait plus être longue, monsieur.

- Vous reconnaissez aussi les voitures à leur bruit, Jenkins ? dit Peter d'un ton volontairement impertinent.

- Oh ! pas toutes, monsieur, mais votre vieille anglaise a, vous l'admettez, un léger claquement de bielles, une sorte de « Dadeedoo », évoquant le délicieux accent de nos cousins d'outre-Atlantique.

Peter haussa les sourcils, il fulminait. Jenkins était homme à avoir rêvé toute sa vie d'être né citoyen de Sa Majesté, distinction d'une certaine élégance dans cette ville aux traditions anglo-saxonnes. Les gros

La prochaine fois

M. Jenkins rangea dans un tiroir le cahier « Arts et Culture » du *Boston Globe* qu'il était en train de lire, inscrivit la requête de Peter dans un registre de service, et il abandonna son comptoir pour le rattraper et lui ouvrir la porte.

Sur le perron, il déploya un grand parapluie siglé et protégea Peter de la fine averse qui tombait sur la ville.

– J'ai fait demander votre automobile, déclara-t-il, en fixant l'horizon bouché.

– C'est très aimable à vous, répondit Peter d'un ton sec.

– Mme Beth, votre voisine de palier, est absente en ce moment, aussi, quand j'ai vu la cabine s'élever à votre étage, j'en ai déduit...

– Je sais qui est Mme Beth, Jenkins !

Le concierge régarda le voile de nuages gris et blancs tendu au-dessus de leurs têtes.

– Fâcheux temps, n'est-ce pas ? reprit-il.

Peter ne répondit pas. Il détestait certains avantages qu'offrait la vie dans une résidence de luxe. Chaque fois qu'il passait devant le comptoir de M. Jenkins, une part de son intimité lui semblait violée. Derrière son comptoir face aux grandes portes à tambour, l'homme au registre contrôlait les moindres allées et venues des occupants de la résidence. Peter était convaincu que son concierge finirait par en savoir plus sur ses habitudes que la plupart de ses amis. Un jour, de méchante humeur, il s'était faufilé par l'escalier de service jusqu'au parking pour quitter l'immeuble par la porte du garage. À son retour, il passait altier devant Jenkins

lorsqu
à tête
Jenkir

– (S
attent
des ét
cage c
problè

Dan

neur

certain

filmée

six mo

éphém

très er

un hô

ébloui

humet

– Je

véhicu

monsie

– Ve

Jenkins

tiennent.

– Ol

anglais

bielles,

cieux a

Peter

homme

Sa Maje

cette vi

La prochaine fois

phares ronds du coupé Jaguar XK 140 jaillirent de la bouche du parking. Le voiturier immobilisa la voiture sur la ligne blanche tracée au milieu du perron.

- N'est-il pas, mon cher Jenkins ! s'exclama Peter en avançant vers la portière que le voiturier retenait ouverte à son attention.

La mine froissée, Peter prit place derrière son volant, fit rugir la vieille anglaise et démarra en adressant un petit geste de la main à Jenkins.

Il vérifia dans le rétroviseur que ce dernier, comme à son accoutumée, attendrait qu'il ait tourné au coin de la rue pour s'autoriser à rentrer dans l'immeuble.

- Vieux crouletabille ! Tu es né à Chicago, toute ta famille est née à Chicago ! marmonna-t-il.

Il enclencha son téléphone portable dans un réceptacle et appuya sur la touche où était mémorisé le numéro du domicile de Jonathan. Il s'approcha du micro fiché dans le pare-soleil et hurla :

- Je sais que tu es chez toi ! Tu n'as pas idée de ce que ton filtrage peut m'agacer. Quoi que tu sois en train de faire, il te reste neuf minutes. Bon, tu as intérêt à être là !

Il se pencha pour changer la fréquence du poste de radio abrité dans la boîte à gants. En se redressant, il découvrit à une distance encore raisonnable de sa calandre une femme qui traversait la chaussée. Une attention plus particulière lui fit prendre conscience qu'elle marchait au rythme de ce pas que parfois l'âge impose. Les pneus abandonnèrent quelques rubans de gomme noire sur

La prochaine fois

l'asphalte. Quand la voiture fut arrêtée, Peter rouvrit les paupières. La femme poursuivait sa traversée, paisible. Les mains encore crispées sur le volant, il inspira, défit sa ceinture et se déplia à l'extérieur du coupé. Il se précipita et se confondit en excuses, entraînant la vieille dame par le bras pour l'aider à parcourir les quelques mètres qui la séparaient du trottoir.

Il lui tendit sa carte, et s'excusa. Usant de tout son charme, il jura que la culpabilité de lui avoir infligé une telle frayeur le rongerait pendant une bonne semaine. La vieille dame avait l'air très étonné. Elle le rassura en agitant sa canne blanche. Seule son ouïe défaillante expliquait le sursaut qu'elle n'avait pu réprimer quand il l'avait si galamment saisie par le coude pour l'aider à traverser. Peter ôta du bout des doigts un cheveu égaré sur la gabardine de la femme et la laissa à sa journée, reprenant le cours de la sienne. Il recouvra ses esprits dans l'odeur familière du vieux cuir qui envahissait l'habitable. Il poursuivit à douce allure sa route vers le domicile de Jonathan. Au troisième feu, il sifflotait déjà.

*

Jonathan grimpait les marches de la ravissante maison qu'il habitait dans le quartier du vieux port. Au dernier étage, la porte de l'escalier s'ouvrait sur l'atelier sous verrière où sa compagne peignait. Anna Valton et lui s'étaient rencontrés un soir de vernissage. Une fondation appartenant à une riche et discrète collectionneuse de la ville présentait le

La prochaine fois

travail d'Anna. En examinant les tableaux exposés dans la galerie, il lui avait semblé que l'élégance d'Anna était omniprésente dans sa peinture. Son style appartenait à un siècle auquel il avait consacré sa carrière d'expert. Les paysages d'Anna étaient infinis, il usa de mots choisis pour les lui commenter. Le sentiment d'un professionnel à la renommée aussi prestigieuse que celle de Jonathan alla droit au cœur de la jeune femme qui exposait pour la première fois ses toiles.

Depuis lors, ils ne s'étaient presque plus quittés et au printemps suivant, ils avaient emménagé près du vieux port dans cette maison, qu'Anna avait choisie. La pièce où elle passait la plus grande part de ses journées et certaines de ses nuits jouissait d'une vaste verrière. Aux premières heures du matin, la lumière irradiait le lieu, l'imprégnant d'une atmosphère teintée de magie. L'immense parquet blond aux larges lattes filait du mur en briques blanches apparentes jusqu'aux grandes fenêtres. Lorsqu'elle abandonnait son pinceau, Anna aimait venir griller une cigarette, assise sur l'un des rebords en bois d'où la vue s'étendait sur toute la baie. Quel que soit le temps, elle soulevait les guillotines qui coulassaient aisément sur des cordeaux de chanvre, et humait le mélange suave du tabac et des embruns portés par la mer.

La Jaguar de Peter se rangea le long du trottoir.

– Je crois que ton ami est là, dit-elle en entendant Jonathan derrière elle.

Il s'approcha et la prit dans ses bras, plongeant sa

tête dans l'oreille et elle frissonna.

– Tu vas faire ça tout le long ?
Jonathan prit son coton et puis il lui donna deux coups de klaxon.
– Tu vas faire ça tout le long ?
Jonathan prit son coton et puis il lui donna deux coups de klaxon.

– Ton témoignage à ta conférence sera revenu.

Jonathan lui dit que non. Les deux reculeurs. Lorsqu'il alluma une nouvelle cigarette, Peter approuva pour la saluer et elle soupira et dit tant d'immigrés.

– Pourquoi Peter.

– À ton honneur.

– Non, à cause de ce qu'ils se donnent l'heure qui est portes pas !

– Tu es esclave.

– Quand tu es esclave tu sais qu'il faut que tu lui dises ensuite pouvoir s'acheter coupé ou enlevé.

– Je n'ai pas.

La prochaine fois

tête dans l'ombre de son cou pour un baiser. Anna frissonna.

- Tu vas faire attendre Peter !

Jonathan passa sa main par le col de la robe en coton et puis la fit glisser sur les seins d'Anna. Les coups de klaxon redoublèrent, elle le repoussa gaiement.

- Ton témoin est un tantinet gênant, allez, file à ta conférence, plus vite tu seras parti et plus vite tu seras revenu.

Jonathan l'embrassa à nouveau et s'éloigna à reculons. Lorsque la porte de l'entrée claqua, Anna alluma une nouvelle cigarette. En contrebas, la main de Peter apparut un instant hors de l'habitacle pour la saluer alors que la voiture s'éloignait. Anna soupira et détourna son regard vers le vieux port où tant d'immigrants avaient jadis accosté.

- Pourquoi n'es-tu jamais à l'heure ? demanda Peter.

- À ton heure ?

- Non, à celle où les avions décollent, où les gens se donnent rendez-vous pour déjeuner ou dîner, l'heure qui est sur nos montres, mais toi tu n'en portes pas !

- Tu es esclave du temps, moi je résiste.

- Quand tu dis un truc pareil à ton psy, est-ce que tu sais qu'il n'écoute plus un traître mot de ce que tu lui dis ensuite ? Il se demande si grâce à toi, il va pouvoir s'acheter la voiture de ses rêves en version coupé ou en cabriolet.

- Je n'ai pas de psy !

La prochaine fois

- Tu ferais bien de reconsidérer la chose. Comment te sens-tu ?

- Et toi, qu'est-ce qui te met d'aussi bonne humeur ?

- Tu as lu les cahiers « Arts et Culture » du *Boston Globe* ?

- Non, répondit Jonathan en regardant par la fenêtre.

- Même Jenkins les a lus ! Je me fais assassiner par la presse !

- Ah oui ?

- Tu l'as lu !

- Un tout petit peu, répondit Jonathan.

- Un jour à la fac, je t'ai demandé si tu avais couché ou pas avec Kathy Miller dont j'étais amoureux, tu m'as répondu : « Un petit peu. » Tu pourrais me définir ce que tu veux dire par « un petit peu » ? Ça fait vingt ans que je me demande...

Peter frappa sur son volant.

- Non mais, tu as vu ce titre racoleur : « Les dernières ventes du commissaire-priseur Peter Gwel sont décevantes ! » Qui a battu un record historique inégalé depuis dix ans pour un Seurat ? Qui a fait la plus belle vente de Renoir de ces dix dernières années ? Et la collection de Bowen avec son Jongkind, son Monet, son Mary Cassatt et les autres ? Et qui a été l'un des premiers à défendre Vuillard ? Tu as vu ce qu'il cote maintenant !

- Peter, tu te fais du mal pour rien, le métier de la critique c'est de critiquer, c'est tout.

- J'ai trouvé quatorze messages inquiets de mes

associés de C
qui me fait du

Il s'arrêta a
Jonathan att
bouton de la
s'envola dans
boîte posée s

- Qu'est-ce

- Rien ! gr

Jonathan s

hilare.

- Un rasc
deux jambes
une paire de
déchirées, l
rompu ?

Peter se c
carton au so

- Tu n'as

Peter en aug

Jonathan
son ami.

- Tu n'a
incollable.

- C'est e
idiote qui v

- Je me
dit Peter.

- Quand

- En sort

La Jagua
par la fenê

La prochaine fois

associés de Christie's sur mon répondeur, voilà ce qui me fait du mal !

Il s'arrêta au feu rouge et continua de maugréer. Jonathan attendit quelques minutes et tourna le bouton de la radio. La voix de Louis Armstrong s'envola dans l'habitacle. Jonathan remarqua une boîte posée sur la banquette arrière.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Rien ! grommela Peter.

Jonathan se retourna et en détailla le contenu, hilare.

- Un rasoir électrique, trois chemises lacérées, deux jambes de pyjama, séparées l'une de l'autre, une paire de chaussures sans lacets, quatre lettres déchirées, le tout aspergé de ketchup... Tu as rompu ?

Peter se contorsionna pour faire glisser le petit carton au sol.

- Tu n'as jamais eu de mauvaise semaine ? reprit Peter en augmentant le volume de la radio.

Jonathan sentait son trac monter, il en fit part à son ami.

- Tu n'as aucune raison d'avoir le trac, tu es incollable.

- C'est exactement le genre de considération idiote qui vous envoie droit dans le mur.

- Je me suis fait une de ces frayeurs au volant, dit Peter.

- Quand ?

- En sortant de chez moi, tout à l'heure.

La Jaguar redémarrera et Jonathan regarda défilé par la fenêtre les anciennes bâtisses du vieux port

La prochaine fois

Ils prirent la voie rapide qui conduisait à l'aéroport de Logan International.

- Comment va ce cher Jenkins ? demanda Jonathan.

Peter parqua sa voiture sur l'emplacement qui faisait face à la guérite du vigile. Il lui glissa discrètement un billet au creux de la main pendant que Jonathan récupérait sa vieille sacoche dans la malle arrière. Ils remontèrent la travée du parking où leurs pas se faisaient écho. Comme chaque fois qu'il prenait l'avion, Peter perdit patience lorsqu'on lui demanda d'ôter sa ceinture et ses chaussures après qu'il eut fait sonner trois fois le portique de sécurité. Il marmonna quelques mots peu aimables et l'officier en charge inspecta son bagage jusqu'au moindre détail. Jonathan lui fit signe qu'il l'attendrait comme d'habitude près du kiosque à journaux. Lorsque Peter l'y rejoignit, il était plongé dans les pages d'un livre de Milton Mezz Mezzrow, une anthologie du jazz. Jonathan acheta le livre. L'embarquement se fit sans encombre et le vol partit à l'heure. Jonathan refusa le plateau-repas qui lui était proposé, abaissa le petit volet du hublot, alluma la lampe de courtoisie et se plongea dans les notes de la conférence qu'il s'appropriait à donner dans quelques heures. Peter feuilleta le magazine de la compagnie, puis la notice de sécurité, enfin le catalogue des achats à bord qu'il connaissait par cœur. Puis il se balança dans son fauteuil.

- Tu t'ennuies ? demanda Jonathan sans lever les yeux du document qu'il consultait.

- Je pense !

- C'est bien
- Pas toi ?
- Je révise
- Tu es prêt
reprenant la
- Passionné
- À ce niveau
permets d'in
relation qu'e
- Vladimir
je n'entretien
son œuvre.

Jonathan r
court instant

- Je viens
dit Peter na
c'est peut-être
nous avons co

- Qu'est-ce
le même viru

- Un, je t
de mes collèg
dans le Boston

Peter prit
fit une petite
than rédigeai
du regard l'
dessina un re
Aussitôt, ce c
Jonathan traç

La prochaine fois

– C'est bien ce que je disais, tu t'ennuies.

– Pas toi ?

– Je révise ma conférence.

– Tu es possédé par ce type, rétorqua Peter en reprenant la notice de sécurité du 737.

– Passionné !

– À ce niveau d'obsession, mon vieux, je me permets d'insister sur la nature possessive de la relation qu'entretient ce peintre russe avec toi.

– Vladimir Radskin est mort à la fin du XIX^e siècle, je n'entretiens aucune relation avec lui, mais avec son œuvre.

Jonathan replongea dans sa lecture, le temps d'un court instant de silence.

– Je viens d'avoir une impression de « déjà vu », dit Peter narquois jusqu'au bout des lèvres, mais c'est peut-être parce que c'est la centième fois que nous avons cette conversation.

– Qu'est-ce que tu fais dans cet avion si tu n'as pas le même virus que moi, hein ?

– Un, je t'accompagne ; deux, je fuis les appels de mes collègues traumatisés par l'article d'un crétin dans le *Boston Globe* ; et trois, je m'ennuie.

Peter prit un feutre dans la poche de sa veste et fit une petite croix sur le papier quadrillé où Jonathan rédigeait ses ultimes annotations. Sans quitter du regard l'iconographie qu'il étudiait, Jonathan dessina un rond à côté de la croix tracée par Peter. Aussitôt, ce dernier le borda d'une autre croix et Jonathan traça le rond suivant à la diagonale...

La prochaine fois

Le vol se posa avec dix minutes d'avance sur l'horaire annoncé. Ils n'avaient enregistré aucun bagage et un taxi les conduisit jusqu'à leur hôtel. Peter regarda sa montre et annonça qu'ils disposaient d'une bonne heure avant la conférence. Après s'être enregistré auprès de la réception, Jonathan monta se changer. La porte de sa chambre se referma derrière lui sans bruit. Il posa sa sacoche sur le petit secrétaire en acajou face à la fenêtre et s'empara du téléphone. Lorsque Anna décrocha, il ferma les yeux et se laissa guider par sa voix, comme s'il était auprès d'elle dans l'atelier. Toutes les lampes y étaient éteintes. Anna avait pris appui sur le rebord de la fenêtre. Au-dessus d'elle, par la large verrière, quelques brillances d'étoiles qui résistaient aux halos des lumières de la ville se dispersaient, délicates broderies sur une étole pâle. Les embruns de la mer venaient fouetter les carreaux anciens, réunis par des bordures de plomb. Ces derniers temps, Anna s'éloignait de Jonathan, comme si les rouages d'une mécanique fragile s'étaient grippés depuis qu'ils avaient décidé de se marier. Les premières semaines Jonathan interprétait la distance qu'elle mettait entre eux comme une peur face à l'engagement d'une vie. Pourtant, c'était elle qui avait souhaité plus que tout cette célébration. Leur ville était aussi conservatrice que le milieu de l'art dans lequel ils évoluaient. Après deux années passées ensemble, il était de bon ton d'officialiser leur union. Les visages de la société bostonienne le suggéraient un peu plus à chaque cocktail mondain, à

chaque
enchères

Jonath
société
couple é
nelle de
nique A
devina se
se perdat
yeux, il a
jour, son
imprégn
sation s'
combiné
flot cont
rouge. U
chaque f
demanda
rence. L'
et choisit

Jonath
accueilli
s'estomp
derrière
cuivre qu
fleuse ; J
discours
Vladimir
projeté d
choisi de
ordre chi

La prochaine fois

chaque vernissage, à chaque grande vente aux enchères.

Jonathan et Anna avaient cédé à la pression de la société mondaine. La bonne apparence de leur couple était aussi le gage de la réussite professionnelle de Jonathan. À l'autre bout de la ligne téléphonique Anna se taisait, il écouta sa respiration et devina ses gestes. Les longs doigts de la main d'Anna se perdaient dans sa dense chevelure. En fermant les yeux, il aurait presque pu sentir sa peau. À la fin du jour, son parfum se mélangeait aux essences de bois, imprégnant chaque recoin de l'atelier. Leur conversation s'acheva sur un silence, Jonathan reposa le combiné et rouvrit les yeux. Sous ses fenêtres, un flot continu de voitures s'étirait en un long ruban rouge. Un sentiment de solitude l'envahit, comme chaque fois qu'il était loin de chez lui. Il soupira, se demandant pourquoi il avait accepté cette conférence. L'heure tournait, il défit son bagage à main et choisit une chemise blanche.

Jonathan inspira avant d'entrer sur la scène. Il fut accueilli par des applaudissements, puis le public s'estompa dans une semi-obscurité. Il prit place derrière un pupitre équipé d'une petite lampe en cuivre qui veillerait sur son texte comme une souffleuse ; Jonathan maîtrisait son exposé ; il savait son discours de cœur. Le premier tableau de l'œuvre de Vladimir Radskin qu'il présentait ici ce soir fut projeté dans son dos sur un immense écran. Il avait choisi de faire défiler les toiles du peintre russe par ordre chronologique inverse. Une première série de

La prochaine fois

scènes de campagne anglaise illustre le travail que Radskin avait accompli à la fin de sa vie écourtée par la maladie.

Radskin avait peint ses dernières œuvres depuis sa chambre, que sa santé lui interdisait de quitter. Il y mourut à l'âge de soixante-deux ans. Deux portraits majeurs de Sir Edward Langton, l'un en pied, l'autre assis derrière un bureau en acajou, représentaient ce collectionneur et marchand de renom qui fit de Vladimir Radskin son protégé. Dix tableaux s'attachaient à traduire avec une sensibilité infinie la vie des pauvres dans les faubourgs de Londres à la fin du XIX^e siècle. Seize autres complétèrent la présentation de Jonathan. Bien qu'il ignorât la période exacte à laquelle il les avait réalisées, leurs thèmes renvoyaient à la jeunesse du peintre en Russie. Six de ses premières œuvres, toutes commandées par le tsar lui-même, montraient des personnalités de la cour, dix autres de la seule inspiration du jeune artiste illustraient la misère de la population. Ces scènes de rues furent à l'origine de l'exil forcé de Radskin qui dut quitter précipitamment et à jamais sa terre natale. Alors que le tsar lui consacrait une exposition dans sa galerie personnelle du palais de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, Vladimir avait accroché certaines de ses peintures qui firent scandale. L'empereur lui voua une haine aussi farouche que soudaine pour avoir dépeint avec plus de fidélité les souffrances de son peuple que l'excellence de son règne. L'histoire racontait que lorsque le conseiller aux affaires culturelles de la cour l'interrogea sur les raisons d'un tel comportement, Vladimir répondit que si l'homme

dans sa mensonge contraire.

L'art, d'au pire qu'était-il même ? L'd'un geste grande bi et convia que la po pouvait c emprunté un long c à l'enfer. mains qu dirigea v rains où humides. inverse f trop près daient au

Lorsqu la surfac rette, ca les chev attendre de l'agit Tous l'après-r minée

La prochaine fois

dans sa quête de puissance se nourrissait du mensonge, sa peinture était soumise à la règle contraire.

L'art, dans ses moments de faiblesse, ne pouvait au pire qu'embellir. Le dénuement du peuple russe était-il moins digne d'être représenté que le tsar lui-même ? Le conseiller, qui estimait le peintre, le salua d'un geste amer. Il ouvrit une porte dérobée dans la grande bibliothèque emplies de précieux manuscrits et convia le jeune homme à fuir au plus vite avant que la police secrète ne vienne le chercher. Il ne pouvait désormais plus rien pour lui. Après avoir emprunté un escalier tortueux, Vladimir parcourut un long corridor sombre, telle une sente qui menait à l'enfer. Se guidant dans l'obscurité de ses seules mains qu'il écorchait sur des parois râpeuses, il se dirigea vers l'aile ouest du palais, passant de souterrains où il devait se voûter, en caves aux pierres humides. De vieux rats slaves qui erraient en sens inverse frôlaient son visage, s'intéressant parfois de trop près à cet intrus qu'ils suivaient alors et mordaient aux chevilles.

Lorsque la nuit tomba enfin, Vladimir remonta à la surface et trouva refuge sur le plateau d'une charrette, caché dans une balle de vieille paille usée par les chevaux de l'empereur. Il s'y dissimula pour attendre le lever du jour et fuir le palais à la faveur de l'agitation du matin.

Tous les tableaux de Vladimir avaient été saisis l'après-midi même. Ils brûlaient, alimentant la cheminée monumentale d'un grand banquet que

La prochaine fois

donnait le conseiller du tsar. La fête dura quatre heures.

À minuit les convives se précipitèrent aux fenêtres pour se divertir du spectacle qui leur était offert dans l'enceinte du palais. Tapi dans l'ombre d'une alcôve, Vladimir assista à un assassinat. Sa femme Clara, arrêtée dans la soirée, fut entraînée par deux gardes jusqu'au lieu de son supplice. Dès qu'elle apparut dans la cour, ses yeux ne quittèrent plus les étoiles. Douze fusils se levèrent. Vladimir supplia le ciel pour qu'elle détourne son regard et croise une ultime fois le sien. Elle n'en fit rien, elle inspira profondément, douze coups de feu claquèrent. Ses jambes s'abandonnèrent et son corps déchiré s'effondra sur la neige épaisse et maculée. L'écho de son amour s'évada par-delà le mur d'enceinte et le silence régna. À la lumière de la douleur qui l'étreignait, Vladimir découvrit que la vie était plus forte que son art. L'accord parfait de toutes les couleurs du monde n'aurait pu dépeindre sa peine. Cette nuit-là, le vin qui coulait à flots sur les tables allait pour lui se mêler au sang perdu du corps de Clara abandonné à la mort. Des ruisseaux rouge carmin firent fondre le manteau blanc et dessinèrent des épigraphes sur les pavés dénudés qui pointaient leur tête sombre comme autant d'éclats noirs dans le cœur du peintre. Vladimir emporta en mémoire l'une de ses plus belles œuvres qu'il réalisa à Londres dix années plus tard. Il reconstitua au fil des années d'exil celles de sa période russe détruites, en les modifiant car plus jamais Vladimir ne peignit de corps ou de visage

de femme e
n'apparut d

La dern
Jonathan re
rence par d
ments sem
autant de fa
Il se courba
redessinant
formaient l
qu'ils salue
empourpré
dernière fo
droit. Dans
Jonathan se
nouveau fa
haute et cl:

- Frantz
Monsieur
tableau de
grand mus
négligent ?

Jonathan
répondre :

- J'ai e
d'expert a
Radskin e
beaucoup
jamais che
son œuvre
il s'intere
Cela ne le

La prochaine fois

de femme et plus jamais la moindre touche de rouge n'apparut dans sa peinture.

La dernière diapositive s'effaça de l'écran. Jonathan remercia l'assemblée qui saluait sa conférence par de nombreuses ovations. Les applaudissements semblaient peser sur ses épaules comme autant de fardeaux qui tourmentaient sa discrétion. Il se courba, et caressa la couverture de son dossier, redessinant du doigt le pourtour des lettres qui formaient le nom de Vladimir Radskin. « C'est toi qu'ils saluent, mon vieux », murmura-t-il. Les joues empourprées, il ramassa sa sacoche et salua une dernière fois l'assistance d'un geste de main maladroit. Dans la salle, un homme se leva et l'interpella, Jonathan serra sa sacoche contre sa poitrine et fit de nouveau face au public. L'homme se présenta à haute et claire voix.

- Frantz Jarvitch, de la revue *Art and News*. Monsieur Gardner, trouvez-vous normal qu'aucun tableau de Vladimir Radskin ne soit exposé dans un grand musée ? Pensez-vous que les conservateurs le négligent ?

Jonathan se rapprocha du microphone pour répondre à son interlocuteur.

- J'ai consacré une grande partie de ma vie d'expert à faire connaître et reconnaître son travail. Radskin est un très grand peintre, mais comme beaucoup d'autres, ignoré de son temps. Il n'a jamais cherché à plaire, la sincérité est au cœur de son œuvre. Vladimir s'efforçait de peindre l'espoir, il s'intéressait à ce qu'il y a de vrai chez l'homme. Cela ne lui attirait pas les faveurs de la critique.

La prochaine fois

Jonathan releva la tête. Son regard semblait soudainement ailleurs, attiré vers un autre temps, un autre lieu. Il se libéra du trac, et les mots se délièrent comme si le vieux peintre, en lui, se remettait à l'ouvrage avec son propre cœur pour cheval.

– Regardez les visages qu'il peignait, les lumières qu'il composait, la générosité et l'humilité de ses personnages. Jamais une main fermée, jamais un regard trompeur.

La salle resta silencieuse, une femme se leva.

– Sylvie Leroy, du Tekné du musée du Louvre. La légende raconte que personne n'aurait jamais vu le dernier tableau de Vladimir Radskin, une peinture demeurée introuvable. Qu'en pensez-vous ?

– Ce n'est pas une légende, madame. Dans une correspondance qu'il entretenait avec Alexis Savrassov, Radskin écrit avoir entrepris, en dépit de la maladie qui l'affaiblissait de jour en jour, ce qu'il affirme être sa plus belle œuvre. Lorsque Savrassov, prenant des nouvelles de sa santé, lui demande où il en est de son travail, Vladimir répond : « Parfaire ce tableau est mon seul remède contre la terrible souffrance qui déchire mes entrailles. » Vladimir Radskin s'est éteint après avoir achevé cette dernière peinture. Ce tableau disparaîtra mystérieusement au cours d'une vente prestigieuse organisée à Londres en 1868, un an après le décès du peintre.

Jonathan expliqua que cette toile, probablement majeure, avait été retirée au dernier moment et pour des raisons qu'il ignorait aucune des peintures de Vladimir Radskin n'avait trouvé preneur ce jour-là. Le peintre sombra dans l'oubli pour longtemps.

C'était un
tous ceux
les plus in

– La ric
ou le mé

Jonathan,
dans ce qu

plus de p
sentiment
Néanmoins

dans des
grandes c

– On 1
Radskin a
imposée,

tionnel ? 1
Toute

Jonathan.
yeux et re

– Com
question
même d'

aucun au
moi-mêm

Seules le
entretena
articles d
bien exis
autre aff
sur sa c
remercie

La prochaine fois

C'était un fait injuste qui désolait Jonathan comme tous ceux qui voyaient en Radskin l'un des peintres les plus importants de son siècle.

- La richesse d'un cœur attise souvent la jalousie ou le mépris de ses contemporains, poursuivit Jonathan. Certains hommes ne voient le beau que dans ce qui est mort. Mais aujourd'hui, le temps n'a plus de prise sur Vladimir Radskin. L'art naît du sentiment, c'est ce qui le rend intemporel, immortel. Néanmoins, la majorité de son travail est exposée dans des petits musées ou fait partie de quelques grandes collections privées.

- On raconte que dans son dernier tableau, Radskin aurait dérogé à l'interdiction qu'il s'était imposée, et qu'il y aurait inventé un rouge exceptionnel ? reprit une autre personne.

Toute la salle semblait attendre la réponse de Jonathan. Il mit ses mains dans son dos, plissa les yeux et releva la tête.

- Comme je viens de vous le dire, le tableau en question s'est volatilisé de façon soudaine, avant même d'être dévoilé au public. Et jusqu'à ce jour, aucun autre témoignage n'en fait état. J'en cherche moi-même la trace depuis que je fais ce métier. Seules les correspondances que Vladimir Radskin entretenait avec son confrère Savrassov et quelques articles de la presse de l'époque prouvent qu'il a bien existé. Il est prudent de répondre que toute autre affirmation sur le sujet qu'il représente ou sur sa composition relève de la légende. Je vous remercie.

· *La prochaine fois*

Jonathan accueillit une nouvelle série d'applaudissements et se dirigea d'un pas pressé vers l'extrémité de la scène qu'il abandonna par les coulisses. Peter l'attendait, le prit par l'épaule et le félicita.

*

À la fin de l'après-midi, les salles de conférences du Centre de convention de Miami se vidaient des quatre mille six cents congressistes qu'elles accueillait simultanément. La marée humaine se délitait en courants qui investissaient les multiples bars et restaurants du complexe. Sur ses trente mille pieds carrés, le James L. Knight Center était relié par une promenade à ciel ouvert à l'hôtel Hyatt Regency qui offrait plus de six cents chambres.

Une heure s'était écoulée depuis la fin de l'exposé de Jonathan. Peter n'avait pas quitté son téléphone portable et Jonathan s'était assis sur un tabouret de comptoir. Il commanda un Bloody Mary et défit le bouton du col de sa chemise. Dans le fond de la salle aux lumières cuivrées, un vieux pianiste égrenait dans l'air un morceau de Charlie Haden. Jonathan regarda le bassiste qui l'accompagnait. Il serrait son instrument contre son corps, lui murmurant chacune des notes qu'il lui faisait jouer. Peu de gens leur portaient attention. Pourtant leur interprétation relevait du divin. À les voir tous deux on pouvait aisément imaginer qu'ils avaient parcouru une longue route ensemble. Jonathan se leva pour glisser un billet de dix dollars dans le verre à pied posé sur le Steinway. En signe de remerciement, le

contrebassiste pincement son billet avait dû eût manqué femme avait Ils se saluèrent lui fit aussitôt la mémoire et se fige, comme de les avoir

Elle regarda le badge qu'il son nom et

— Quelle bonjour.

— XIX^e siècle verre.

— Une pé sirotant un barman ven grande part

Intrigué, tour le bac pouvait y lire occultes aux étonnement

— Vous n'est-ce pas

Elle avala

— Je vous

Elle pivota

où régnait

La prochaine fois

contrebassiste fit claquer l'une de ses cordes d'un pincement sec. Quand Jonathan retourna au bar, le billet avait disparu du verre sans qu'une seule note eût manqué à la partition que le duo exécutait. Une femme avait pris place sur le tabouret voisin du sien. Ils se saluèrent courtoisement. Sa chevelure argentée lui fit aussitôt penser à sa mère. Il existe un âge où la mémoire visuelle que nous gardons de nos parents se fige, comme si l'amour nous interdisait le souvenir de les avoir vus vieillir.

Elle regarda au revers de la veste de Jonathan le badge qu'il avait oublié d'enlever. Elle y découvrit son nom et sa qualité d'expert en peinture.

— Quelle époque ? demanda-t-elle en guise de bonjour.

— XIX^e siècle, répondit Jonathan en soulevant son verre.

— Une période merveilleuse, reprit la femme en sirotant une longue gorgée du bourbon que le barman venait de lui resservir. J'y ai consacré une grande partie de mes études.

Intrigué, Jonathan se pencha pour examiner à son tour le badge qu'elle portait autour du cou. On pouvait y lire le thème du symposium sur les sciences occultes auquel elle participait. Jonathan trahit son étonnement d'un léger hochement de tête.

— Vous n'êtes pas du genre à lire votre horoscope, n'est-ce pas ? demanda sa voisine.

Elle avala une nouvelle gorgée et ajouta :

— Je vous rassure, moi non plus !

Elle pivota sur son tabouret et lui tendit la main, où régnait à l'annulaire un diamant singulier.

La prochaine fois

- C'est une taille ancienne, reprit-elle, il est bien plus impressionnant que son poids réel en carats. Mais c'est une pierre de famille, et je l'aime particulièrement. Je suis professeur, je dirige un laboratoire de recherches à l'université Yale.

- Sur quoi portent vos travaux ?

- Sur un syndrome

- Une nouvelle maladie ?

Les yeux remplis de malice, elle le rassura.

- Le syndrome du « déjà-vu » !

Le sujet intriguait Jonathan depuis toujours. Cette impression d'avoir déjà vécu ce qui était en train de lui arriver ne lui était pas étrangère.

- J'ai entendu dire que c'est notre cerveau qui anticipe l'événement à venir.

- C'est le contraire, c'est une manifestation de la mémoire.

- Mais si nous n'avons pas encore vécu quelque chose, comment pouvons-nous nous en souvenir ?

- Qui vous dit que vous ne l'avez pas vécu ?

Elle commença à lui parler des vies antérieures et Jonathan eut un air presque moqueur. La femme prit une certaine distance pour le toiser.

- Vous avez un joli regard. Vous fumez ?

- Non.

- Je m'en doutais, l'odeur vous dérange ? demanda-t-elle en sortant un paquet de cigarettes de sa poche.

- Non plus, répondit Jonathan.

Il s'empara d'une pochette d'allumettes posée sur le comptoir, en gratta une et tendit le bras vers elle. Le tabac grésilla. La flamme s'éteignit aussitôt.

- Vous ense

- Il m'arriv
théâtres. Et v
rieures, pourq

Jonathan fit
instants et se p

- J'entretie
avec un peintu

Elle fit écl
suçait et dét
chargées de b

- Commen
antérieures ? I

- En regard
pas de ce qui

- Ça, c'est
rément de fa
D'ailleurs, je n

La femme l
à l'aise.

- Je vous p
moquais pas c

- C'est pe
Que faites-vo
peinture ?

La cendre
sement au-des
cendrier sous

- Je suis ex

- Alors, vo

- Beaucoup

La prochaine fois

- Vous enseignez ? reprit-il.

- Il m'arrive encore de remplir quelques amphithéâtres. Et vous qui ne croyez pas aux vies antérieures, pourquoi passez-vous la vôtre au XIX^e siècle ?

Jonathan fut piqué au vif, il réfléchit quelques instants et se pencha vers elle.

- J'entretiens une relation presque passionnelle avec un peintre qui vivait à cette époque.

Elle fit éclater entre ses dents le glaçon qu'elle suçait et détourna son regard vers les étagères chargées de bouteilles.

- Comment est-on amené à s'intéresser aux vies antérieures ? reprit Jonathan.

- En regardant sa montre et en ne se satisfaisant pas de ce qui est écrit dessus.

- Ça, c'est un point de vue que j'essaie désespérément de faire comprendre à mon meilleur ami. D'ailleurs, je n'en porte jamais !

La femme le dévisagea et Jonathan se sentit mal à l'aise.

- Je vous prie de m'excuser, reprit-il, je ne me moquais pas de vous.

- C'est peu fréquent, un homme qui s'excuse. Que faites-vous exactement dans le milieu de la peinture ?

La cendre de la cigarette se courbait dangereusement au-dessus du comptoir. Jonathan fit glisser le cendrier sous l'index jauni de son interlocutrice.

- Je suis expert.

- Alors, votre métier vous fait voyager.

- Beaucoup trop.

La prochaine fois

La femme aux cheveux argent caressa du doigt le verre de sa montre.

- Le temps voyage aussi. Il change d'un lieu à un autre. Rien que dans notre pays nous avons quatre heures différentes.

- Je n'en peux plus de ces décalages, mon estomac non plus d'ailleurs. Certaines semaines je prends mon petit déjeuner à l'heure du dîner.

- La perception que nous avons du temps est erronée. Le temps est une dimension remplie de particules d'énergie. Chaque espèce, chaque individu, chaque atome traverse cette dimension différemment. Je prouverai peut-être un jour que c'est le temps qui contient l'univers et non le contraire.

Il y avait si longtemps que Jonathan n'avait pas croisé la route de quelqu'un de passionné qu'il se laissa volontiers entraîner par la conversation. La femme continua son propos.

- Nous avons aussi cru que la terre était plate, et que c'était le soleil qui tournait autour de nous. La plupart des hommes se contentent de croire ce qu'ils voient. Un jour nous comprendrons que le temps est en mouvement, qu'il tourne comme la terre et ne cesse de se dilater.

Jonathan restait perplexe. Pour se donner une contenance, il fouilla les poches de son veston. La femme aux cheveux blancs approcha son visage.

- Lorsque nous accepterons de remettre en cause les théories que nous avons inventées, nous comprendrons bien plus de choses sur la durée relative et réelle d'une vie.

- C'est ce
than en recu

- Regarde
de mes étudi
fruit de mes
peur, nous r
ignorance qu
de paranorm
échappe et c
espèce passio
de découvrir
croyances, u
refusaient l'i
de leurs cert
sans fin.

- Mon m
temps altère
sibles à l'œil.
nous découv

La femme
gravement. S
tout à coup.

- Monsie
pas la porté
vous assomm
l'on aborde

Jonathan
reserve. A
regard de s
serveur. Elle
qui ondulait
quelques gl

La prochaine fois

- C'est ce que vous enseignez ? demanda Jonathan en reculant légèrement.

- Regardez donc votre tête ! Vous imaginez celles de mes étudiants si je leurs dispensais aujourd'hui le fruit de mes travaux ? Nous avons encore bien trop peur, nous ne sommes pas prêts. Et avec la même ignorance que celle de nos ancêtres, nous qualifions de paranormal ou d'ésotérique tout ce qui nous échappe et dérange notre savoir. Nous sommes une espèce passionnée par la recherche mais qui a peur de découvrir. Nous répondons à nos peurs par nos croyances, un peu comme ces anciens marins qui refusaient l'idée du voyage, convaincus qu'éloignés de leurs certitudes le monde s'achevait en un abîme sans fin.

- Mon métier a aussi ses côtés scientifiques. Le temps altère la peinture et rend bien des choses invisibles à l'œil. Vous n'avez pas idée des merveilles que nous découvrons lorsque nous restaurons une toile.

La femme le saisit soudain par le bras. Elle le fixa gravement. Ses prunelles bleues semblèrent briller tout à coup.

- Monsieur Gardner, vous ne saisissez absolument pas la portée de mon propos. Mais je ne veux pas vous assommer de mots. Je suis intarissable dès que l'on aborde ce sujet.

Jonathan fit un signe au barman pour qu'il la resserve. À l'ombre de ses lourdes paupières, le regard de sa voisine accompagnait le geste du serveur. Elle suivait le mouvement du liquide ambré qui ondulait le long des parois de cristal. Elle agita quelques glaçons qui s'entrechoquèrent dans le

La prochaine fois

verre et l'engloutit d'un trait. Puisque Jonathan semblait l'y inviter, elle poursuivit :

- Nous attendons encore nos nouveaux explorateurs, nos passagers du temps. Il suffira d'une poignée de nouveaux Magellan, Copernic et Galilée. Nous les traiterons d'hérétiques, nous rirons d'eux mais ce sont eux qui ouvriront les routes de l'univers, eux qui rendront visibles nos âmes.

- C'est un propos original pour une scientifique, sciences et spiritualité ne font généralement pas bon ménage.

- Débarrassez-vous de ces lieux communs ! La croyance est une affaire de religion, la spiritualité naît de notre conscience, qui que nous soyons ou pensions être.

- Vous pensez vraiment qu'après la mort nos âmes nous survivent ?

- Ce qui est invisible à l'œil ne cesse pas d'exister pour autant !

Elle avait parlé d'âme, Jonathan pensa à celle d'un vieux peintre russe qui l'habitait depuis un dimanche de pluie où son père l'avait emmené au musée. Dans la grande salle au plafond immense, une peinture de Vladimir Radskin l'avait saisi. L'émotion qu'il avait ressentie avait ouvert en grand les portes de son adolescence et orienté à jamais le cours de sa vie.

La femme le dévisagea, le bleu de ses yeux vira au noir, Jonathan sentit qu'elle le jaugeait. Elle détourna son regard vers son verre.

- Ce qui ne peut pas réfléchir la lumière est transparent, dit-elle d'une voix rauque, cela n'en

existe pas 1
lorsqu'elle

- Je dois
pas la voir
nous.

Elle esqu

- Mais 1
Jonathan u

- Chacu
son propre
du temps (

que nous c

- Vous s
sortes de b

- Plus on

Si le bac
qualités sc
décidé qu'

esseulées q

d'un voisin
nouveau si

d'un mouv

teille de bc

- Vous

reprit Jona

- Certain

- Quanc

racontait q

monaient

- La lun

temps à no

vers nous.

La prochaine fois

existe pas moins et nous ne pouvons plus voir la vie lorsqu'elle quitte notre corps.

- Je dois vous confier qu'il m'arrive souvent de ne pas la voir non plus à l'intérieur de certains d'entre nous.

Elle esquissa un sourire et se tut.

- Mais tout meurt un jour ou l'autre, reprit Jonathan un peu gêné.

- Chacun de nous fait et défait son existence à son propre rythme. Nous ne vieillissons pas à cause du temps qui passe, mais en fonction de l'énergie que nous consommons et renouvelons pour partie.

- Vous supposez que nous sommes mus par des sortes de batteries que nous usons et rechargeons ?

- Plus ou moins bien, oui.

Si le badge qu'elle portait ne témoignait de ses qualités scientifiques, Jonathan aurait volontiers décidé qu'il avait affaire à l'une de ces marginales esseulées qui hantent les chaises de bar en quête d'un voisin pour écouter leurs folies. Perplexe, il fit à nouveau signe de la resservir. Elle déclina l'offre d'un mouvement de tête. Le barman reposa la bouteille de bourbon sur le comptoir.

- Vous pensez qu'une âme vit plusieurs fois ? reprit Jonathan en rapprochant son tabouret.

- Certaines, oui.

- Quand j'étais enfant, ma grand-mère me racontait que les étoiles étaient les âmes de ceux qui montaient au ciel.

- La lumière d'une étoile ne met pas un certain temps à nous parvenir, c'est le temps qui l'achemine vers nous. Comprendre ce qu'est réellement le

La prochaine fois

temps, c'est se donner les moyens d'un voyage dans sa dimension. Nos corps sont limités par les forces physiques qui s'opposent à eux, mais nos âmes en sont affranchies.

- Ce serait merveilleux d'imaginer qu'elles ne meurent jamais. Je connais celle d'un peintre...

- Ne soyez pas trop optimiste, la plupart des âmes finissent par s'éteindre. Nous, nous vieillissons, elles, changent de taille, au fur et à mesure qu'elles mémorisent.

- Qu'est-ce qu'elles mémorisent ?

- Le voyage qu'elles parcourent dans l'univers ! La lumière qu'elles absorbent ! Le génome de la vie ! C'est le message qu'elles véhiculent, depuis l'infiniment petit vers l'infiniment grand, qu' toutes rêvent d'atteindre. Nous vivons sur une planète dont bien peu d'entre nous auront fait le tour au cours de leur vie, et très peu d'âmes réussiront à atteindre le but de leur voyage : parcourir le cercle complet de la création. Les âmes sont des ondes électriques. Elles se composent de milliards de particules, comme tout ce qui fait partie de notre univers. Comme l'étoile de votre grand-mère, l'âme redoute sa propre dispersion, tout pour elle est une question d'énergie. C'est pour cela qu'elle a besoin d'un corps terrestre, elle l'investit, s'y régénère et poursuit son trajet dans la dimension du temps. Quand le corps ne contient plus suffisamment d'énergie, elle l'abandonne et cherche une nouvelle source de vie qui l'accueillera pour continuer son périple.

- Et combien de temps cherche t-elle ?

- Un jour, un siècle ? Cela dépend de sa force, de

la r
d'u
-
-
-
-
P
son
-
von
aut
reg
J
dan
du l
-
null
-
-
est
raco
âme
Elles
sont
retr
exist
de l
deux
cont
Le
traits
prof

La prochaine fois

la ressource d'énergie qu'elle a régénérée au cours d'une vie.

- Et si elle en manque ?
- Elle s'éteint !
- Quelle est cette énergie dont vous parlez ?
- La source de la vie : le sentiment !

Peter fit sursauter Jonathan en posant sa main sur son épaule.

- Pardon de t'interrompre mon vieux, mais ils ne vont pas garder notre réservation. Pour trouver une autre table, ce sera un véritable calvaire, cet endroit regorge de ploucs affamés.

Jonathan promit qu'il le rejoindrait au restaurant dans quelques instants. Peter salua la femme et sortit du bar en levant les yeux au ciel.

- Monsieur Gardner, reprit la femme, je ne crois nullement au hasard.

- Que vient faire le hasard ici ?

- L'excès d'importance que nous lui accordons est redoutable. De tout ce que je viens de vous raconter, retenez une seule chose. Il arrive que deux âmes se rencontrent pour n'en former plus qu'une. Elles dépendent alors à jamais l'une de l'autre. Elles sont indissociables et n'auront de cesse de se retrouver, de vie en vie. Si au cours d'une de ces existences terrestres une moitié venait à se dissocier de l'autre, à rompre le serment qui les lie, les deux âmes s'éteindraient aussitôt. L'une ne peut continuer son voyage sans l'autre.

Le visage de la femme changea brutalement, ses traits se durcirent, ses yeux redevinrent d'un bleu profond. Elle se leva et saisit Jonathan par le poignet.

La prochaine fois

Elle le serra de toutes ses forces. Sa voix se fit plus grave encore.

– Monsieur Gardner, à cet instant, quelque chose en vous devine que je ne suis pas une vieille femme qui aurait perdu sa raison. Faites très attention à ce que je vais vous dire : n'abandonnez pas ! Elle est revenue, elle est là. Quelque part sur cette terre, elle vous attend et vous cherche. Désormais le temps vous est compté à tous deux. Si vous renoncez l'un à l'autre, ce serait bien pire que de passer à côté de vos vies, ce serait perdre vos âmes. La fin de vos deux voyages serait un incroyable gâchis pour vous qui êtes si près du but. Quand vous vous reconnaîtrez, ne passez pas à côté l'un de l'autre.

Peter, qui était revenu sur ses pas, agrippa Jonathan par le bras, le forçant à faire un demi-tour sur lui-même.

– Ils ne veulent pas me donner la table tant que nous ne serons pas « au complet » ! Je viens de négocier trois minutes de répit avec le maître d'hôtel avant qu'il nous remette en queue de liste. Dépêchez-toi, il y a une entrecôte saignante qui n'en peut plus de saigner !

Jonathan se dégagea brusquement de l'emprise de son ami, mais quand il se retourna, la femme aux cheveux blancs avait disparu. Son cœur se mit à battre, il se précipita dans le couloir. Mais la foule avait englouti tout espoir de la retrouver.

Le maître
au fond d
quette en
se libérer
de son ass

– C'est
quant avec

– Qu'es

– Tu ne

– Et alo

– Tu n'e

Jonathan
il la cacha

– Tu cro

– Cette

sortir, si c'

– Je te p

– Sérieu

Peter pi

sauça copie

– Il y a



Par la recherche d'un tueur mystérieux
Jonathan croise la route de Clara.
Tous deux sont convaincus de s'être déjà rencontrés.
Mais quand ?

Autour d'un roman policier

Le quatrième roman de Marc Lévy, *Les facteurs de Saint-Petersbourg*, à Boston, de Londres, à New York, dans une histoire où l'amour et l'enquête se tissent dans le temps.

www.lattreuil.fr

20 € TTC FRANCE
2004-III



9 782221 100332

Marc Levy

Let annet liv



Fra Frankrikes bestselgerforfatter nummer 1

– en magisk roman om
kjærlighet, kunst og
mystikk – en moderne
«Romeo og Julie».



GYLDENDAL

– Det er meg, jeg drar fra Stapledon nå, jeg er utenfor hos deg om en halv time, håper du er hjemme? Elendige telefonsvarer! Jeg er underveis.

Peter la irritert på røret og rotet i lommene etter nøklene før han husket at han dagen før hadde overlatt dem til garasjevakten. Han kikket på klokken, flyet til Miami lettet først fra Logan lufthavn sent på ettermiddagen, men i disse utrygge tider med de nye sikkerhetsbestemmelsene var det nødvendig å være på flyplassen minst to timer før avgang. Han lukket døren til den lille elegante leiligheten han leide på årsbasis i et appartmentshus i finanskvartalet og gikk bortover gangen med det tykke teppegulvet. Han trykket tre ganger på heisknappen, med en utålmodighet som aldri har fått noen heis til å komme fortere. Atten etasjer lenger nede gikk han raskt forbi Jenkins, blokkens portner, og ga beskjed om at han skulle komme tilbake dagen etter. Han hadde satt igjen en sekk skittentøy foran døren sin, som vaskeriet i nabohuset skulle komme og hente. Jenkins ryddet kulturblaget til *Boston Globe* som han var i ferd med å lese, ned i en skuff og skrev Peters beskjed i tjenesteteggboken, forlot deretter skranken, tok ham igjen og holdt døren åpen for ham.

På trappen slo han opp en stor paraply med appartmentshusets initialer på og beskyttet Peter mot det fine regnet som sildret ned over byen.

– Jeg har bedt om at bilen Deres skal kjøres frem, sa han mens hans stirret mot den overskyete himmelen.

– Meget vennlig av Dem, svarte Deres gamle engelske bil har litt råde-

– Fru Beth, naboen Deres, er bortreist for tiden, så da jeg så heisen komme fra den etasjen, trakk jeg den slutning at ...

– Jeg vet hvem fru Beth er, Jenkins!

Portneren så opp mot sløret av grå og hvite skyer som var som spent over hodene deres.

– Elendig vær, ikke sant? fortsatte han.

Peter svarte ikke. Han hatet visse av de fordelene livet i en luksusleilighet kunne by på. Hver gang han gikk forbi Jenkins' skranke, var det som om en del av privatlivet hans ble fratøvet ham. Bak skranken overfor de store svingdørene kontrollerte mannen med loggboken den minste bevegelse hos alle appartementshusets innbyggere. Peter var overbevist om at portneren til slutt ville vite mer om hvilke vaner han hadde enn de fleste av vennene hans. En dag, da han var i dårlig humør, hadde han sneket seg ned baktrappen helt til parkeringsplassen, og forlatt blokken via garasjedøren. Da han kom tilbake, passerte han Jenkins med hodet høyt hevet, men portneren hadde høflig rakt ham en rund nøkkel. Peter hadde sett forbliøffet på ham, og Jenkins hadde svart i et nøytralt tonefall:

– Hvis De noen gang skulle få lyst til å gjenta det der, men motsatt vei, så vil denne komme til stor nytte. Dørene på hver trappeavsats er låst innenfra, her har De løsningen på den beklagelige ulempen.

I heisen opp hadde Peter satt sin ære i å beholde et helt uttrykkløst ansikt, hellig overbevist om at Jenkins ikke gikk glipp av noe takket være overvåkingskameraet. Da han noen måneder senere hadde hatt et kort forhold til en viss Thaly, en ung skuespillerinne som var svært i vinden, hadde han tatt seg selv i å tilbringe natten på et hotell sammen med henne. Han hadde faktisk foretrukket et anonymt hotellrom fremfor portnerens henrykte ansikt, hvis evige morgenfriskhet irriterte ham på det sterkeste.

– Jeg tror det er Deres bilmotor, jeg hører, bilen skulle være her hvert øyeblikk nå.

– Kjenner De også bilene på lyden, Jenkins? spurte Peter i en bevisst frekk tone.

– Nei, slett ikke alle, men Deres gamle engelske bil har litt rådebank, det må De vel innrømme, en smatrende lyd som får en til å tenke på den herlige aksenten til våre fettere på den andre siden av Atlanteren.

Peter hevet øyenbrynene, underlig forbannet. Jenkins var en mann som hele livet hadde drømt om å være en av dronningens undersåtter, noe som ville ha vært tegn på et visst raffinement i denne byen med britiske tradisjoner. Snart kom hans Jaguar XK 140 med de store runde lyktene opp fra parkeringen. Garasjevakten stoppet den akkurat ved den hvite streken midt foran trappen.

– Ja, ikke sant, min gode Jenkins, sa Peter og gikk mot døren som vakten holdt åpen for ham.

Lett fortørnet satte Peter seg bak rattet, ruste motoren på den gamle engelske bilen og kjørte sin vei idet han gjorde et lite tegn med hånden, rettet mot Jenkins.

Han sjekket i speilet at sistnevnte, sin vane tro, pliktskyldigst ventet til han hadde svingt rundt hjørnet før han gikk inn i blokken igjen.

– Gamle luring! Du er født i Chicago og det er hele stekten din også! mumlet han.

Han tok telefonen ut av holderen og trykket på minneknappen for Jonathans telefonnummer. Han lente seg mot mikrofonen som lå skjult i solskjermen og ropte inn i den:

– Jeg vet du er hjemme! Du aner ikke hvor irritert jeg blir av den telefonsilingen din. Hva du nå holder på med, så har du nå bare ni minutter på deg! Ja, for du bør helst være hjemme, det kan jeg love deg!

Han bøyd seg frem for å skifte stasjon på bilradioen som var gjemt i hanskerommet. Idet han rettet seg opp, så han en dame på vei over gaten i betryggende avstand fra støtfangeren. Ved nærmere øyesyn ble han klar over at hun gikk i den sakte farten alderdommen av og til påbyr. Dekkene hans etterlot seg noen millimeter gummi på asfalten. Da bilen hadde stoppet, åpnet Peter øynene igjen. Damen fortsatte sin fredelige ferd over gaten. Med hendene

knugget om rattet, trakk han pusten, løsnet bilbeltet og brettet kroppen ut av bilen. Han ilte bort til den gamle damen, overøste henne med beklagelser, tok henne under armen og geleidet henne de få meterne bort til fortauet.

Han rakte henne et visitkort og ba nok en gang om unnskyldning. Han skrudde på sjarmen og sverget på at vissheten om at han hadde skremt henne ville plage ham en hel uke fremover. Den gamle damen virket svært forbausset. Hun beroliget ham med å vitne med den hvite stokken. Det var bare på grunn av dårlig hørsel at hun hadde rykket til da han så galant hadde tatt henne i albuen for å hjelpe henne over. Peter børstet et hårstrå fra damens regnkappe og overlot henne til hennes gjøremål, og fortsatte så sine. Han fikk summet seg ved den velkjente lukten av lær i bilkuppéen og kjørte i sakte fart frem til der Jonathan bodde. Allerede ved tredje lyskryss plystret han.

*

Jonathan gikk opp trappen i det nydelige huset han bodde i ved den gamle havnen. I øverste etasje åpnet døren seg mot atelieret der samboeren hans sto og malte. Anna Valton og han hadde truffet hverandre på en vernissage for en maleriutstilling. En stiftelse opprettet av en rik, men diskre kvinnelig kunstsamler hadde vist frem Annas maleriet. Da han så på de utstilte bildene, hadde han fått følelsen av at Annas eleganse var allestedsnærværende i maleriene hennes. Stilen hørte hjemme i det århundret han hadde viet hele sin kunsteksperterkarriere til. Annas landskap var uendelige, og han brukte nøye utvalgte ord for å kommentere dem overfor henne. De følsomme ordene fra en profesjonell kunstkjenner med Jonathans renommé, gikk rett til hjertet på Anna som holdt sin første utstilling.

Etter det hadde de vært sammen nesten uavbrutt, og om våren hadde de flyttet inn i dette huset som Anna hadde funnet frem til i nærheten av den gamle havnen. Rommet der hun tilbrakte størsteparten av dagen, og av og til natten, hadde et stort glass-

tak. Ved soloppgang lå det badet i et lys som ga det en nærmest magisk stemning. Det veldig lyse tregulvet med brede bord gikk fra veggen med hvite synlige murstein og frem til de store vinduene. Når hun forlot staffeliet, likte Anna å ta seg en sigarett sittende i vinduskarmen der hun hadde utsyn over hele bukten. Uansett hva slags vær det var, trakk hun i hampestorene slik at skyvevinduene gled opp, og pustet inn den milde, liflige duften fra havnen, en blanding av tobakk og sjø.

Peters Jaguar parkerte langs fortauskanten og tutet.

– Der kom vennen din, tror jeg, sa hun idet hun hørte Jonathan bak seg.

Han kom nærmere, omfavnet henne og begravde hodet i halsgropen hennes og ga henne et kyss. Anna sitret lett.

– Peter venter på deg!

Jonathan lurte hånden inn gjennom halsåpningen på bomulls-kjolen og lot den gli over Annas bryst. Tutingen fortsatte med fornyet styrke, så hun skjøv ham muntert vekk.

– Forloveren din er heller plagsom, kom deg av gårde til den konferansen nå, jo fortære du drar, jo fortære kommer du tilbake. Jonathan kysset henne en gang til og fjernet seg motvillig. Da døren til entreen smalt igjen, tente Anna en ny sigarett. Nede på gaten stakk Peters hånd et øyeblikk ut gjennom bilvinduets og vinket idet de kjørte sin vei. Anna sukket og vendte blikket mot havnen i Boston der så mange innvandrere hadde gått i land.

– Hvorfor er du aldri ute i rett tid? spurte Peter.

– Din tid, mener du?

– Nei, den tiden fly letter på, tiden folk har lunsj- og middagsavtaler på, den tiden som er på klokkene våre, men du går jo ikke med klokke!

– Du er tidsslave, jeg gjør motstand.

– Når du kommer med noe sånt til psykologen din, er du da klar over at han ikke hører på et eneste ord av det du deretter sier? Da sitter han og lurur på om han takket være deg vil kunne kjøpe drømmebilen i kupé- eller kabrioletmodell.

- Jeg går ikke til noen psykolog!
- Det bør du kanskje vurdere. Hvordan går det med deg?
- Og du da, hva er det som har fått deg i så godt humør?
- Har du lest «Kunst og kultur»-bilaget til *Boston Globe*?
- Nei, svarte Jonathan og så ut av vinduet.
- Til og med Jenkins har lest det. Jeg blir direkte slaktet av pressen!

- Jaså?
- Du har lest det!
- Bare litt, svarte Jonathan.
- En dag da vi gikk på universitetet spurte jeg deg om du hadde ligget med Kathy Miller, som jeg var forelsket i eller ikke, og da svarte du: «Bare litt.» Kan du forklare hva din definisjon av «bare litt» er? Det har jeg lurt på i tyve år nå ...

Peter slo med hånden på rattet.
- Ja, og så du den markskrikertittelen: «Auksjonarius Peter Gewls siste salg var skuffende!» Hvem er det som har oppnådd den høyeste prisen for en Seurat på de siste ti årene? Hvem er det som har hatt det beste Renoir-salg i løpet av den samme tiden? Og hva med Bowen-samlingen med sin Jongkind, sin Monet, sin Mary Cassat og alle de andre? Og hvem var blant de første som tok Vuillard i forsvar? Har du sett hvor mye han er verdt nå!

- Peter, ikke plag deg selv med dette, en kritikers jobb er å kritisere, så enkelt er det.

- Jeg har fått fjorten engstelige meldinger fra mine partnere hos Christie's på telefonsvareren min, det er det som plager meg!

Han stanset for rødt lys, men fortsatte å beklage seg. Jonathan ventet noen minutter før han skrudde på bilradioen. Louis Armstrongs stemme fløt inn i bilkupeen. Jonathan la merke til en eske som lå på baksetet.

- Hva er det?

- Ingenting! brummet Peter til svar.

Jonathan snudde seg rundt og gransket lattermildt innholdet.
- En elektrisk barbermaskin, tre oppflerrete skjorter, to atskilte

pyjamasben, et par sko uten skollisser, fire istykkerrøvne brev, det hele overøst med ketchup ... Har du slått opp?

Peter vred seg for å skyve den lille esken ned på gulvet.

- Har aldri du hatt en dårlig uke? sa han og skrudde opp lyden på radioen.

Jonathan følte at den nervøse kriblingen begynte, og han sa det til vennen.

- Hva skulle nå du være nervøs for, du kan alt som vites kan.

- Det er akkurat den slags idiotiske betraktninger som får deg til å tabbe deg ut.

- Jeg fikk litt av en støkk ved rattet, sa Peter.

- Når da?

- Da jeg dro hjemmefra, nå nettopp.

Jaguaren skjøt fart igjen og Jonathan så de gamle bygningene langs den gamle havnen passere på rekke og rad. De tok motorveien som førte til flyplassen Logan International.

- Nå, hvordan står det til med vår kjære Jenkins?

Peter parkerte bilen på plassen rett overfor sikkerhetsvaktens lille bod. Han stakk deretter diskre en seddel i hånden hans mens

Jonathan hentet frem den slitte skinnvesken fra bagasjerommet. De gikk oppover gangveien på parkeringsplassen der skrittene deres

ga gjenlyd. Som hver gang han skulle ta fly, ble Peter utålmodig da han ble bedt om å ta av seg beltet og skoene etter at han

hadde utløst alarmen tre ganger i sikkerhetsportalen. Han mumlet noe grettent, og sikkerhetskontrolløren sjekket bagasjen hans ned

til minste detalj. Jonathan gjorde tegn til at han som vanlig ville

vente i aviskiosken. Da Peter også kom dit, sto han fordyppet i en bok av Milton Mezz Mezrow, en jazzantologi. Jonathan kjøpte

boken. Ombordstigningen gikk greit og flyet var i rute. Jonathan takket nei til brettet med mat han ble tilbudt, dro ned gardinen

foran vinduet, tente leselyset og ga seg til å lese notatene til fore-

draget han skulle holde noen timer senere. Peter bladde igjennom flyselskapets blad, sikkerhetsinstruksene og til sist katalogene over

mulige innkjøp ombord – (som) han allerede kunne utenat. Så ble han sittende (og) vippe frem og tilbake i flysetet.

– Kjeder du deg? spurte Jonathan uten å se opp fra siden han leste.

– Jeg tenker!

– Det var det jeg sa, du kjeder deg!

– Gjør ikke du det?

– Jeg leser gjennom foredraget mitt.

– Du er som besatt av den fyren, repliserte Peter (og) ga seg igjen i kast med sikkerhetsinstruksene for Boeing 737.

– Fascinerer!

– Nei, (når) man er så besatt som deg, gamle venn, så kan man tillate seg å snakke om det altoppslukende forholdet du og den russiske maleren har.

– Vladimir Radskin døde i siste halvdel av 1800-tallet (og) jeg har absolutt ikke noe forhold til ham, bare til kunsten hans.

Jonathan fordypet seg i lesingen igjen, den korte stunden Peters taushet varte.

– Jeg fikk akkurat et inntrykk av «déjà-vu», sa Peter med et desisert ertelystent uttrykk, (men) det er kanskje fordi vi har hatt denne samtalen hundre ganger før.

– Hva har du her i flyet å gjøre hvis du ikke var bitt av den samme basillen som meg?

– For det første er jeg med deg; for det andre flykter jeg fra telefonoppringningene til mine kollegaer som er blitt vettskremte av artikkelen i *Boston Globe*, (og) for det tredje kjeder jeg meg.

Peter tok en tuspenn frem fra jakkelommen (og) tegnet et lite kryss på rutearket (der) Jonathan skrev noen siste notater. Uten å fjerne blikket fra bildet han studerte, tegnet Jonathan en sirkel ved siden av Peters kryss. Peter tegnet umiddelbart et nytt kryss, Jonathan tegnet neste sirkel på skrå under den ...

Flyet landet ti minutter (tø) oppgitt tid. De hadde bare håndbaggasje, (og) en drosje kjørte dem til hotellet. Peter kikket på klokken (og) erklærte (at) de hadde en time til rådighet før foredraget. Etter å

ha meldt seg i resepsjonen, gikk Jonathan opp for å skifte. Døren til rommet hans gled lydløst igjen, han la kontorvesken på det lille skrivebordet i mahogni foran vinduet (og) grep etter telefonen. (Da) Anna svarte, lukket han øynene (og) lot seg geleide av stemmen hennes, (som) han var i atelieret sammen med henne. Alle lampene der var slukket, Anna sto lent mot vinduskarmen. Over henne, fra det store vinduet i taket, spredte noen stjerner (som) klarte å konkurrere med lysskjæret fra byen, sin glans over himmelen som fine broderier på en blek stola. Sjødrevet pisket mot de gamle blyglassvinduene. I det siste hadde Anna skapt litt avstand mellom seg selv og Jonathan, (som) om tannhjulene i en skjør mekanisme hadde satt seg fast etter at de hadde bestemt seg for å gifte seg. I de første ukene hadde Jonathan tolket avstanden hun skapte mellom dem som en slags redsel for å binde seg for livet. Likevel var det hun som først og fremst hadde villet det. Byen de bodde i var like konservativ som kunstmiljøet de vanket i. (Etter at) de hadde vært samboere i to år, var det passende å gjøre forholdet offisielt. Ansiktene i det mondene Boston antydet det tydeligere og tydeligere ved hvert cocktailselekskap, ved hver vernissage, ved hver store kunstaustasjon.

Jonathan og Anna hadde gitt etter for presset fra de mondene omgivelsene. Parets legitime status var også en garanti for Jonathan, han lyttet til åndedragene hennes (og) gjettesteg til bevegelsene. De lange fingrene (som) forsvant inn i den tette hårmanken. (Når) han lukket øynene, var det som om han kunne kjenne duften av henne. Sent på dagen smeltet parfymen hennes sammen med lukten av treverk fra hver krok i atelieret. Samtalen ble avsluttet med taushet. Jonathan la på røret (og) åpnet øynene. På gaten nedenfor gikk en uavbrutt strøm av biler, som et langt rødt bånd. Han ble fylt av ensomhet, som alltid (når) han var langt hjemmefra. Han sukket (og) spurte seg selv om (hvorfør) han hadde sagt ja til dette foredraget. Tiden gikk, han pakket ut av håndbagasjen (og) valgte en hvit skjorte.

Jonathan trakk pusten dypt før han gikk inn på scenen. Han ble møtt av applaus, deretter forsvant publikum i et halvmørke. Han tok plass bak en talerstol med en liten messinglampe som voktet over manuset hans som en sufflør; Jonathan hadde full kontroll, han kunne foredragsteksten utenat. Det første maleriet av Vladimir Radskin som han ville vise i kveld, kom frem på en storskjerm bak ham. Han hadde valgt å vise den russiske malerens verk i omvendt kronologisk rekkefølge. Den første serien med engelske landskapsbilder viste hva Radskin hadde malt mot slutten av livet sitt, som ble forkortet av sykdom.

Radskin hadde malt de siste bildene fra rommet som hans dårlige helbred hadde hindret ham i å forlate. Han døde der toogførti år gammel. To viktige portretter, det ene i helfigur, det andre sittende bak et mahogniskrivebord, forestilte Sir Edward Langton, kunstsamleren og kunstoppkjøperen som hadde vært Radskins velgjører. Ti malerier viste med usedvanlig stor innlevelse livet til de fattige i Londons forsteder på 1800-tallet. En siste serie på seksten malerier avsluttet Jonathans fremvisning. Selv om han ikke visste nøyaktig hvilket tidspunkt de stammet fra, hadde de alle som tema malerens ungdom i Russland. Seks av disse tidlige maleriene, alle bestilt av selveste tsaren, avbildet forskjellige personer ved hoffet, ti andre, som kunstneren selv var blitt inspirert til, viste befolkningens fattigdom. Det var disse gatebildene som hadde forårsaket Radskins ufrivillige eksil fra fedrelandet, som han hadde måttet forlate i all hast og for alltid. Tsaren hadde fått organisert en utstilling for ham i sitt personlige kunstgalleri i Eremitasje-palasset i St. Petersburg, og Vladimir hadde hengst opp noen av disse bildene som hadde skapt skandale. Eneherskeren hadde fra da av viet ham et like brått som inderlig hat for å ha malt folkets lidelser med større innlevelse enn han hadde malt hans storslagne makt og velde. Historien kan fortelle at da tsarens rådgiver for kulturelle anliggender ved hoffet spurte Vladimir om grunnen til at han hadde gjort dette, så hadde maleren svart at om en mann på jakt etter makt levde på løgn, så var hans malerkunst underlagt motsatte regler.

Kunsten, i sine svake øyeblikk, kan ikke annet enn å forsikre. Skulle ikke folkets elendighet fortjene å bli fremstilt i like stor grad som tsaren selv? Rådgiveren, som satte pris på kunstneren, hadde svart med en bitter håndbevegelse. Så hadde han åpnet en skjult dør i det store biblioteket fullt av kostbare manuskripter og rådet kunstneren til å flykte så fort han kunne før det hemmelige politiet kom på sporet av ham. Fra nå av kunne han ikke hjelpe ham mer. Eitren å ha gått ned en kronglere trapp hadde Vladimir tilbaketrukket seg frem i en mørk gang, som en sti til helvete. Han hadde famlet seg frem i mørket med hendene som ble revet opp av de ru veggene, han gikk mot palassets vestlige fløy, via underjordiske ganger der han måtte krøke seg sammen, og kjellere med fuktige steinvegger. Gamle slaviske rotter som fór i motsatt retning kom borti ansiktet hans, og viste av og til altfor stor interesse for denne ubudne gjesten, som de innimellom fulgte etter og bet i ankene.

Da det omsider ble natt, kom Vladimir opp til overflaten igjen og fant et skjulested i en kjerre der han gjemte seg i en balle halm tiltenkt tsarens hester. Han ville holde seg skjult der til dagry og flykte fra palasset mens alle var travelt opptatt med dagens første gjøremål.

Alle Vladimirs malerier hadde blitt beslaglagt samme ettermiddag. Nå brant de i den monumentale peisen som varmet opp ved en stor bankett keiserens rådgiver holdt. Festen varte i fire timer.

Ved midnatt ilte gjestene til vinduene for å forlyste seg med forestillingen som ble holdt til ære for dem i slottsgården. Sammenkrøpet i skyggen av en alkove, var Vladimir vitne til mord. Hans kone Clara, som var blitt arrestert samme kveld, ble dratt frem til retterstedet av to voktere. Fra det øyeblikk hun ble ført inn i slottsgården holdt hun blikket fast vendt mot stjernene. Tolv gevrær hevet seg. Vladimir bønnfalt himmelen om at hun måtte sne blikket og møte hans en siste gang, men det skjedde ikke. Hun trakk pusten dypt og tolv skudd smalt. Bena visnet under henne og den istykkerverne kroppen falt sammen i den dype tilskitnede snøen. Det var som om gjenlyden av hennes kjærlighet flyktet over

ringmuren (og) alt ble stille. I lys av den knugende smerten oppdaget Vladimir at livet var sterkere enn kunsten. Selv den perfekte harmonien av alle verdens farger ville ha vært ute av stand til å beskrive smerten han følte. For ham ble vinen (som) fløt fritt ved bordene den natten, blandet sammen med Claras blod (som) strømmet fra kroppen hennes (som) var overlatt i dødens vold. Karminrøde bekker fikk den hvite snøskappen til å smelte og tegnet epigrammer på de nakne brosteinene (som) enkelte steder stakk frem, de mørke flekkene svarte til de svarte splintene i malerens hjerte. I minnet tok Vladimir med seg et av sine vakreste bilder, et han skulle male i London ti år senere. I løpet av årene i eksil rekonstruerte han maleriene (som) var blitt ødelagt, (men) han forandret dem, for etter dette malte Vladimir aldri en kvinnes kropp eller ansikt (og) man så aldri mer det minste innslag av rødt i noen av maleriene hans.

Det siste lysbildet forsvant fra skjermen. Jonathan hilste publikum (som) takket for foredraget med langvarig klapping. Applausen syntes å tyngde på skuldrene hans, som en byrde (som) plaget hans sedvanlige tilbaketrukkethet. Han bukket (og) strøk over omslaget på foredragsmappen, fulgte omrisset av bokstavene som dannet navnet Vladimir Radskin med pekefingeren. «Det er deg de hyller, min venn», mumlet han. Med rødmende kinn tok han vesken sin og hilste publikum nok en gang med en klossete håndbevegelse. I salen påkalte en av tilhørerne hans oppmerksomhet. Med vesken klemt under armen vendte han seg mot publikum. Mannen presenterte seg med høy, klar stemme.

– Frantz Jarvitch fra tidsskriftet *Art and News*. Herr Gardner, hva synes De om (at) jingen av Vladimir Radskins malerier er utstilt i noen av de store museene? Tror De ikke kunstkonservatorene er interessert i dem?

Jonathan gikk nærmere mikrofonen for å svare ham.

– Jeg har viet store deler av mitt liv som kunsthistoriker til å gjøre Radskin og hans kunst kjent (og) anerkjent. Radskin er en meget stor kunstner, (men) som tilfellet er med så mange andre, ble han miskjent på sin tid. Han prøvde aldri å bli likt, oppriktighet

er kjernen i kunsten hans. Vladimir søkte å male håpet, han interesserte seg bare for det som var ekte og sant hos mennesket. Noe som ikke gjorde kritikkerne spesielt velvillig innstilt.

Jonathan så opp. Blikket hans virket med ett fjernat, som trukket mot en annen epoke, et annet sted. Han ble kvitt all nervøsitet (og) ordene frigjorde seg, som om den gamle maleren, via ham, ga seg i kast med billedkunsten igjen, med sitt eget hjerte som staffeli.

– Se på ansiktene han malte, lyset de er skapt med, sjenerøsiteten og ydmykheten hos personene. Her er aldri en lukket hånd, aldri et svikefullt blikk.

Det var stille i salen, så reiste en dame seg.

– Sylvie Leroy, fra Tekné ved Louvre-museet. Legenden forteller (at) ingen noensinne har sett det siste bildet Vladimir Radskin malte, et maleri man aldri har kunnet oppspore. Hva er Deres mening om det?

– Det dreier seg ikke om en legende. I en korrespondanse han hadde med Alexis Savrassov, sier Radskin (at) han tross sykdommen (som) gjorde ham stadig svakere, hadde begynt på et maleri han hevdet ville bli det vakreste han noensinne hadde malt. Og når Savrassov spør ham om (hvordan) det står til med ham (og) så spør hvordan det går med arbeidet, svarer Vladimir: Å gjøre dette maleriet perfekt er det eneste botemiddelet jeg har mot de ulidelige smertene (som) river i stykker tarmene mine.» Vladimir Radskin gikk bort etter å ha fullført dette siste maleriet (som) forsvant under mystiske omstendigheter i løpet av en storslått kunstaustasjon i London i 1868, ett år etter hans død.

Jonathan forklarte (at) bildet, antagelig et av de viktigste, var blitt trukket fra auksjonen i siste øyeblikk, (og) av grunner han ikke kjente til, ble ingen av Vladimir Radskins malerier kjøpt den dagen. Maleren forble deretter lenge i glemmeboken, en trist, urettferdig skjebne, syntes Jonathan i likhet med alle andre (som) anså Radskin som en av århundrets største malere.

– Hjerterets storhet skaper ofte misunnelse eller forakt hos ens samtidige, fortsatte Jonathan.

- Noen mennesker ser kun det vakre i det som er dødt. Men i dag har heldigvis ikke tiden noe tak på Vladimir Radskin. Kunsten fødes av følelser, det er det som gjør den tidløs, evig. Imidlertid henger de fleste av maleriene hans i mindre museer eller de tilhører store privatsamlinger.

- Det ryktes at Radskin i sitt siste maleri skal ha brutt forbudet han selv hadde gitt seg, og at han hadde funnet frem til en helt ny rødfarge? spurte en annen tilhører.

Hele salen syntes å vente på Jonathans svar. Han la hendene på ryggen, knep akkurat sammen og løftet hodet.

- Som jeg akkurat har sagt, forsvant maleriet sporløst og plutselig, faktisk før det ble vist for publikum. Og frem til i dag har vi ingen vitnesbyrd om det. Jeg har prøvd å oppspore det helt fra jeg begynte på denne karrieren, men det eneste beviset man sitter med angående bildets eksistens, er korrespondansen mellom Vladimir Radskin og hans malerkollega Savrassov og noen avisartikler fra den tiden. Det vil derfor være klokt å si at enhver annen påstand angående bildets komposisjon eller hva det forestilte, bare bygger på legender eller rykter. Takk, det er alt jeg har å si.

Jonathan tok imot en ny salve applaus og gikk raskt over scenen mot kulisene. Peter sto og ventet på ham, grep ham om skuldrene og gratulerte ham.

*

Sent på ettermiddagen ble konferanserommene i Miami kongress-senter tømt for de firetusensekshundre deltagerne på forskjellige konferanser. Den menneskelige tidevannsbølgen delte seg i forskjellige strømmer som inntok de mange barene og restaurantene i komplekset. James L. Knight-senterets 10 000 km² var forbundet med en åpen gangbro til Hyatt Regency-hotellet som kunne by på over seks hundre rom.

Det hadde gått en time siden Jonathan avsluttet foredraget. Peter hadde sittet i mobiltelefonen uavbrutt og Jonathan hadde slått seg

24

ned på en krakk ved baren. Han bestilte en Bloody Mary og løst net den øverste skjorteknappen. I enden av salen som lå badet i kobberfarget lys, lot en eldre pianist tonene til en Charlie Haden-låt flyte ut i rommet. Jonathan så på kontrabassisten som akkompagnerte ham. Han holdt instrumentet tett inntil seg og det var som om han hvisket til det hver note han fikk det til å spille. De fikk liten oppmerksomhet, likevel var tolkningen deres nærmest himmelsk. Når man så de to spille, var det lett å forestille seg at de hadde tilbaketrukket seg og gått sammen. Jonathan reiste seg og stakk en ti-dollar seddel ned i vinglasset på Steinway-flygelet. Som takk knepet kontrabassisten på en streng. Før Jonathan var tilbake ved baren, hadde seddelen alt forsvunnet uten at én eneste note hadde manglet i melodien duoen fremførte. En dame hadde satt seg på barkrakken ved siden av hans. De nikket høflig til hverandre. Det sølvgrå, nesten hvite håret hennes fikk ham umiddelbart til å tenke på moren. Det finnes en alder (da) den visuelle hukommelsen vi har av våre foreldre stivner til, som om kjærligheten hindrer oss i å minnes (at) vi så dem bli eldre.

Hun la merke til skiltet. Jonathan hadde glemt å fjerne fra jakkeslaget. Det så hun navnet hans og at han deltok på et kunstseminar.

- Hvilken periode? spurte hun innledende.

- 1800-tallet, svarte Jonathan og hevet glasset.

- En fabelaktig periode, fortsatte hun og tok en lang slurk av Bourbon-whiskyen som bartenderen akkurat hadde helt opp til henne. Jeg har viet en stor del av studiene mine nettopp til den tiden.

Jonathan bøyde seg interessert frem for å ta en titt på navnet skiltet hun hadde om halsen. Det kunne man se temaet for symposiet om magisk vitenskap hun deltok i. En liten hodebevegelse avslørte Jonathans forbløffelse.

- Du tilhører ikke den gruppen mennesker som leser horoskop, stemmer det? spurte hun.

Hun drakk en ny slurk før hun la til:

25

- La meg berolige deg, ikke jeg heller!

Hun snudde barmkrakken mot ham og rakte ham hånden der en usedvanlig diamant dominerte ringfingeren.

- Det er en gammeldags sliping, fortsatte hun, det gjør den mer imponerende enn dens egentlige vekt i karat tilster. Men det er et familiesmykke, og jeg er spesielt glad i det. Jeg er professor, jeg leder et forskningslaboratorium ved Yale universitet.

- Hva forsker du på?

- På et syndrom.

- En ny sykdom?

Med ertelystent blikk beroliget hun ham:

- Syndromet: «déjà-vu»!

Fenomenet hadde alltid forundret Jonathan. Inntrykket av å ha opplevd tidligere det som var i ferd med å skje, var ikke fremmed for ham.

- Jeg har hørt at det er hjernen vår som tar begivenhetene på forskudd.

- Tvert imot, det dreier seg om hukommelse.

- Hvordan skal man kunne huske noe man ennå ikke har opplevd?

- Hvem sier at man ikke har opplevd det?

Hun begynte å snakke om tidligere liv, og Jonathan fikk en nærmest ironisk mine. Kvinnen rygget litt tilbake for å ta ham i fullt øyesyn.

- Du har pene øyne. Røyker du?

- Nei.

- Det var det jeg kunne tenke meg, sjenerer lukten deg? spurte hun og tok en sigaretteske ut av lommen.

- Nei igjen, svarte Jonathan.

Han grep en eske fyrstikker som lå på bardisken, tente en og rakte hånden ut mot henne. Det knitret i tobakken. Flammen sluknet med én gang.

- Underviser du? spurte han.

- Ja, det hender fremdeles at jeg fyller en forelesningssal. (Men)

hvis du ikke tror på tidligere liv, hvorfor tilbringer du da livet ditt på 1800-tallet?

Den satt som et skudd, Jonathan tenkte seg om noen sekunder, så lente han seg mot henne og sa:

- Jeg har et nærmest lidenskapelig forhold til en maler som levde på den tiden.

Hun knuste isbiten hun hadde suget på med tennene og vendte blikket mot raden av flasker på hyllene bak dem.

- Hvordan blir man interessert i tidligere liv? sa Jonathan og tok opp tråden.

- Ved å kikke på klokken og ikke være tilfreds med det den viser.

- Det er akkurat det jeg forgjeves prøver å få min beste venn til å forstå. For øvrig går jeg aldri med klokke!

Kvinnen gransket Jonathan og han følte seg litt utilpass.

- Beklager, jeg mente ikke å gjøre narr av deg, unnskyldte han seg.

- Det er sjelden å tenne mann ber om unnskyldning. Akkurat hva er det du driver med innen malerkunsten?

Asken på sigaretten hennes krummet seg faretruende mot bardisken. Jonathan dyttet et askebeger frem under den gulnete pekefingeren hennes.

- Jeg takserer malerier.

- Da reiser du vel mye i forbindelse med jobben?

- Altfor mye.

Damen med sølvhåret lot fingeren gli kjærlig over glasset på urskiven.

- Tiden reiser også. Den forandrer seg fra det ene stedet til det andre. Bare i dette landet har vi fire forskjellige tidszoner.

- Jeg tåler ikke de tidsforskjellene lenger, det gjør for øvrig ikke magen min heller. Det er uker da jeg spiser frokost på den tiden jeg burde ha spist kveldsmat.

- Vi oppfatter tiden feil. Tiden er en dimensjon fylt med energipartikler. Enhver rase, ethvert individ, ethvert atom drar gjennom

den dimensjonen på forskjellig vis. En dag vil jeg kanskje være i stand til å bevise at det er tiden som inneholder universet og ikke det motsatte.

Det var så lenge siden sist Jonathan hadde truffet en som var lidenskapelig oppslukt av noe, at han gladelig lot seg rive med av samtalen. Damen fortsatte:

- Vi trodde også at jorden var flat, og at det var solen som gikk rundt jorden. De fleste mennesker nøyer seg med å tro det de ser. Men en dag vil vi oppdage at tiden er i bevegelse, at den i likhet med jordkloden går rundt og at den utvider seg hele tiden.

Jonathan var fremdeles peirpleks. For å prøve å se uberørt ut, rotet han i jakkelommene. Kvinnen med det hvite håret bøyde ansiktet sitt mot ham.

- Den dagen vi godtar å sette spørsmålstegn ved mange av de teoriene vi har funnet opp, vil vi forstå meget mer om den relative og den reelle tiden et liv varer.

- Er det det du underviser i? spurte Jonathan og rygget litt tilbake.

- Du skulle sett ansiktsuttrykket ditt! Ja, du kan vel forestille deg reaksjonen studentene mine ville ha hatt hvis jeg kom med slutningene mine alt nå? Vi er foreløpig altfor redde, tiden er ikke moden ennå. Og med samme uvitenhet som våre forfedre før oss, avskriver vi som paranormalt og esoterisk alt det som ligger over vår fatteevne og som griper forstyrrende inn i det vi vet. Vi svarer på redselen med overbevisninger, omtrent slik som de gamle sjøfarene som nektet å reise fordi de var overbevist om at når de fjernet seg fra det de kjente til, så endte verden i en bunnløs avgrunn.

- Min jobb har også sine vitenskapelige sider. Tiden forandrer malingen og kan gjøre mangt og meget usynlig for øyet. Du aner ikke hvilke fabelaktige ting vi oppdager når vi restaurerer et maleri.

Kvinnen grep ham brått i armen. Hun så alvorlig på ham. Med ett var det som om de blå øynene hennes glitret.

- Du forstår ikke rekkevidden av det jeg sier. Men jeg vil for all del ikke plage livet av deg med ordflommen min. Jeg er ustoppelig med én gang jeg kommer inn på emnet.

Jonathan gjorde tegn til bartenderen om at han skulle fylle i glassene deres igjen. I skyggen av de tunge øyelokkene ledsaget kvinnens blikk bartenderens bevegelser. Hun fulgte den gyllen-brune væsken som bølget seg nedover innsiden av krystallglasset med øynene. Hun ristet litt på isbitene som slo mot hverandre i glasset og drakk alt i én slurk. Ettersom Jonathan syntes å innby til det, fortsatte hun:

- Vi venter fremdeles på våre nye oppdagelsesreisende, på tidens reisende. Vi trenger bare en håndfull nye mennesker som Magellan, Copernicus og Galilei. De vil naturligvis bli hengt ut som kjettere, vi vil le av dem, men de vil åpne veiene til universet, veiene som gjør sjelene våre synlige.

- Overraskende uttalelser fra en vitenskapskvinne, vitenskap og spiritualisme går sjelden bra sammen!

- Kvitte deg med de forslitte tankene! Tro har med religion å gjøre, spiritualismen fødes i vår bevissthet, hvem vi nå er eller tror vi er.

- Tror du virkelig at sjelene lever etter at vi er døde?

- Det som er usynlig for øyet, slutter ikke å eksistere av den grunn.

Hun hadde snakket om sjel, det fikk Jonathan til å tenke på sjelen til den gamle russiske maleren som hadde vært i ham siden en viss regntung søndag da faren hans hadde tatt ham med på museum. I den store salen med det veldige taket var han blitt grepet av et av Vladimir Radskins malerier. Det han hadde følt da, hadde slått dørene til hans unge sinn opp på vidt gap og blitt avgjørende for hele livet hans.

Kvinnen gransket ham, de blå øynene hennes gikk over i sort, Jonathan følte at han ble gransket og vurdert. Så vendte hun blikket mot whiskyglasset.

- Det som ikke reflekterer lys er gjennomsliktig, sa hun med hes

stemme, men det finnes likevel, og vi kan ikke lenger se livet når det forlater kroppen vår.

- Jeg må innrømme at jeg av og til tviler på om det finnes liv også inne i levende mennesker.

Hun trakk på smilebåndet.

- Men alt dør før eller siden, forsatte Jonathan, lettere brydd.

- Hver enkelt av oss skaper og skiller seg av med sin eksistens i vår egen spesielle rytme. Vi blir ikke eldre på grunn av tiden som går, men på grunn av energien vi forbrenner og delvis fornyer.

- Du antar altså at vi er utstyrt med en slags batterier som vi bruker og lader opp igjen?

- Ja, på mer eller mindre vellykket vis.

Hvis ikke skiltet hun bar hadde kunnet vitne om hennes vitenskapelige kvalifikasjoner, ville Jonathan trodd at han hadde å gjøre med et av disse marginale ensomme individene som hjem søker bar-krakker på jakt etter en som er villig til å lytte til galskapen deres. Forvirret gjorde han tegn til bartenderen at han skulle skjenke i glasset hennes. Hun ristet på hodet. Bartenderen satte flasken ned på disken igjen.

- Mener du at en sjel lever flere ganger? spurte Jonathan og skjøy barkrakken nærmere.

- Ja, noen av dem.

- Da jeg var barn, sa bestemoren min at stjernene var sjelene til dem som hadde kommet til himmelen.

- Stjernens lys bruker ikke en viss tid på å komme til oss, det er tiden som frakter det til oss. Å forstå hva tiden virkelig er, er å gi seg selv muligheten til en reise i tidens dimensjon. Kroppene våre har sin begrensning i de fysiske kreftene som kjemper mot dem, men sjelen er fri for slike begrensninger.

- Det ville være vidunderlig å forestille seg at de aldri dør. Jeg kjenner sjelen til en maler ...

- Vær ikke for optimistisk, de fleste sjelene slukner før eller siden. Mens vi blir eldre, så forandrer de størrelse etter hvert som de husker.

- Hva er det de husker?

- Reisen de foretar i universet! Lyset de tar opp i seg! Livets genom! Det er det budskapet de bringer med seg, fra det ørsmå til det uendelig store, som de alle drømmer om å nå. Vi bor på en planet som bare et fåtall av oss får utforsket i løpet av livet, og på samme måte er det få sjeler som vil nå sin reises mål: å komme rundt hele skapelsens sirkel. Sjelene er elektriske bølger. De er laget av milliarder av små partikler som alt annet i universet. I likhet med stjernen til bestemoren din, så er sjelen redd for å bli oppløst. For sjelen er alle ting et spørsmål om energi. Det er derfor den trenger en menneskelig kropp den tar i besittelse, der blir den fornyet og fortsetter så sin ferd i tidens dimensjon. Når kroppen ikke lenger har nok kraft, forlater sjelen den og finner seg en ny livskilde som vil ta imot den og la den fortsette på sin rundreise.

- Hvor lenge holder den på slik?

- En dag, et århundre? Det kommer an på kraften den har, på hvilke energi-ressurser den har klart å samle i løpet av et liv.

- Og hvis den ikke har nok?

- Så vil den slukne!

- Hva består den energien du snakker om av?

- Selve livets opprinnelse: følelsene!

Jonathan skvatt da Peter la hånden på skulderen hans.

- Beklager å måtte avbryte samtalen, min venn, men vi får ikke beholde bordreservasjonen. Å finne et nytt bord vil bli litt av en prøvelse, stedet er fullt av sultne bondeknøler.

Jonathan lovet at han skulle komme til bordet om et øyeblikk. Peter nikket til damen og forlot baren med hevede øyenbryn.

Hun gjenopptok samtalen og sa:

- Jeg kan forsikre deg om at jeg absolutt ikke tror på tilfeldigheter.

- Hva har tilfeldigheter med dette å gjøre?

- Den overdrevne vekten vi legger på tilfeldigheter er skremmende. Av alt det jeg nå har fortalt deg, så husk i alle fall én ting. Det hender to sjeler møtes for så å smelte sammen til én. Fra og

med da blir de helt avhengige av hverandre. De kan ikke skilles (og) vil hele tiden prøve å møte hverandre, fra det ene livet til det andre. Hvis, i løpet av et av disse jordiske livene, en halvdel skulle skille seg fra den andre, bryte troskapsløftet (som) knytter dem sammen, så vil begge sjelene umiddelbart slukne. Den ene kan ikke fortsette sin ferd uten den andre.

Kvinnens ansikt ble brått forandret, trekkene ble hardere og øynene ble nok en gang mørkeblå. Hun reiste seg (og) grep Jonathan om håndleddet. Hun trykket det så hardt hun kunne (og) stemmen ble enda mer alvorlig.

— I dette øyeblikk er det noe inne i deg som sier at jeg ikke er en gammel skrulleleite dame. Hør nøye på det jeg nå sier: gi ikke opp! Hun er kommet tilbake, hun er her. Et eller annet sted på denne jorden venter hun på deg, leter hun etter deg. Fra og med nå er dagene deres talte. Hvis dere oppgir hverandre, vil det være mye verre enn å mislykkes her i livet, dere vil miste sjelene deres! Slutten på deres to reiser vil være utrolig bortkastet for dere (som) er så nær ferdens slutt. Når dere møtes, gå for all del ikke rett forbi hverandre.

Peter, (som) hadde snudd, tok Jonathan i ermene, (og) tvang ham til å vende seg halvveis rundt.

— De nekter å la meg få bordet så lenge vi ikke er der «alle sammen»! Jeg har nå forhandlet med hovmesteren i flere minutter for å hindre ham i å sette oss bakerst på listen. Fort deg, det er en blå entrecôte der på menyen (som) holder på å blø seg i hjel!

Jonathan frigjorde seg brått fra vennens grep, (men) da han snudde seg, var kvinnen med det hvite håret forsvunnet. Hjerter hans begynte å hamre, (og) han løp ut i gangen, (men) i mengden av mennesker forsvant alt håp om å oppspore henne.

Peters stemme virte
— Jeg føler meg
seg igjen.
— Se nå!
— En drosje
og Anna.
— K.
— t.
talls lys blendet
losset minnet
om, og hva resten

Hovmesteren hadde plassert dem i ranten. Jonathan klarte ikke å slå skai-sofa. Han rørte ikke det som

— Du holder på med noe rart, sa Peter som tygde i vei med god appetitt.

— Hva er det jeg holder på med?

— Du strammer og løsner slipsknuten.

— Og hva så?

— Du har ikke på deg slips!

Jonathan la merke til at han skalv på høyre hånd, så han la den i fanget og så Peter inn i øynene.

— Tror du på skjebnen?

— Denne entrecôten har ingen sjanse til å overleve, hvis det er det du mener?

— Jeg snakker alvor!

— Alvor?

Peter stakk gaffelen i en potet og gnød den rundt i sausen.

— Det går et fly klokken ti i kveld, hvis du skynder deg når du det, fortsatte Peter og kastet et blikk på den digre kjøttbiten han hadde på gaffelen.

— Du ser helt elendig ut.

Jonathan, som ennå ikke hadde rørt maten, tok en liten brødbit fra skålen som sto mellom dem. Han klemte den hardt sammen. Hjerter dunket fremdeles mot ribbena.

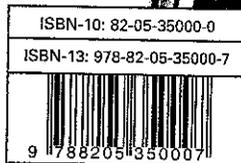
— Jeg skal ta meg av hotellregningen, bare dra du!

litterære drops

Jonathan har brukt de siste tyve årene av sin karriere på å lete etter det siste bildet av 1800-tallsmaleren Vladimir Radskin. Maleriet forsvant under mystiske omstendigheter i 1868. Ikke mange dagene før han skal gifte seg, får Jonathan nyheten han har ventet på så lenge; et lite London-galleri har funnet fem malerier av Radskin. Jonathan og den vakre Clara, eieren av London-galleriet, er sikre på at et av disse er Radskins mytiske maleri. Men de trenger å bevise det; bildet er usignert. Jakten på svar fører dem fra London til Firenze, via Paris til Boston og St. Petersburg. Og jo mer Jonathan og Clara finner ut om Radskin, jo mer finner de ut om seg selv: tre ulike liv, tre skjebner uløselig knyttet sammen, fanget i et kappløp mot tiden.

«Marc Levy triumferer igjen, og det er vel fortjent.» *L'Express*

«Du leser Marc Levy som en klassisk britisk krimgåte, men fremfor alt som en vakker kjærlighetshistorie ... I romanen står tiden stille og kjærligheten er udødelig.» *Nice-Matin*



ISBN-10: 82-05-35000-0

ISBN-13: 978-82-05-35000-7



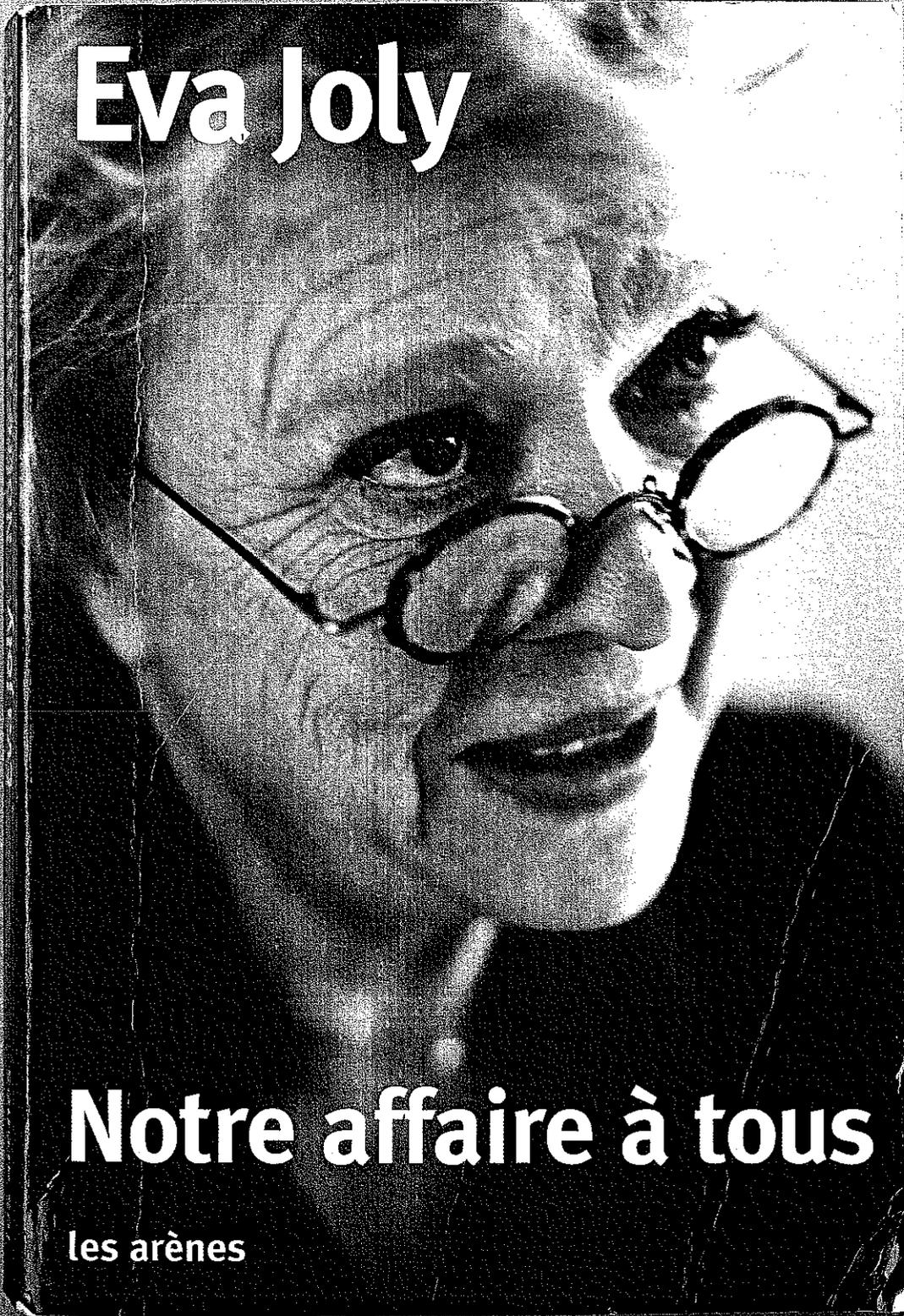
9 788205 350007

www.gyldendal.no

6g
norli
KR 99.00



GYLDENDAL

A black and white close-up portrait of Eva Joly, an elderly woman with short hair, wearing round glasses. She is looking slightly to the right of the camera with a gentle expression. The background is dark and out of focus.

Eva Joly

Notre affaire à tous

les arènes

Le privilège de choisir sa vie

Je me souviendrai toujours de mon arrivée en février 1964 à Paris. J'avais vingt ans. Nous étions quatre jeunes filles au pair du même âge. J'avais passé les trente-six heures de train à réviser la conjugaison. Je savais peu de chose de la France. Notre professeur au Lycée d'Oslo, qui était âgée, nous avait décrit la capitale telle qu'elle l'avait connue dans les années vingt. Ses souvenirs n'avaient pas bougé en quarante ans : les Parisiennes accouchaient chez elles, dans des appartements humides remplis de tapis poussiéreux ; les chauffeurs de taxis étaient des voleurs ; une femme ne pouvait pas sourire à quelqu'un dans la rue... Dans son regard de Norvégienne, les Français étaient un mélange de Napolitains et de Siciliens.

Lorsque j'ai posé mes valises remplies de livres, ce matin-là gare du Nord, je ne me doutais pas que c'était pour toujours. Cette année soixante-quatre fut pour moi le passage d'une vie heureuse et calme

à une certaine liberté d'être. En changeant d'univers, j'ai déplacé les lignes. Je me suis affranchie de ces barrières invisibles qui ferment l'horizon quand on vit dans le pays où l'on est né.

Les enseignes, les images, les attitudes étaient autant d'énigmes dont je devais trouver la clé. J'étais subitement une autre. Je passais des heures dans les marchés opulents et odorants, je découvrais la beauté des étalages, je me perçais dans les ruelles... Je descendais la Montagne Sainte Geneviève, du Panthéon à la Seine, en me répétant : « Je marche là où Voltaire a marché... » Je touchais la pierre du Louvre ou celle des hôtels du Marais. J'étais éblouie : les qualités des Français me sautaient aux yeux (et leurs défauts ne me gênaient pas.

La vie simple (et) tranquille

(Si) j'ai adopté la France, (si) je suis tombée en amour, comme disent les Canadiens, je suis née norvégienne. Pour l'État civil, je m'appelle Gro — prononcez *Grou* — Farseth¹. En norvégien, mon nom veut dire « la ferme de transhumance de Far » (un lieu-dit). Du côté maternel, mes ancêtres étaient des producteurs de framboises : ils transportaient leur marchandise en bateau à vapeur (pour) les vendre sur

1. Joly est le nom de mon mari. Eva est mon second prénom, plus simple à porter en France.

le marché à Oslo. Ma famille paternelle était une lignée d'agriculteurs de montagne, produisant assez de lait et de beurre pour survivre. Mon grand-père construisait des bateaux en bois dans un chantier naval (d'où) est sorti *Fram*, le navire de Nansen, l'explorateur de l'océan Arctique¹.

Depuis le début du siècle mes quatre grands-parents vivaient à Oslo. Ma grand-mère maternelle, une femme d'une grande beauté, tenait un salon de coiffure. Elle était élégante et cultivée. D'une voix superbe, elle chantait des airs d'opéra qui nous transportaient. Elle était le pivot de notre famille.

Mon père travaillait pour l'armée. Il avait hérité d'une fabrique de costumes militaires. L'atelier avait été nationalisé, (mais) il en avait gardé la direction. Je me souviens d'une ruche pleine de couteurs, de craies, de chaleur, de couleurs et d'étoffes. C'était un endroit qui sentait bon le café, la vie tranquille et simple. Je garde aujourd'hui encore un goût secret pour les tissus épais, les laines riches et travaillées, douces au toucher.

Dans les années cinquante, la vie était beaucoup plus dure qu'aujourd'hui en Norvège. Le pays ne bénéficiait pas encore de la rente pétrolière ni

1. Nansen est le héros national de la Norvège. Comme explorateur, il traversa le Groenland d'est en ouest et, comme homme politique, contribua à séparer la Suède de la Norvège. Prix Nobel de la paix pour son action auprès des réfugiés, il est mort en 1930.

du boom des télécommunications. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, (mais) ne se plaignaient jamais. Au lieu d'acheter un frigidaire, (ce qui) était au-dessus de nos moyens, mon père s'était procuré un compresseur (et) avait fabriqué un frigo avec du bois laqué et des poignées magnifiques. J'ai été élevée dans cet optimisme-là : tout est toujours possible; il suffit d'agir; l'argent finit par arriver. Cela m'a donné un certain détachement vis-à-vis de la richesse. J'ai connu d'autres bonheurs que celui-là.

Aux abords du cercle polaire, l'hiver est une morsure. De novembre à février, le soleil reste à peine cinq heures par jour. Pour lutter contre le froid (et) s'installer dans la nuit, les maisons de mon enfance étaient surchauffées. On passait du très froid au très chaud, de la réverbération de la neige au crépitement du feu. Sous la pluie grise et lancinante de Paris, je regrette parfois le bonheur de la neige (qui) crisse sous les pieds.

Au printemps, nous nous installions dans la maison de ma grand-mère, au bord du fjord d'Oslo. Nous prenions le bateau pour aller à l'école, (puis) le tram. L'école commençait tôt (et) finissait tôt : à deux heures de l'après-midi, nous étions libres. Nous allions nous baigner après avoir fait nos devoirs, sur une petite plage en contrebas. En juin, les journées sont immenses : le soleil se couche à peine. C'est une lumière dorée difficile à décrire,

(qu'on) retrouve dans les films de Bergman. Les crépuscules sont plus longs qu'au Sud. Monet est venu quelques semaines pour essayer de peindre cette lumière, (mais) il est reparti sans avoir pu vraiment la saisir.

Je ne sais pas (s'il) existe un pays (où) l'homme est plus proche des dieux : en Norvège, vous vivez dans le ciel. Avec une coque de noix, vous allez d'île en île. Vous arrivez le matin, il suffit de jeter l'ancre (et) l'île est à vous. Le vol des mouettes, la plage et la forêt sont pour vous seul. La nature vous enveloppe; vous vivez en osmose avec elle.

(Lorsque) les beaux jours arrivaient, nous embarquions sur un vieux bateau bricolé par mon père. Pendant trois semaines, nous naviguions le long des côtes, pour des balades sans horaires, toujours le nez dehors. Nous faisons des pique-niques sur la plage. Nous passions la nuit dans la cabine unique avec mon père, ma mère et mes deux petites sœurs. Je crois (qu) mon image du bonheur s'est fixée là. Au petit matin, le ciel était blanc d'oiseaux.

Mon enfance m'a légué une confiance absolue dans la vie. J'ai été aimée, entourée par des parents (qui) s'aimaient. J'en ai tiré une incapacité à être malheureuse et une énergie vitale (qui) surprend parfois les autres. Même dans les moments de découvrage ou de chagrin, je trouve toujours un rien auquel me raccrocher. J'ai beau lire (et) avoir fait de longues études, je ne suis pas une intellectuelle;

mon esprit est assez commun. Je suis façonnée par la vie pratique, le besoin de l'action physique, le plaisir d'être immergée dans l'eau, d'agir de mes mains, d'être pleinement vivante ici et maintenant; j'aime jardiner : tout ce que vous faites est utile et léger, vous vous retrouvez en dehors du tourbillon des pensées, présente à vous-même... Ce caractère vient de mon enfance.

Une autre trajectoire

Mes parents n'avaient pas d'ambition sociale pour moi. A l'école primaire j'essayais de bien faire, même si les histoires éducatives de l'idéologie protestante me hérissaient. Je les trouvais austères et injustes. Il y avait neuf heures de religion par semaine : davantage que pour les mathématiques. Ce n'était pas de la haute théologie, mais une accumulation de récits culpabilisants. J'ai mis longtemps à me défaire de cette austérité pour m'approcher de mes sentiments vrais.

Mes études se sont déroulées sans embûches. En dehors des cours, je gagnais ma vie en travaillant le soir et le week-end. Je faisais les petits boulots de mon âge : serveuse dans un café et vendeuse de chocolat dans les cinémas. Cela me paraissait naturel. J'étais pourtant une rescapée de mon milieu social : parmi toutes les élèves que j'avais connues à l'école primaire, une seule a passé son bac.

Je ne me projetais pas dans l'avenir. Je me souviens d'un déjeuner juste après mon bac. Nous fitions notre examen. J'étais assise à côté de mon professeur de norvégien. Il m'a demandé ce que j'allais faire. Je ne m'étais même pas posé la question. Il n'y avait eu personne autour de moi pour rêver à ma place. Si quelqu'un m'avait demandé d'imaginer mon avenir lointain, j'aurais sans doute répondu que j'allais me marier, travailler dans un bureau, vivre dans la banlieue d'Oslo, passer mes vacances dans les îles... Je n'avais pas d'autres modèles auxquels me raccrocher.

Mon professeur était surpris de mon hésitation. Il pensait que je devais poursuivre mes études. Le soir même, j'ai parlé à mes parents. Ils étaient déjà heureux que je sois arrivée jusqu'au bac (et) ne me voyaient pas aller plus loin. Alors j'ai choisi une petite école de commerce, avec l'idée de travailler dans la foulée. Mais j'ai étouffé au bout de quinze jours de cours. Tout en travaillant par ailleurs pour gagner ma vie, je me suis inscrite à l'université. J'étudiais la philosophie, le latin et les langues. Je me voyais bien professeur de français. Je trouvais cette langue exotique, belle et difficile : une langue qui savait exprimer le futur antérieur est une mécanique de précision, une clé pour le monde des idécs.

Dans notre cursus, un séjour de six mois en France pour perfectionner notre accent était obligatoire. Je connaissais des Norvégiennes qui partageaient comme jeunes filles au pair. J'ai décidé de

les accompagner. Et c'est ainsi que je suis arrivée à Paris en février soixante-quatre.

Nous avons trouvé refuge dans un foyer de jeunes filles protestantes. La responsable nous a chaperonnées, en nous donnant un petit cours d'initiation à l'art de se promener dans la rue et de ne pas engager la conversation. Nous n'étions pourtant pas des oies blanches. Pour ma part, j'avais déjà travaillé et voyagé seule à l'étranger. Il nous fallait simplement apprendre à être moins avenantes qu'à Oslo, où les hommes et les femmes se sourient naturellement dans la rue sans que cela prête à conséquence.

Le lendemain, elle était souriante

En France, mon univers s'est élargi aussitôt, d'une manière presque magique. L'attrance que les hommes et les femmes du Nord éprouvent pour les pays du Sud est proche de la fascination. La Méditerranée apporte une couleur unique à tous ceux qui ont vécu dans un monde ordonné et cloisonné, où les émotions sont contenues. C'est un univers plus sensuel. Les valeurs de l'amour et du plaisir sont cultivées avec délicatesse. Les sentiments intimes s'éclairent autrement. Cette sophistication des rapports humains est unique, et les pays latins en portent encore la marque.

Je fus merveilleusement accueillie par les Parisiens que je rencontrais, malgré l'intolérance

dont font preuve les Français pour les fautes commises dans leur langue. Si vous prononcez quelques mots d'allemand, les Allemands sont enchantés. Un Anglais s'extasie devant votre merveilleux accent guttural. A Paris, on soulève un sourcil offusqué. Les Français sont tous des gardiens du Temple. Ils vous reprennent sans cesse. Cela me paraissait insurmontable au début. J'ai piétiné devant le mystère de l'emploi du *y*, comme dans *j'y vais*... Je me disais que je n'arriverais jamais à construire des phrases grammaticalement correctes.

Pour le reste, la France est un pays particulièrement ouvert, qui accepte l'ambivalence des conduites humaines. On y pratique l'art de la conversation. J'ai aimé tout de suite cette façon de dire le pire dans un mot d'esprit et le meilleur avec légèreté et élégance. Je me rappelle avoir vu avec étonnement *Le souffle au cœur*, le film de Louis Malle, qui évoque l'inceste entre une mère et son fils : le lendemain matin, la mère est souriante. Dans un film d'Ingmar Bergman, après une scène d'amour semblable, la famille entière se serait suicidée ! Dans les pays nordiques, chaque acte pèse de tout son poids dans la conscience ; les émotions sont tout de suite dramatiques. Longtemps notre langue n'a pas comporté d'argot. La violence ne s'exprimait pas.

Il en est des pays comme des êtres : on peut adopter une terre (qui) n'est pas la sienne, comme des parents adoptifs aiment un enfant (qui) n'est pas du même sang. Au bout de quelques mois, je me suis rendu compte (que) j'étais tombée amoureuse d'un pays (où) je n'étais pas née.

Un aperçu

Mon premier contact avec une famille parisienne a été très déroutant. J'étais hébergée rue de la Pompe, dans les beaux quartiers de Paris, parquet de Versailles et meubles anciens, réceptions et cérémonial. Les frontières étaient marquées : je n'ai jamais été invitée à la table familiale. Le pain frais était pour eux, (quand) le pain de la veille m'était attribué. Pour une jeune Norvégienne, c'était un comportement de mandarins chinois.

La mère de famille était d'une grande élégance, parfumée, sophistiquée. Je promenais les deux enfants au bois de Boulogne; je courais avec eux, je jouais au ballon. Un jour, je me suis fait reprendre (parce qu') un bouton de velours était tombé de l'un de leurs beaux manteaux (et) qu'il restait des traces de boue sur l'étoffe. J'étais fascinée (que) l'on puisse imaginer un enfant de dix-sept mois se promenant sans jouer et sans se salir... Je commençais à découvrir ces tout petits riens (qui) font une culture : des attitudes, des réflexes inconscients (qui) se transmettent sans jamais être énoncés.

Au bout de quelques mois, je suis partie chez un égyptologue. Il enseignait à l'université une année sur deux, en alternance avec un assyriologue. Cet homme délicieux me prenait à partie. Il était effondré devant l'ignorance de ses élèves : « Figurez-vous ! Ils ne connaissent même pas la reine Hatchepsout ! » Je prenais un air consterné, en hochant la tête, sans oser lui dire (que) je n'en savais rien du tout moi non plus.

L'infini des possibles

(Avant qu'il) ne découvre mon inculture en matière de pharaons et de reines d'Égypte, je l'ai quitté pour rejoindre une famille étonnante, (qui) habitait un hôtel particulier, le long du jardin du Luxembourg. Cette famille possédait tout ce (qui) en France, s'accorde avec un tel immeuble : le sens de la beauté chevillé au corps, l'intolérance pour la moindre faute de goût, un vernis culturel de grands bourgeois (qui) frappait l'étranger... Ils m'ont ouvert leur vie.

C'est là (que) j'ai appris comment des êtres humains se comportent (lorsqu'ils) ont la conscience d'être (ce) que la terre a porté de mieux. Depuis deux siècles, cette famille servait la France : elle lui avait donné des savants, des médecins, des industriels et des académiciens. Elle avait le sentiment de vivre dans la plus belle rue du plus beau quartier de la plus belle ville du monde. Elle évoluait entourée

d'objets exquis, soumettant, presque sans effort, tout ce qu'elle touchait à la dictature du goût : ses amis, ses distractions, ses études, ses habits... C'était une école du regard. J'ouvrais des yeux écarquillés; parfois c'était un véritable enchantement de les voir vivre.

D'une jeune fille au pair à l'autre, nos ramifications finirent par couvrir Paris. Nous nous retrouvions le soir, dans nos chambres de bonne, avec d'autres étrangers venus en France pour étudier. L'argent ne coulait pas à flot, (mais) cela n'avait aucune importance; nous faisons la fête avec des graines d'avoine et du lait. Nous courions à la cinémathèque. Je me souviens de journées entières passées à dévorer film sur film.

Je sortais d'un système rigide pour découvrir l'infini des possibles. Tout (ce qui) pouvait paraître déraisonnable à Oslo devenait ouvert. J'avais trouvé les modèles (qui) me manquaient, et des rêves d'avenir.

L'innamoramento

La famille Joly, (en m'ouvrant) ses portes avait peut-être joué avec le feu : accueillir une jeune fille au pair de vingt ans (quand) on a un fils de vingt et un ans... (Ce qui) pouvait arriver arriva. Ce fut l'*innamoramento*, comme disent les Italiens, un éblouissement mutuel, une fusion.

(Lorsqu'il) a été question de mariage entre nous, mes futurs beaux-parents ont coupé les vivres de leur fils, (qui) était alors étudiant en médecine. L'histoire est vieille comme le monde : chaque obstacle décuple le sentiment amoureux. Dans un petit studio baigné de soleil, sous les toits de Paris, nous vivions ensemble au son des cloches de l'église Saint-Sulpice. L'hostilité larvée des parents de mon mari à mon égard a duré des années. Avec le temps, pourtant, nous nous sommes rapprochés, (et) à la fin de sa vie, ma belle-mère est venue mourir dans notre maison.

J'aurais aimé à l'époque suivre mon mari dans ses études de médecine. Dans mes rêves de jeune femme, je nous imaginais comme Pierre et Marie Curie. Mais il fallait subsister. Je suis devenue secrétaire dans une maison de disques (et) j'ai commencé des études de droit, en cours du soir. Mon travail n'avait aucun intérêt. Alors je me suis ratrapée sur mes études : nous avons beaucoup travaillé tous les deux la nuit, amoureux, avec une furieuse envie de bâtir notre vie de nos propres mains.

Eva Joly

*avec la collaboration
de Laurent Beccaria*

Un désir de justice ne suffit pas. Il faut comprendre l'univers dans lequel nous vivons. Ce que j'ai vu, de la protection de l'enfance jusqu'aux instructions financières, a changé mon regard. Chaque jour en Europe, des magistrats découvrent la pointe émergée d'un iceberg. Un nouveau monde se dessine. J'aimerais que chaque lecteur comprenne le sens de cette histoire. Pour que la Justice devienne notre affaire à tous.

Eva Joly est premier juge d'instruction au tribunal de grande instance de Paris.



9 782912 485182

Photo © Ulf Huett Nilsson.

✪ 948-518-3 ISBN 2-912485-18-5

98 FFic
14,94 €

Eva Joly

*i samarbeid med
Vibeke Knoop Rachline*

Korrupsjonsjeger

FRA GRÜNERLØKKA
TIL PALAIS DE JUSTICE

ASCHEHOUG

mer. Frankrike sto for meg som et livsbejænde høykultur-land. Livet virket så vakkert, og så uendelig mye lettere enn det jeg var vant til. Jeg sparte hver krone og fikk ytterligere vind i seilene da jeg vant 1500 kroner i en konkurranse arrangert av Andresens Bank ved å skrive en kort avhandling om «Norges forretningsbankers betalingssteknikk i forbindelse med norsk utenrikshandel».

Å dra til Frankrike var et felles langtidsprosjekt med Inger og Unni fra gymnaset. Inger var blitt lærervikar i Nord-Norge, og jeg kunne også godt tenke meg å undervise, særlig i fransk. Dette vakre språket hadde jeg lyst til å lære enda bedre. Det var målet. Jeg hadde skrevet meg inn på et kurs i fransk språk og sivilisasjon for lærere i utlandet. Opptaksprøven ved Sorbonne universitet skulle finne sted dagen etter ankomsten.

* En kald dag i februar 1964 sto en liten flokk på Østbanen, med utallige koffertar og pikkpakk for et halvt år. Det var ikke min første reise alene utenlands, men det føltes rart å skulle forlate alt på den måten og for så lenge. Samtidig var vi for spente til å ha noen stor klump i halsen. Dette betød fremtiden, dette var eventyret. Med i bagasjen hadde jeg min trygge bakgrunn og en sterk appetitt på livet, stor energi og like mye iver. Jeg var ikke et øyeblikk trist eller redd.

«God tur til Paris,» sa mamma, pappa, Marit og Tone. Lite ante de, og enda mindre jeg selv, at jeg skulle komme til å gro helt fast i Frankrike og bare komme tilbake til Norge for kortere opphold.

Reisen på 36 timer virket som en evighet. Første stopp var København, som allerede kunne ha vært et mål i seg selv. Men vi var så oppspilte at vi ikke ensset noe. Verden var vår, og vi følte oss rike og trygge i hverandres følge. Men ved ankomsten til Gare du Nord mistet vi pusten av støyen og alle menneskene som vrimlet overalt. Plutselig var det så brokete i forhold til Oslo, der det å se en farget person nærmest var en sensasjon. Her var det folk av alle nasjonaliteter, alle kategorier.

Paris slo meg først som skitten og kald, selv om jeg var vant til strengere kulde fra Norge. Byen var så voldsom på alle måter. Oslo bleknet i sammenlikning. Paris eksploderte foran øynene på oss. Inntrykkene var øredøvende: trafikken og de brede boulevardene med tusenvis av små brokete gater på kryss og tvers, menneskemylderet, åpne markeder med muntre tilrop til kundene, Seinens mektige, brungrønne vannmasser under vakre brohvelv, lyset som til all tid har fascinert all verdens kunstnere, det yrende kafélivet og metroens uforståelige labyrinter.

Vi pralet en drosje for å komme til Kristelig forening for unge kvinner, KFUK-hjemmet i rue Santos Dumont. Fransk-lærer frøken Jakhelln hadde advart mot uærlige drosjesjåførere og sagt vi måtte avtale en pris på forhånd. Drosjesjåføren så forskrekket på alle våre kolli og ba om en uhyrlig sum, men vi slo til fordi vi trodde det var slik man gjorde.

På KFUK hilste norske Madame Maroni oss velkommen. Hun skulle komme til å bli en god venninne etter hvert. For øyeblikket viste hun oss våre små rom og ga oss en minilek-

sjon i hvordan det sømnet seg å oppføre seg som unge norske piker i Paris. Vi måtte gå pent, se ned og ikke innlede noen samtale med hvem som helst, særlig ikke menn. Franske menn var noe annet enn norske, og skandinaviske blondiner var ettertraktet vilt. Jeg hørte etter med et halvt øre og satte meg rett ned og leste fransk til opptaksprøven dagen etter.

Vi var kommet for å lære språket og ha praksis som au pair i en fransk familie. Jeg ville ikke si ja til «min» familie uten å ha snakket med den, og oppsøkte neste dag Monsieur og Madame Dupont i rue de la Pompe med to små barn som skulle passes. Der ble jeg raskt enig med Madame om å jobbe tre timer hver dag mot rom og frokost. Oppglødd kom jeg tilbake til Madame Maroni og sa at alt var i orden. Et nytt liv kunne begynne. Paris lå åpen.

Møte med kjærligheten

Mitt nye liv begynte i det pariserne kaller «les beaux quartiers», byens beste strøk. Nærmere bestemt i familien Duponts store, praktfulle leilighet i 16. arrondissement, med gamle, fine møbler, krystallkroner og Versailles-parkett. Selv om jeg fikk et stort rom, var de usynlige grensene streket opp allerede før jeg trådte over terskelen: Her ble man ikke medlem av familien. Jeg var norsk, bare au pair – det vil si på nivå med hushjelpen og knapt nok det. Hun og jeg delte for øvrig brødet fra dagen før, mens familien fikk levert deilig ferskt brød på døra hver eneste dag. Og jeg fikk valget: smør eller syltetøy.

Jeg taklet ikke dette i det hele tatt. Det var vanskelig å bo i leiligheten. Jeg torde med nød og neppe å gå på do fordi det brakte sann når man trakk i snora. Alle mine forsøk på å være hyggelig var mislykket. En dag foreslo jeg å lage norsk middag. Det ble godt mottatt, men familien spiste den alene og inviterte meg bare så vidt inn til desserten.

Madame var uhyre elegant og sofistisert. Jeg følte meg

rypete med mine sennepsgule strekkbukser som pappa hadde sydd, samt knall turkis sjal jeg hadde kjøpt selv. Men ved siden av Madame virket jeg som en bondetuppe. Buksen i kunstig leopardskinn gikk det enda verre med. Den overlevde ikke mer enn én dag.

Jeg ante ikke hvordan man skulle te eller kle seg. I et forsøk på å tilpasse meg forholdene, sydde jeg i det minste «rik-tige klær» – for hånd. Jeg hadde oppdaget hvor det var billige stoffer og klær, på St. Pierre-markedet og hos Tati, og gikk løs på sorte slacks, overdeler og trange skjørt. Men det hjalp ikke stort. Madame, omgitt av sin raffinerte Guerlain-duft, fikk meg til å føle meg tykk og bomsete. En stund lurte jeg på om jeg skulle ta opp banklån for å skaffe meg komplett parisisk garderobe. Det ble med tanken.

Det var nok av andre kulturkollisjoner. Madame Dupont skjente på meg hvis barna fikk den minste lille søleflekk, eller hadde mistet en knapp på sine fine kåper når jeg lekte med dem i parken. Hjemme fra var jeg vant til at barn kunne leke ute så mye de ville uten å være redde for litt søle, som da jeg var liten.

Det franske temperamentet ble en annen konfrontasjon. Jeg var vokst opp med at man sjelden eller aldri hever stemmen. Hjemme i Norge var det ikke vanlig å uttrykke følelser i det hele tatt. Det ble ansett som hysterisk. Her følte jeg meg hundset når jeg ble irettesatt for barnepass. Det ble aldri noen ordentlig kontakt med Madame og Monsieur, for au pair-piken eksisterte ganske enkelt ikke i deres øyne. Jeg var usynlig norsk luft.

Alt var nytt – landet, miljøet og det å bli behandlet som absolutt ingenting. Madame kunne bruke like mye penger på et måltid som mamma på en uke. Hjemme hadde vi sjelden kjøtt. Her var det roastbeef annenhver dag. På det tidspunktet hadde jeg ikke begrep om at det jeg opplevde som typisk norsk, ikke nødvendigvis gjaldt hele Norge, men mitt miljø. Dessuten sjokkerte Madame Duponts direkte uttrykksform meg.

Hun lot meg hele tiden forstå at jeg hadde samme rang som den spanske hushjelpen Pepita. Hun kunne ikke lese, og jobbet tolv timer i døgnet, seks dager i uka. Hun sendte lønnen sin til Spania. Familien trengte lastebil til sin appelsin-farm.

Pepita var den eneste jeg fikk noe menneskelig varme hos. Hun stjal litt, så jeg fikk et moralsk problem, men tok hennes parti i et hus der man var så gjerrig at man tellet sukkerbiter. Når hun presset appelsin til barna, la hun én til side til meg. Jeg hadde bare rom og frokost og måtte sørge for de andre måltidene selv. Det ble mye havregryn og melk.

Under slike omstendigheter gikk det tregt med fransken. Alt var slitsomt. Jeg fordypet meg i det vakre språket og forsøkte å forstå, satt på rommet i timevis og slo opp i Larousse-ordboka og tenkte at dette klarer jeg aldri. Jeg ante ikke at franskmennene er så lite imøtekommande og ikke hjelper deg til felles forståelse. For dem skal alt være perfekt, og de liker ikke at du ikke er det. I andre land, for eksempel Tyskland, blir folk henrykt hvis du knoter frem noen setninger.

Den intense franske uttrykksformen gjorde fremdeles sterkt inntrykk på meg, og jeg fikk det mye bedre i dette landet den dagen jeg oppdaget at det ikke var så farlig, som jeg trodde. På norsk er det færre ord for å uttrykke følelser og spesielt sinne, slo det meg etter hvert. Dessuten har vi langt færre banneord, og de vi har, er ofte av religiøs opprinnelse: «Faen ta deg», «Dra til helvete». Franskmennene henter mange av sine stygge ord fra et helt annet område. «Connerie» betyr rett oversatt «fittesak», og «merde» betyr «møkk».

Etter intensive studier på rommet og på Sorbonne gikk det litt fremover. Jeg begynte å lære franskmennene bedre å kjenne, både deres væremåte og de mange uutalte reglene en må kunne for å forstå deres lynne og kultur.

Samtidig ble jeg klar over at jeg ikke kunne bli særlig mye lenger hos familien Dupont. Madame Maroni sendte meg videre til et annet formidlingskontor for hushjelper. Jeg var helt bevisst at jeg heller ville ha realt rengjøringsarbeid enn å skulle passe flere barn.

Etter Madame Maronis forklaringer endte jeg på kontoret i rue Champollion like bak Sorbonne. Mens jeg satt der og fylte ut skjemaer, kom en elegant og myndig dame inn. Hun het Madame Joly og trengte en ung pike til litt hjelp i huset. Hun tilbød rom mot oppvask, og felles måltider. Det hørtes perfekt ut. Jeg falt for hennes sjarm og ble med henne hjem med én gang. Hun bodde bare et steinkast derfra, i rue Garancière rett ved Paris' grønne lunge, Luxembourgghagen.

Det var april og vår i luften, men jeg kunne ikke ane hvilke konsekvenser møtet med France Joly skulle få.

Hun bodde i et helt hus i flere etasjer, et såkalt «hôtel particulier» eller herskapsbolig. Alt var vakker og estetisk ved huset og dem som bodde der. Familien Joly har i mange hundre år vært en del av det franske borgerskapet, med høyt utviklet eleganse, estetisk sans og nedarvet kulturell danselse. De var veloppdragne til fingerspissene, positive og sosiale, og tok imot meg med åpne armer.

Monsieur Joly var kirurg og hadde en stor kundekrets på klinikken som han fortalte mye om. Madame var hjemmeværende, elsket å handle og prate om alt mulig. Begge var vakre og rike, men viste det aldri frem på en brautende måte. Deres fire barn Isabelle, Pascal, Jean-Sebastien og Robert var omtrent på min alder, og jeg ble en blanding av hushjelp og selskapsdame for hele familien. Her lot ingen meg føle at jeg var utenfor, og alle bar over med mine språkfeil og bommerter, som da jeg i et selskap bød gjestene på «sautés» (skitne ting) i stedet for «salés» (salte småkjeks). Da Monsieur fikk Æreslegionen, lurte jeg på om han skulle ha på seg sin «queue de paon» (påfugl hale) i stedet for «queue de pie» (kjole og hvitt). Familien Joly bare moret seg over sin norske perle, og visste ikke hva godt de skulle gjøre for meg. Jeg fikk også være med dem på weekend, til deres deilige landsted Pargny, med svømmebasseng, hester og pingpong-rom, det hele perfekt innredet av Madame.

Min jobb i rue Garancière var å ta kveldsoppvasken om

morgenen og lunsjoppvasken om ettermiddagen, dekke på lunsjbordet og spise lunsj sammen med familien. Til gjengjeld fikk jeg et rom på toppen av huset – bitte lite, kaldt, men frittliggende og med egen inngang. Jeg var strålende fornøyd, og dessuten mye nærmere universitetet. Nå hadde jeg fått luket vekk de verste norske uvanene og anlagt en mer passende klesstil med mindre irrgront og sennepsgult, men beholdt mitt lange rødblonde hår. Og endelig kunne jeg snakke litt fransk og ta del i konversasjonen rundt bordet. Maten var vidunderlig, tilberedt av Madame Joly eller kokka. Jeg oppdaget et nytt miljø. Her hadde de ansatt hjelp til alt. Madame kunne ligge indisponert hele dagen hvis hun hadde menstruasjon eller hodepine. Alt ble gjort likevel.

Det tok en god stund før jeg oppdaget at det gjemte seg store konflikter under den perfekte overflaten. Jeg skjønnte etter hvert at jeg faktisk var engasjert som en slags lynavleder. Uten meg til stede kunne de krangle så voldsomt at en av dem forlot bordet i raseri. Jeg engstet meg for det, men så lenge de tok seg av meg og konverserte kultivert, var tonen god. Jeg distraherste dem. De trengte et utenforstående menneske til å holde seg i skinnet.

En stund fikk de to, for min venninne Inger mistrivdes og kom og delte mine ni kvadratmeter. Hun hadde bare hatt en seng under en trapp i sin familie. Med mye tungt husarbeid følte hun seg utnyttet. Hennes danske venn hadde dessuten vekket alle klokken to om natten. Han fikk også komme til

meg, og jeg lot diskret de to ha rommet litt alene, bare jeg fikk sove om natten.

Madame Joly betrodde seg til Inger og meg om hvordan hennes ekteskap egentlig var, med «ordninger» på begge sider, på fransk vis. Jeg husker hvordan hun satt og dinglet med bena på kjøkkenbenken med et forkle rundt livet og fortalte om dette.

«Det må være hardt for Dem,» sa jeg.

«Gro, når man har ødelagt en tann, trekker man den ut og setter inn en ny,» sa hun. Det tok en stund før jeg skjønnte hva hun mente. Men jeg var veldig opptatt av hvordan hun hadde det og beundret hennes eleganse og skjønnhet, selv etter fire barn og i en alder av 52 år. Samtidig observerte jeg fascinert hvordan man lever når man har alt. Jeg opplevde det som så lett og ukomplisert, i forhold til mitt regulerte og nøkterne liv. Jeg hadde aldri opplevd denne distansen til tingene noe sted.

Joly-barna var alle søte mot meg og ble raskt mine venner. I Pargny hadde vi fester. Isabelle, 25, hadde tatt artium, men gjorde ingenting, bortsett fra å skrive noen artikler for et moteblad. Vi fordypet oss i lange samtaler om moter, og gikk og kjøpte stoffer sammen. Vi snakket om menn og alt annet som venninner flest. Jean-Sebastien var 21 og Robert 19. De var ikke så flinke på skolen, men deres mor sa de like gjerne kunne bli skomakere, hvis de ikke hadde lyst til å studere.

Pascal var mørk og med samme vakre trekk som foreldrene. Han var 23, og studerte medisin. Den unge herren var

svært omsvermet og hadde både scooter og åpen Simca. En dag tok han meg med på ridetur i Boulogne-skogen, der familien hadde to hester oppstallet. Da var det gjort. Jeg ble hodestups forelsket. Noe så mandig og vidunderlig hadde jeg aldri sett før, men det tok litt tid før jeg tillot meg å tenke tanken ut. Jeg tvilte på om det var bra, men så tok følelsene overhånd. Jeg inviterte Pascal på havregrynsfest, noe som kanskje var mer eksotisk for ham enn en norsk jente ante.

En stund var forholdet hemmelig, men det ble fort oppdaget, fordi Pascal sov hos meg en natt. Det fortalte han øyeblikkelig til sin mor. Vi skulle drikke te like etterpå. Det var grusomt vanskelig. Jeg var sjenert ved tanken på at hun visste, og hadde problemer med å møte blikket hennes. Men hun var bare munter og glad. Hadde det vært hjemme hos meg, ville det vært en katastrofe. Hun syntes det bare var bra med litt viril erfaring for sønnen, og den kunne ikke bli bedre enn med en skandinavisk pike. Franske mødre er glade for å få bekreftet at sønnene ikke er homoseksuelle.

Alt gikk bra så lenge det ikke virket for alvorlig mellom Pascal og Gro Eva fra Norge. Hun kunne passe ypperlig som elskerinne, men måtte ikke innbille seg at hun kunne håpe på noe mer.

Grove trekk

Sommeren 1964 dro jeg hjem til Norge for å tenke litt over situasjonen, men kom likevel tilbake om høsten. Familien Joly hadde da begynt å bekymre seg for forholdet og sørget for at Pascal flyttet fra Paris og fortsatte studiene i Reims. For alle tilfelles skyld hadde foreldrene funnet rom til ham hos rektoren på det medisinske fakultetet. Han passet veldig godt på ham og nektet meg adgang på rommet.

Jeg fikk jobb hos en professor i egyptologi, Monsieur Pirelli, med kone som var psykolog, og tre barn. Der fikk jeg et grusomt stygt rom øverst oppe, enda mindre enn hos familien Joly. Etter at jeg malte det og sydde gardiner og sengeteppe, ble det litt mer hjemmekoselig.

Ukas arbeid var nærmest for å få tiden til å gå til helgene, som jeg alltid tilbrakte hos Pascal i Reims. Billetten kostet 15 francs tur-retur. Det var et stort innhugg i min månedslønn på 200. Men jeg var mer enn villig til å leve av luft og kjærlighet.

I Reims bodde vi på et billig rom uten varmt vann og varme på hotell Les Provinciales, og spiste middag på universi-